

PARIS
MATCH
HORS-SÉRIE

«TEL QUE
JE SUIS...»
L'INTERVIEW
DE SA VIE

L'UNIQUE

**ALAIN
INTIME**
PAR LES DELON
Nathalie,
Anthony,
Anouchka,
Alain-Fabien

60 ANS DE
CARRIÈRE
UN GÉANT

M 01639 - 26H - F: 6,95 € - RD





la XVIIème croisière musique mer



du 9 au 21 avril 2018

CROISIÈRE INAUGURALE SAISON 2018

Voici l'Événement Classique 2018 : vous êtes les hôtes privilégiés d'une croisière flamboyante, mise en Musique par le Maestro Bernard Soustrot. 11 Concerts privés (dont 2 soirées à l'Opéra), 10 solistes virtuoses, les chœurs de la croisière et des surprises. *La Crète, Céphalonie, les Cyclades et l'inédite Malvoisie...* Cette croisière vous fera découvrir le plus beau florilège des îles grecques !



04 91 77 88 99



DEMANDEZ VOTRE
DOCUMENTATION GRATUITE
SUR LA CROISIÈRE



04 91 77 88 99

TMR - 349 avenue du Prado
13417 Marseille cedex 08
www.tmrfrance.com
contact@tmrfrance.com

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavières.

RÉDACTION EN CHEF

Ghislain Loustalot.

RÉDACTION EN CHEF PHOTO

Marc Brincourt.

DIRECTION ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

RÉDACTION EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster.

DIRECTION DU PROJET

Anne-Françoise Bédhet.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jean-Pierre Bouyxou, Anne Févre (maquette), Arthur Loustalot,

Pascal Meynadier, Matthias Petit (iconographie), Pascale Sarfati (révision), Catherine Tabouis,

Alain Tournaille, Valérie Trierweiler.

ARCHIVES PHOTO

Yvo Chorne (chef de service).

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél.: 01 41 34 61 43.

IMPRESSION Roto France Impression, Lognes (77) et Malesherbes (45).

Achévé d'imprimer en décembre 2017.

Papier provenant majoritairement d'Allemagne, 0 % de fibres recyclées,

papier certifié PEFC.

Eutrophisation : Ptot 0,019 kg/T.

PARIS MATCH

est édité par Hachette Filipacchi

Associés, S.N.C. au capital de 78 300 €,

siège social : 149, rue Anatole-France,

92534 Levallois-Perret Cedex, RCS

Nanterre B324286319. Associé :

Hachette Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE LA

PUBLICATION

Claire Léost.

Hachette Filipacchi Associés est

une filiale de Lagardère Active SAS.

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE

Denis Olivennes.

Les indications de marques et les adresses

qui figurent dans les pages rédactionnelles de

ce numéro sont données à titre d'information

sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent

être soumis à de légères variations. Les

documents reçus ne sont pas rendus et leur

envoi implique l'accord de l'auteur pour leur

libre publication. La reproduction des textes,

dessins, photographies publiés dans ce numéro

est la propriété exclusive de Paris Match,

qui se réserve tous droits de reproduction et

de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :

0917 C 82071. ISSN 0392-1635.

Dépôt légal : janvier 2018 / © HFA 2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron

92300 Levallois-Perret.

PRÉSIDENTE

Valérie Salomon.

DIRECTRICE DE LA PUBLICITÉ

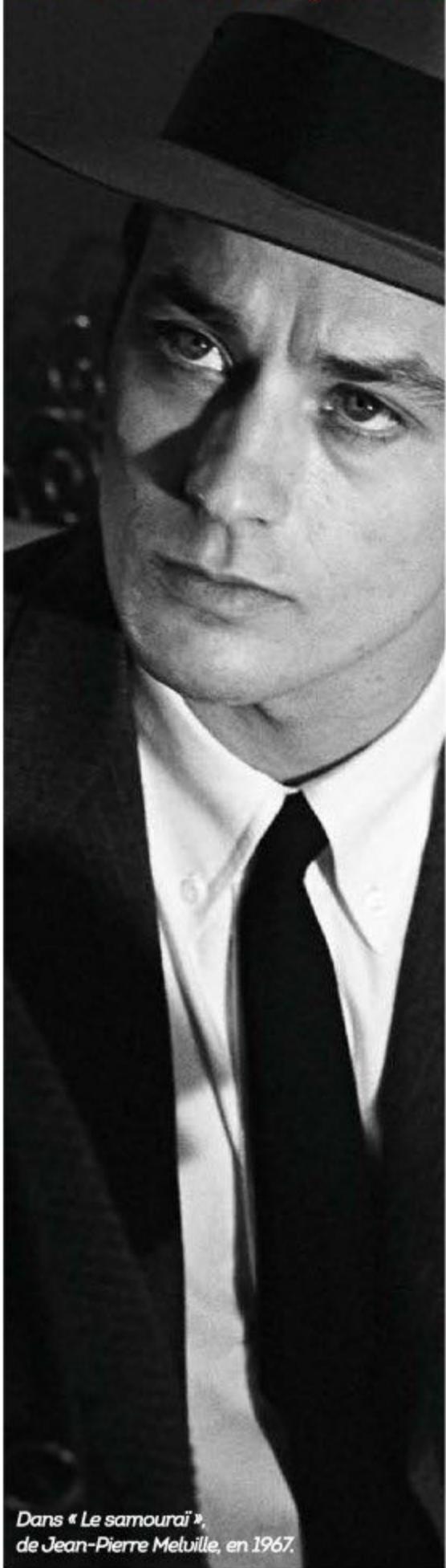
Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 41 14 92 21.

CREDITS PHOTO P.3 : JC. Sauer/Paris Match. P.4 et 5 : W. Carone/Paris Match. P.6 à 7 : DR, Corbis via Getty Images. P.8 à 9 : Collection particulière. P.10 à 11 : L. Fournol /Gamma-Rapho. P.12 à 13 : Corbis via Getty Images, DR, A. Perlstein/Bureau233, Corbis via Getty Images. P.14 à 15 : F. Pagès/Paris Match. P.16 à 17 : P. Le Tellier/Paris Match. P.18 et 19 : Gamma-Rapho via Getty Images. P.20 et 21 : J.P. Bonnotte/Gamma-Rapho. P.22 à 23 : Coll. Particulière, Corbis via Getty Images. P.24 à 25 : Corbis via Getty Images. P.26 à 27 : AFP. M. Marizy, M. Marizy, P. Bruchet. P.28 et 29 : M. Ginfray. P.30 à 31 : M. Marizy, Corbis via Getty Images. C. Azoulay/Paris Match, J. Garofalo/Paris Match, M. Marizy, J.C. Deutsch/Paris Match, B. Rindoff Petroff/Gamma-Rapho via Getty Images. P.32 : P. Le Tellier/Paris Match. P.34 à 35 : A. Sartres/Paris Match, P. Habans/Paris Match. P.36 à 37 : Gamma-Rapho via Getty Images. B. Rindoff Petroff/Gamma-Rapho via Getty Images. P.38 à 39 : B. Rindoff Petroff/Gamma-Rapho via Getty Images. P.40 et 41 : M. Marizy. P.43 : W. Carone/Paris Match. P.44 : JC. Sauer/Paris Match. P.46 à 47 : Rue des Archives, J.P. Bonnotte/Gamma-Rapho via Getty Images. P.48 : Bestimage. P.50 à 51 : M. Jamoux/Paris Match, S. Lévin/RMNP. P.52 et 53 : M. Jamoux/Paris Match. P.54 à 55 : C. Azoulay/Paris Match, P.56 à 57 : P. Le Tellier, P.58 à 61 : JC. Sauer/Paris Match. P.63 : JP. Bonnotte/Gamma-Keystone via Getty Images. P.64 à 65 : M. Ginfray, P. Doignon/Bestimage. P.66 et 67 : JP. Bonnotte/Gamma-Rapho. P.68 à 69 : P. Doignon/Bestimage, Instagram. P.70 et 71 : Gamma-Rapho. P.72 à 73 : Sipa, B. Auger/Paris Match, M. Marizy, B. Auger/Paris Match. P.74 et 75 : R. Mellouli. P.76 à 77 : Sipa, Mouron/Lange, P.78 et 79 : M. Marizy. P.80 à 81 : JC. Sauer, M. Marizy. P.82 à 87 : C. Ledroit-Perrin, Gamma-Rapho. P.88 et 89 : Collection particulière. P.90 et 91 : M. Marizy. P.96 à 93 : M. Jamoux/Paris Match, Gamma-Keystone via Getty Images, G. Gaffiot/Visual. P.94 : M. Marizy. P.96 à 98 : V. Krassilnikova.

DELON L'UNIQUE



UNIQUE ET SEUL

Editorial

Par Ghislain Loustalot

D'ALAIN À... L'AUTRE

L'enfant seul, l'Indochine et le cinéma comme un destin

Par Ghislain Loustalot

ET DIEU CRÉA DELON...

60 ans de carrière, tant d'images folles et de chefs-d'œuvre

Par Jean Pierre Bouyxou

*Une histoire, sa légende***Il règne en empereur sur la 20^e cérémonie des César**

Par Arthur Loustalot

DELON ET BELMONDO : « JE TE HAIS... MOI NON PLUS » ... P.28

Ils ont fait la course en tête, ils s'aiment. Paroles d'hommes**« EXPLIQUE-LEUR POURQUOI JE SUIS UNE STAR » ... P.32****Portrait inégalable d'un quadragénaire au sommet de sa gloire**

Par Jean Cau

*Une histoire, sa légende***Il rend visite au boxeur Carlos Monzon, en prison, le jour**

de son anniversaire

Par Arthur Loustalot

MOI, DELON

L'interview de sa vie. Une confession intime et exclusive

Un entretien avec Valérie Trierweiler

LES FEMMES DE SA VIE, L'AMOUR PASSION

Nathalie Delon raconte son Alain

Interview Dany Jucaud

La lettre à Romy Schneider, celle de Mireille Darc, Rosalie Van Breemen...**L'album d'un demi-siècle de couples glamour**

ANTHONY ET SES FILLES

Souvenirs et transmission

Interview Catherine Tabouis

*Une histoire, sa légende***Quand la voiture de Mireille s'écrase contre un camion**

il prend tout en main

Par Jean Cau

ANOUCHKA ET ALAIN-FABIEN, L'HOMMAGE AU PÈRE ... P.82

Delon à la maison

Un entretien avec Catherine Tabouis

L'HOMME DE THÉÂTRE

Anne Bourgeois l'a mis en scène quatre fois. Elle relate comment la fin lui appartient

Interview Ghislain Loustalot

SON JARDIN SECRET

Au cimetière de ses amis les chiens

Interview Catherine Tabouis

P.4

P.6

P.10

P.26

P.48

P.76

P.90

P.96

UNIQUE ET SEUL

PAR GHISLAIN LOUSTALOT

il s'est construit sans modèle. Entre faiblesse et force. Divorce des parents, famille d'accueil, pensions, guerre d'Indochine, la rébellion et l'ordre. Et puis il s'est élevé avec l'aide des femmes, la beauté héritée de sa mère, Edith, lui tenant lieu de passe-droit. Il a composé avec son isolement d'enfant perdu, d'adolescent turbulent, de jeune homme oublié : le sentiment de solitude forgé durant cette période sera le compagnon privilégié d'une vie d'acteur, d'amoureux, de père. Pourtant, Alain Delon, l'abandonné, dit avoir été tant et plus aimé. Mais rien ne s'oppose à ce sentiment d'être unique et seul, qui le relie à la genèse de sa vie. Ni l'amour passionnel, ni les conquêtes à la mode de Casanova, ni les enfants, ni la carrière aussi légendaire soit-elle – et elle l'est –, jalonnée de tant de chefs-d'œuvre.

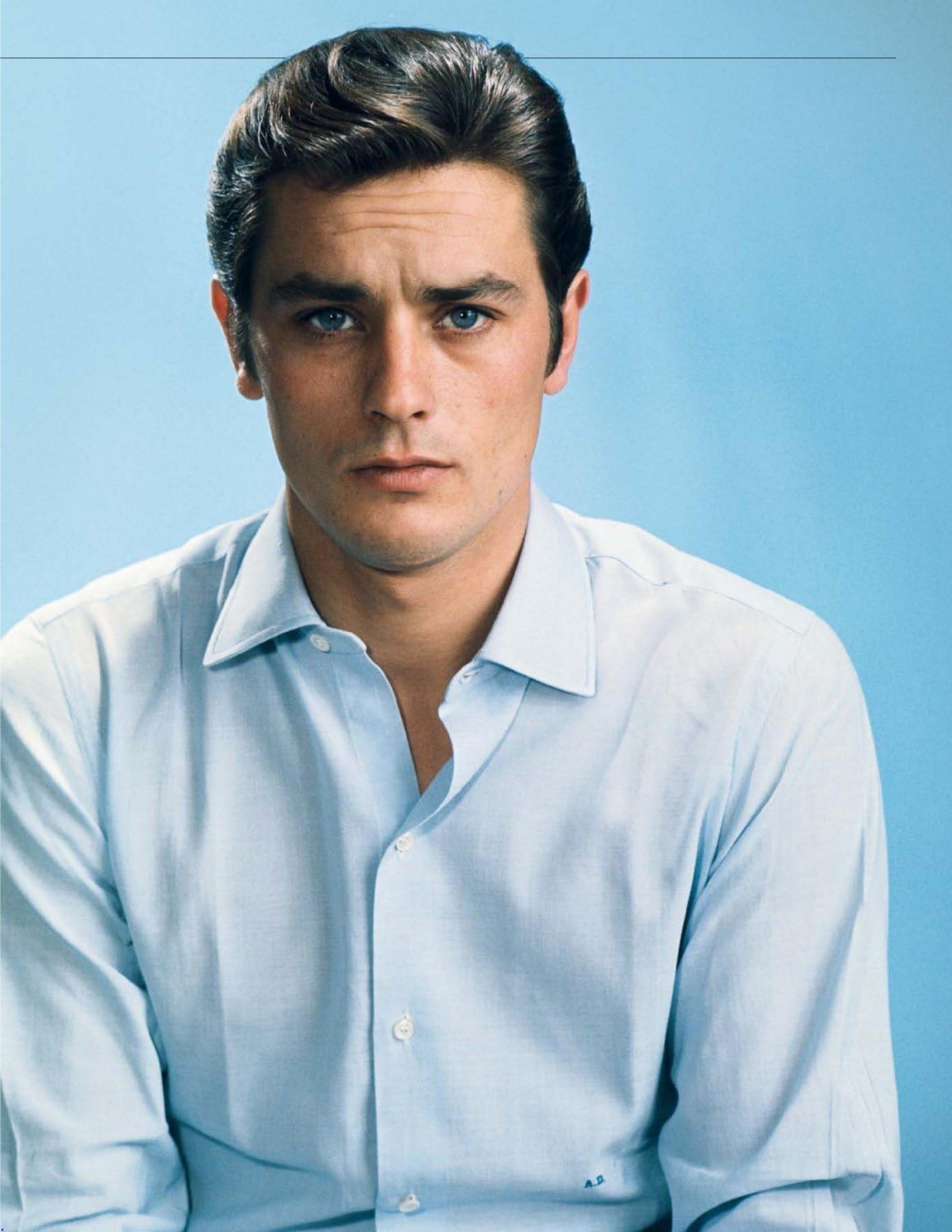
Il a tout appris en compagnie de René Clément et de Luchino Visconti. Avec Jean-Pierre Melville, il a partagé les mêmes goûts. Ceux de la nuit, de l'honneur, du tragique, des hors-la-loi. Alain Delon, acteur adulé, ici et ailleurs, voulait devenir un homme. D'abord, il a fait comme il a pu, et puis il a décidé de tout. Il aurait dû être charcutier et coureur cycliste. Il est devenu star. « Plein soleil », « Rocco et ses frères », « Le samouraï », « Borsalino », « Mr Klein »... Il dit que c'est un destin. Comme s'il avait été choisi. Les faits ont du mal à le contredire. A 14 ans, il tourne dans un très court-métrage amateur, « Le rapt ». A la fin, il reste sur le carreau sans savoir encore qu'il mourra vingt-sept fois à l'écran au cours de sa longue carrière. Héros de sa propre noirceur. A 21 ans, il tombe amoureux d'une actrice en vogue puis de la femme d'un réalisateur et décroche son premier rôle dans un film au titre prémonitoire : « Quand la femme s'en mêle ». La force du destin, oui. Comme un opéra de Verdi, entre ombre et lumière.

Alain Delon a été l'entrepreneur de sa beauté solaire, initiales AD, parfums et produits de luxe, mais aussi collectionneur d'art, propriétaire de chevaux, organisateur de combats de boxe. Et surtout producteur éclairé d'une trentaine de films. Il a parlé beaucoup et cela s'est su. Il a agi tout autant dans le plus grand secret. L'hypersensible, l'unique, le seul, est devenu un mythe qui traversera le temps. Son ego semble le propulser parfois au-delà des cieux. Dieu ? Il ne sait pas s'il y croit. La Vierge Marie, oui. Il lui parle, la questionne.

Comme si Alain Delon, symbole singulier de la masculinité terrestre, ne pouvait, aujourd'hui encore, trouver son salut qu'à travers les femmes, ses déesses. ■

En 1961, celui qu'on considère déjà comme le nouveau jeune premier du cinéma français pose pour Paris Match.

PHOTO
WALTER CARONE



*Des larmes de
l'enfance au mythe.
Ou comment
l'agneau abandonné
qui faillit être
coureur cycliste
et charcutier est
devenu loup aux
dents acérées.*

D'ALAIN À

1937 : Alain, 20 mois,
est nu dans une
bassine en cuivre.
Le bras que l'on devine
est celui de sa mère,
Edith, qui baigne son
bébé adoré.

A color photograph of actor Jean-Paul Belmondo. He is shirtless, wearing dark swim trunks, and has a necklace with a white stone. He is leaning forward, looking down at a large wooden ship's wheel he is holding. The background shows the blue sea and the white sail of another boat.

Août 1959 : le
charme diabolique
de Delon, 23 ans,
dans la lumière
éclatante du golfe
de Naples, en Italie,
pour «Plein soleil»,
de René Clément.

... L'AUTRE

Sa mère : “A 17 ans déjà, il avait les yeux qui foudroyaient”

PAR GHLAIN LOUSTALOT



«**U**l est beau votre fils ! » Edith Delon, devenue Edith Boulogne, surnommée « Mounette », préparatrice en pharmacie, s'est habituée à cette remarque depuis le 8 novembre 1935, date de la naissance de son garçon chéri baptisé Alain, Fabien, Marcel, Maurice. Delon, donc. L'attachement entre la mère et le fils est plus que viscéral, entre adoration et dévoration. Ils se ressemblent trait pour trait. Quand, en 2011, Michel Drucker interviewe la star pour Paris Match et lui demande : « Quel est le premier visage de femme qui t'a marqué ? » Alain Delon lui répond : « Celui de ma mère. C'est la première photo du livre que j'ai réalisé sur les femmes de ma vie. Ma mère en train de me baigner dans une petite baignoire en cuivre. Mounette m'a adoré, admiré. Elle a compris très vite que je n'étais pas un gamin comme les autres. Elle aurait voulu être actrice. Elle en avait le tempérament mais la vie et un remariage en ont décidé autrement. Je suis devenu ce qu'elle avait voulu être et elle a été néanmoins heureuse de ma réussite. Je la remercie pour tout cela et pour le reste. »

La seule femme qui fut son épouse, Nathalie Delon, dira un jour : « Alain et sa mère ont deux points communs : le goût du travail et le goût du drame. »

A 14 ANS, IL JOUE DANS UN COURT-MÉTRAGE MUET AMATEUR DE 22 SECONDES, BAPTISÉ « LE RAPT »

Entre flic et voyou, il n'a pas encore choisi. Et pour cause : Alain Delon, acteur improvisé pour le père d'un copain, ne sait pas encore qu'il deviendra une star de cinéma. Mais à la fin de cette première apparition, il meurt, comme il mourra plus tard vingt-sept fois sur grand écran.



Alain Delon, enfant de l'amour. Son père, Fabien, dirige un cinéma de quartier, le Régina. L'harmonie puis la discorde, le couple se délite à Sceaux comme il l'aurait fait ailleurs. 1939, la Seconde Guerre mondiale éclate. Il a 4 ans, ses parents divorcent. Lui, étranger au conflit qui va plonger le monde dans le chaos, vit cette séparation comme un traumatisme, une blessure qui ne cicatrira jamais. D'autant qu'au fil des années ses parents refont leur vie et des enfants, une fille pour Edith, deux garçons pour Fabien. Alain Delon, bébé de l'amour, devient le gamin de l'entre-deux-familles, celui qui dérange et se retrouve condamné au désert affectif. Il le décrit dans un formidable documentaire, « Alain Delon, cet inconnu », réalisé par Philippe Kohly : « La solitude ? Elle vient des larmes de la petite enfance. Je m'y suis fait depuis toujours. Elle fait partie de ma vie, je vis bien avec, j'en ai besoin. »

Après la séparation de ses parents, il est placé en nourrice à Fresnes. Une nourrice comme une deuxième maman. Il n'a jamais oublié les grands yeux de Mme Nero, la bonté qu'ils reflétaient comme un rayon de soleil apaisant sur son visage encore vierge de colère. Il s'en souvient, proche des larmes : « Quand elle est morte, je l'ai beaucoup regrettée. » Son mari était gardien de prison.

A Fresnes, le petit Alain passe une bonne partie de son temps derrière les hauts murs de la maison d'arrêt, joue avec les enfants des autres matons : « J'en garde des souvenirs sonores. » Portes qui se verrouillent, lourds pas des promenades rituelles et forcées, cris. On imagine. Et la prison peut prendre différentes formes. « Je me suis vite retrouvé en pension. »

IL PASSE PARFOIS DES MOIS SANS VOIR SA FAMILLE

De 8 à 14 ans, il fréquente ainsi six établissements, enchaîne les bêtises, fugue comme s'il s'évadait en quête d'horizons lointains, se fait virer de partout. « J'étais insupportable, terrible. » Il paie le prix fort. Il est puni, consigné le week-end. Il passe parfois des mois sans voir sa famille, ses familles. D'une prison à l'autre, donc. Et ce n'est pas fini. Solitaire, sans amis. Delon, naissance d'un caractère. Une construction qui émergera dans nombre de ses films. Le mutisme comme mode d'expression. A 14 ans, il est finalement de retour chez Mounette. En secondes noces, elle a épousé un charcutier, Paul Boulogne. La maison de Bourg-la-Reine est réputée, fait travailler 16 employés. Alain – oui, Alain Delon – passe son CAP de charcuterie. « Aujourd'hui encore je sais manier un couteau, je désosse toujours très bien. » Et il travaille derrière le comptoir, faute d'autres projets.

Ce n'est pas la boxe qui est la première passion d'Alain Delon à l'adolescence mais le cyclisme, les coups d'éclat de Robic, les duels Coppi-Bartali, le charme de Koblet. Les échappées. A tel point qu'il prend une licence au club de l'US Métro. « J'ai passé du temps à rêver devant un vélo fabuleux et hors de prix qui trônait dans la vitrine d'un magasin. A l'époque je ne pensais même pas que j'aurais une voiture un jour. »

Tour de France et CAP de charcuterie... Alain Delon s'apprête à entrer dans la peau du Français moyen. Enfin presque. A 14 ans, il joue dans un court-métrage amateur et muet de vingt-deux secondes, baptisé « Le rapt ». Costume, imper, chapeau, faux pistolet, il tient le rôle d'un gangster qui, bien entendu, meurt à la fin du film. Tout y est déjà, mais il ne le sait pas. « A 17 ans, dira Mounette, dans la charcuterie familiale tenue par son beau-père, le môme désarmait les clientes rien qu'en les regardant. Il avait des yeux qui foudroyaient. Il possédait déjà cette aura et ce regard de loup qui mettent tout par terre. » Animal magnétique. L'agneau



A 17 ans, le jeune homme devance l'appel. Matelot première classe dans les fusiliers marins, il est affecté à la compagnie disciplinaire de garde et surveillance de l'arsenal de Saigon, en Indochine.

perdu serait-il devenu prédateur ? Il y a de la méfiance en lui, pas encore de haine. Elle va venir. Elle cohabite d'abord avec une grâce juvénile et une violence intérieure, presque féminine. Il ne sait pas quoi en faire. D'abord fuir.

LA CHARCUTERIE OU LA GUERRE ? IL CHOISIT L'INDOCHINE

« J'avais envie de partir de chez moi, j'avais besoin de liberté. » Il ne sera jamais charcutier. Il n'a pas 18 ans et il devance l'appel du service militaire. Toulon. Dans la marine, qui n'était pas son choix, il aide un pote férus de technologie à voler quelques composants électroniques pour fabriquer un poste radio. Des gamins. Ils se font prendre. Cassés, radiés, virés. Et un choix pour s'en sortir : quitter l'armée ou s'engager pour l'Indochine. La charcuterie ou la guerre ? Il choisit l'Indochine. Le goût de l'aventure, l'inconscience dénuée de toute motivation idéologique le poussent à partir sur ce terrain de tous les dangers. Mais il est mineur et sa décision est suspendue à l'autorisation parentale. Il la veut, il l'obtient. Il est heureux. « Après, en y réfléchissant, est-ce qu'ils ne se débarrasseraient pas de moi ? » Il en conçoit un sentiment de rupture avec ses parents.

En 1954 dans un cinéma de Saigon, rue Catinat, il assiste à une séance de « Touchez pas au grisbi » avec Gabin. « Un grand souvenir. » Il ne sait pas encore qu'il partagera l'affiche de « Mélodie en sous-sol » avec le boss du cinéma français à peine dix ans plus tard. Gabin est encore loin, inatteignable. Pour l'instant, Delon fête ses 20 ans seul dans le cachot d'une prison militaire parce qu'il a « emprunté » une Jeep pour aller faire la fête. Une forte tête sans cadre pour canaliser son impétuosité, un jeune chien fou, fougueux,

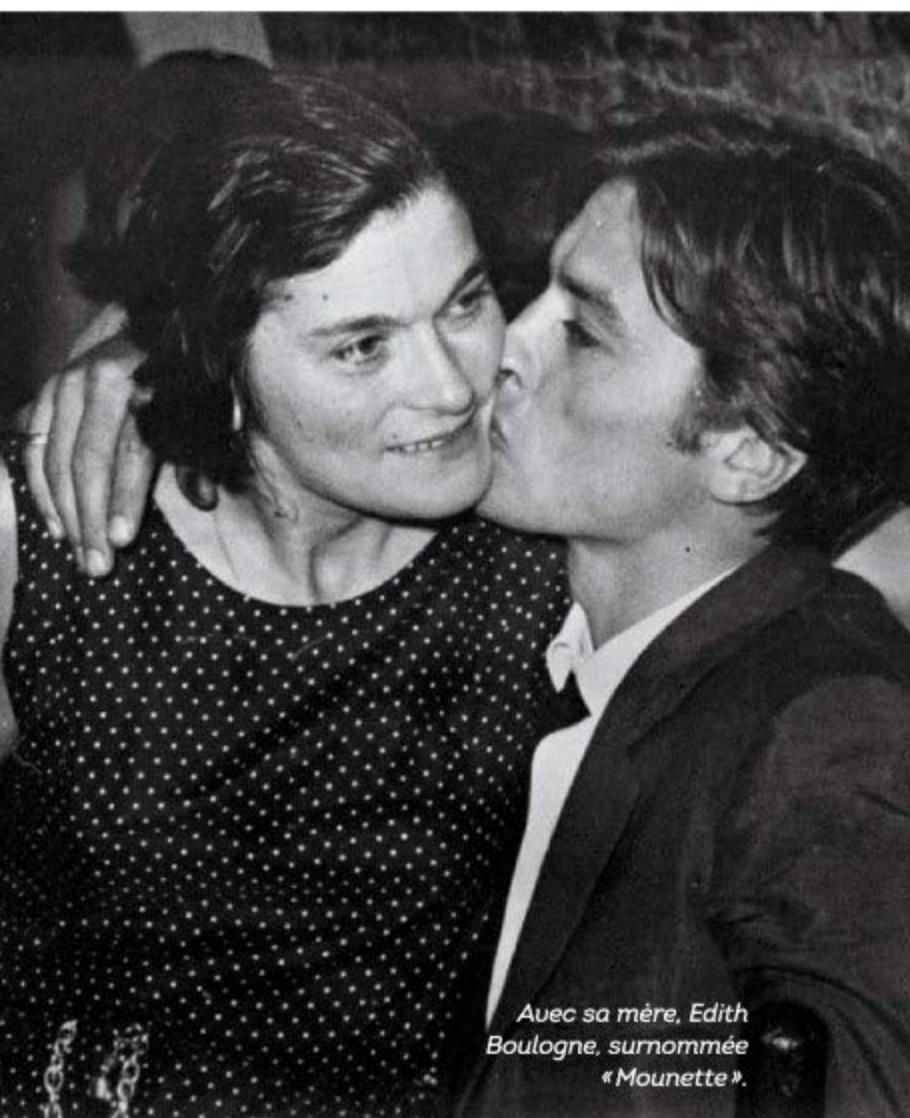
surtout pas foutu. Libéré de cette énième geôle, il se confronte aux affres d'une guerre coloniale qui touche à sa fin et se joue encore avec un ennemi invisible : les patrouilles sur le fleuve à découvert, la peur d'être pris pour cible, les dents qui claquent dans un silence de plomb. « Tout ce que je suis devenu, tout ce que j'ai pu faire pendant cette vie d'homme, je le dois à mon enfance, à mon adolescence et à mes quatre années passées dans l'armée », dira-t-il. L'ordre, une famille, la droiture. Le sens de l'honneur. Le goût des armes aussi et de la virilité mise en avant. Autant de marqueurs de la légende « delonienne ».

En 1956, la France se retire d'Indochine. Alain est renvoyé dans ses foyers. Il échoue finalement dans un petit hôtel de Pigalle. Un pote, une chambre minable. Mais c'est Paris, enfin, et la liberté puisqu'il a coupé les ponts avec sa famille. En revanche, il faut subsister. Il enchaîne les petits boulots – débardeur aux Halles, garçon de café sur les Champs-Elysées –, mais reste réfractaire à certaines formes de hiérarchie. Fier de la trouille surmontée en Asie, il porte comme un étendard sa jeunesse et sa gueule d'ange qui lui valent les faveurs des dames de la rue. Il n'a pas un sou ; elles l'aident à vivre, à manger. « C'est à cette époque que j'ai compris qu'on n'a pas les mêmes chances au départ et qu'un physique, ça compte beaucoup. » Il ne sait pas encore à quel point cela va être vrai.

Dans l'armée il a trouvé une famille. Ça le marque pour toujours. Mais c'est dans les bras des femmes qu'il va construire son futur. « Tout ce que je suis au départ, et cela m'a suivi toute ma vie, je le suis pour et à cause des femmes. » Quand un copain lui propose d'aller boire un verre à Saint-Germain-des-Prés, il répond : « Qu'est-ce que c'est Saint-Germain ? » Il y fait la connaissance d'un autre monde où sa beauté lui ouvre toutes les portes.

Notamment celle de Brigitte Auber, son aînée de sept ans. Elle a tourné avec Marcel Carné, Jacques Becker, Julien Duvivier et même Alfred Hitchcock dans « La main au collet ». C'est une vedette. Il n'en revient pas de lui plaire. Ils tombent amoureux, vivent ensemble. Delon découvre la Côte d'Azur, s'éclate au soleil, vit enfin l'adolescence qu'il n'a pas eue. Mais c'est une autre femme, Michèle Cordoue, dont il devient ensuite l'amant, qui va décider de son destin. Elle est le satellite qui va le mettre sur orbite. Michèle est l'épouse du réalisateur Yves Allégret. Elle les fait se rencontrer. Mari, amant. Pas banal comme relation. Qu'importe. Ce que veut Allégret pour le rôle de jeune premier masculin de « Quand la femme s'en mêle » c'est exactement ce qu'est Delon à l'époque. « Il cherchait un garçon un peu voyou sur les bords et entre les bords aussi. J'ai dit non. Je n'y connaissais rien. Puis j'ai accepté pour leur faire plaisir. » Le début de tout.

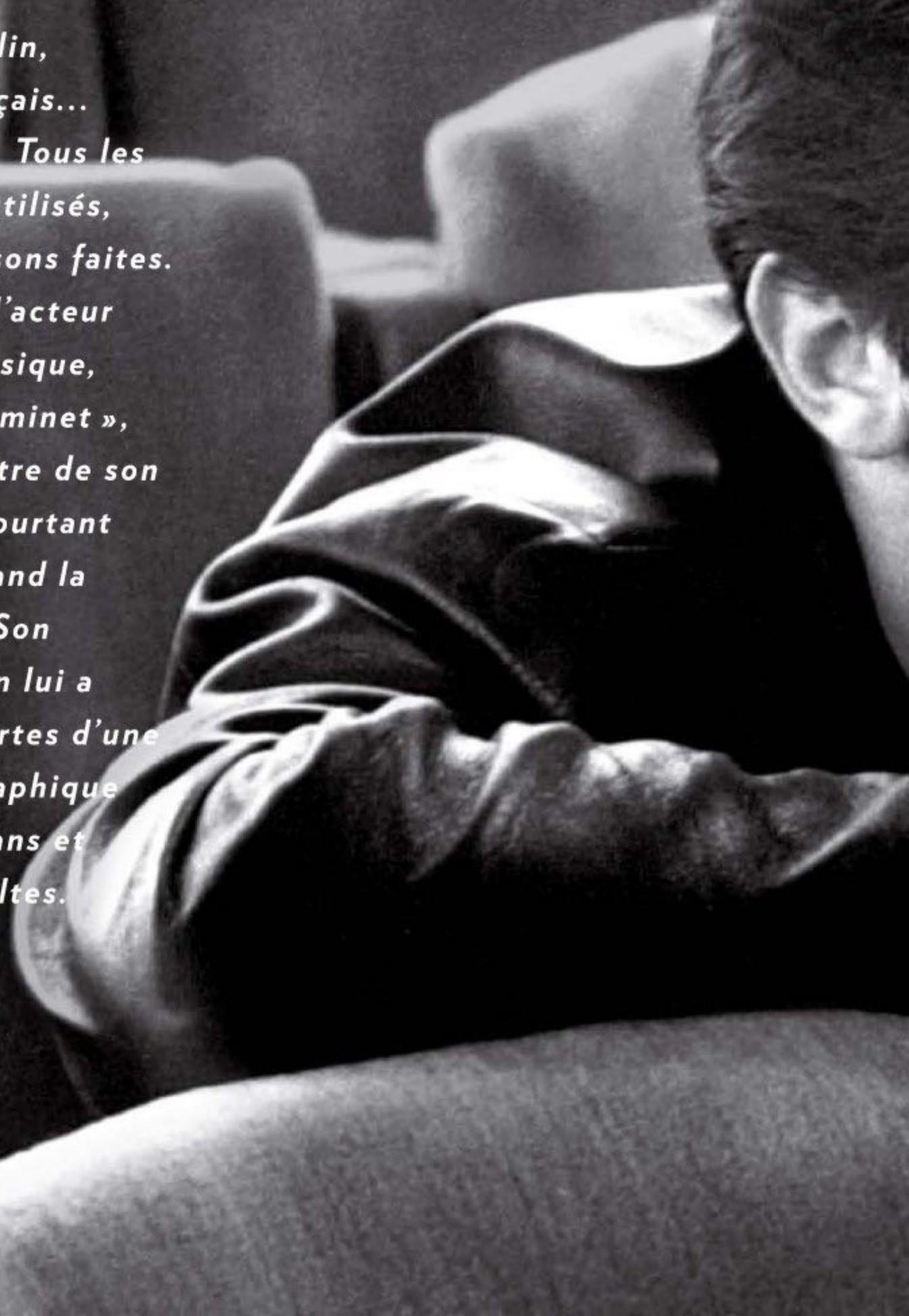
Au volant d'une voiture de sport, avec à ses côtés une jeune ingénue qui tombe amoureuse, Jo, incarné par Alain, jette cette réplique avant de démarrer sur les chapeaux de roue : « Causer, c'est pas mon fort. » Delon déjà. Pressé, introverti, séducteur. Sûr de lui. Trois ans plus tard, sa carrière explose en « Plein soleil » sous la direction de René Clément. Il a 25 ans. Plus rien ne va arrêter l'agneau de Mounette devenu loup. Implacable. Sans émotions, croit-on. Sauf quelques larmes, des chagrins cachés d'il y a si longtemps. ■



Avec sa mère, Edith Boulogne, surnommée « Mounette ».

ET DIEU CRÉA DELON . . .

*Un Bardot au masculin,
un James Dean français...
La beauté du diable. Tous les
superlatifs ont été utilisés,
toutes les comparaisons faites.
Mais, à ses débuts, l'acteur
n'aimait pas son physique,
qu'il trouvait trop « minet »,
pas assez viril. Le titre de son
premier film était pourtant
prémonitoire : « Quand la
femme s'en mêle ». Son
pouvoir de séduction lui a
ouvert toutes les portes d'une
carrière cinématographique
longue de soixante ans et
jalonnée de films cultes.*





A 23 ans, Alain Delon commence à rêver d'un grand rôle au cinéma. Il a fait une apparition dans une comédie de Marc Allégret et obtenu le rôle principal, aux côtés de Romy Schneider, dans «Christine», un échec commercial. Son destin l'attend mais il ne le sait pas encore.

PHOTO LUC FOURNOL



AVEC LES GÉNIES
VISCONTI ET MELVILLE,
IL JOUE DANS QUATRE
CHEFS-D'ŒUVRE
EN DIX ANS

*Les leçons du mentor Visconti.
Delon l'a maintes fois répété, une large part
de ce qu'il a appris du métier d'acteur,
il la doit au cinéaste italien. Ici, sur
le tournage de «Rocco et ses frères».*



*En 1963, L'œil bandé comme un
pirate, Delon interprète Tancrede
dans «Le Guépard», sous
la férule exigeante et paternelle
de Luchino Visconti.*



Poings croisés comme des frères de sang et montre identique au poignet - la Tank de Cartier -, c'est la preuve de l'amitié fusionnelle qui le lie à Jean-Pierre Melville et de goûts partagés. Sur le plateau d'*«Un flic»* en 1972.



En 1970, à la sortie du «Cercle rouge», Melville encadré par ses comédiens : à sa droite, André Bourvil et François Périer et, à sa gauche, Yves Montand et Alain Delon.



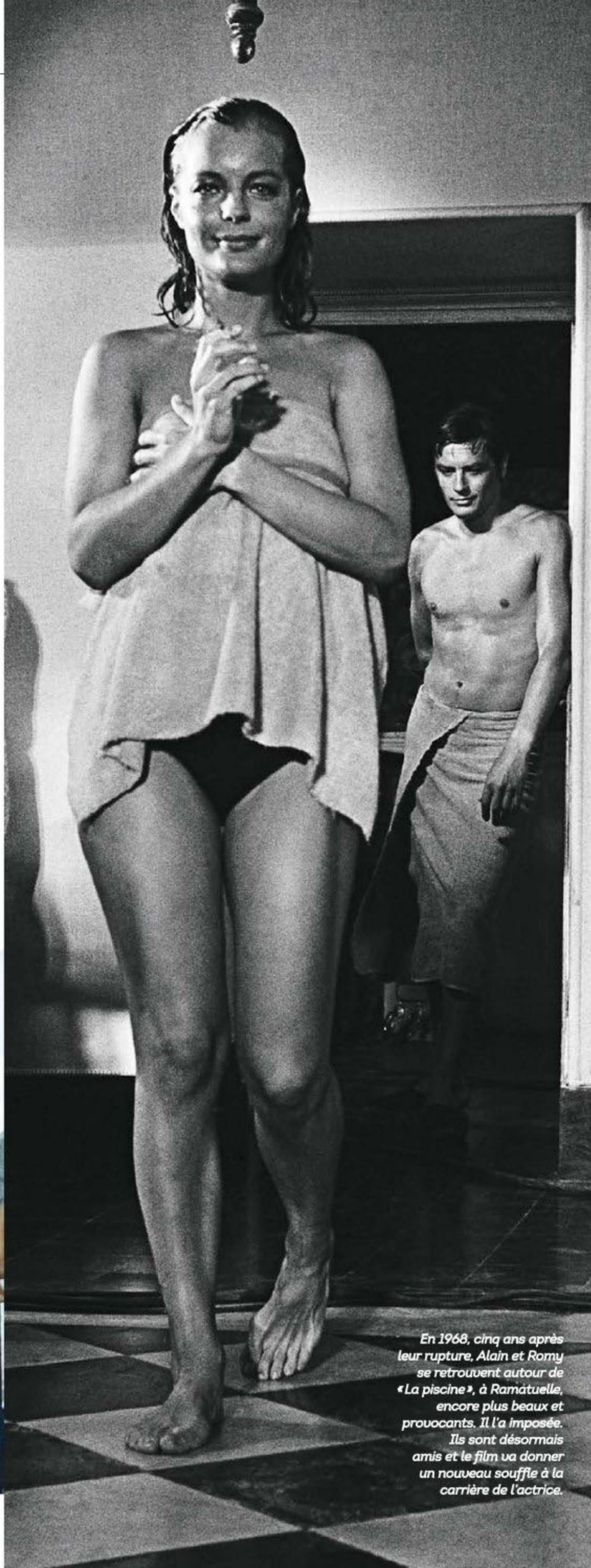
*Joyeuse course-poursuite sous les arcades
de la villa Torre Clementina à Roquebrune-Cap-Martin,
en 1963. Delon cherche à se saisir de
Jane Fonda, sa future partenaire des « Félines »,
de René Clément.*

A L'ÉCRAN COMME DANS
LA VIE, IL A TENU DANS
SES BRAS LES PLUS BELLES
FEMMES DU MONDE

Avec Monica Vitti dans «L'éclipse»,
de Michelangelo Antonioni, qui obtiendra
le prix spécial du jury au Festival
de Cannes 1962.



En août 1962, un instant de détente en marge
du tournage du «Guépard», en Sicile. Alain Delon a loué le
château de la princesse de San Vincenzo, près
de Palerme, pour Claudia Cardinale.



En 1968, cinq ans après
leur rupture, Alain et Romy
se retrouvent autour de
«La piscine», à Ramatuelle,
encore plus beaux et
provocants. Il l'a imposée.
Ils sont désormais
amis et le film va donner
un nouveau souffle à la
carrière de l'actrice.

IL A CHOISI DE REMETTRE ROMY DANS LE GRAND BAIN ET « LA PISCINE » DEVIENDRA UN FILM CULTE

*Après deux mois de tournage, à l'automne 1968,
Maurice Ronet, Jane Birkin, Jacques Deray, Romy Schneider
et Alain Delon profitent enfin de la piscine de la villa
du quartier de l'Oumède, à Ramatuelle.*

PHOTO PHILIPPE LE TELLIER







Une photo inédite. 1967, clap de fin en Tunisie pour
«Les aventuriers», de Robert Enrico : Lino Ventura, la Canadienne
Joanna Shimkus, Serge Reggiani, Alain Delon
et l'acteur sud-africain Hans Meyer fument le calumet de
la paix après un tournage mouvementé.

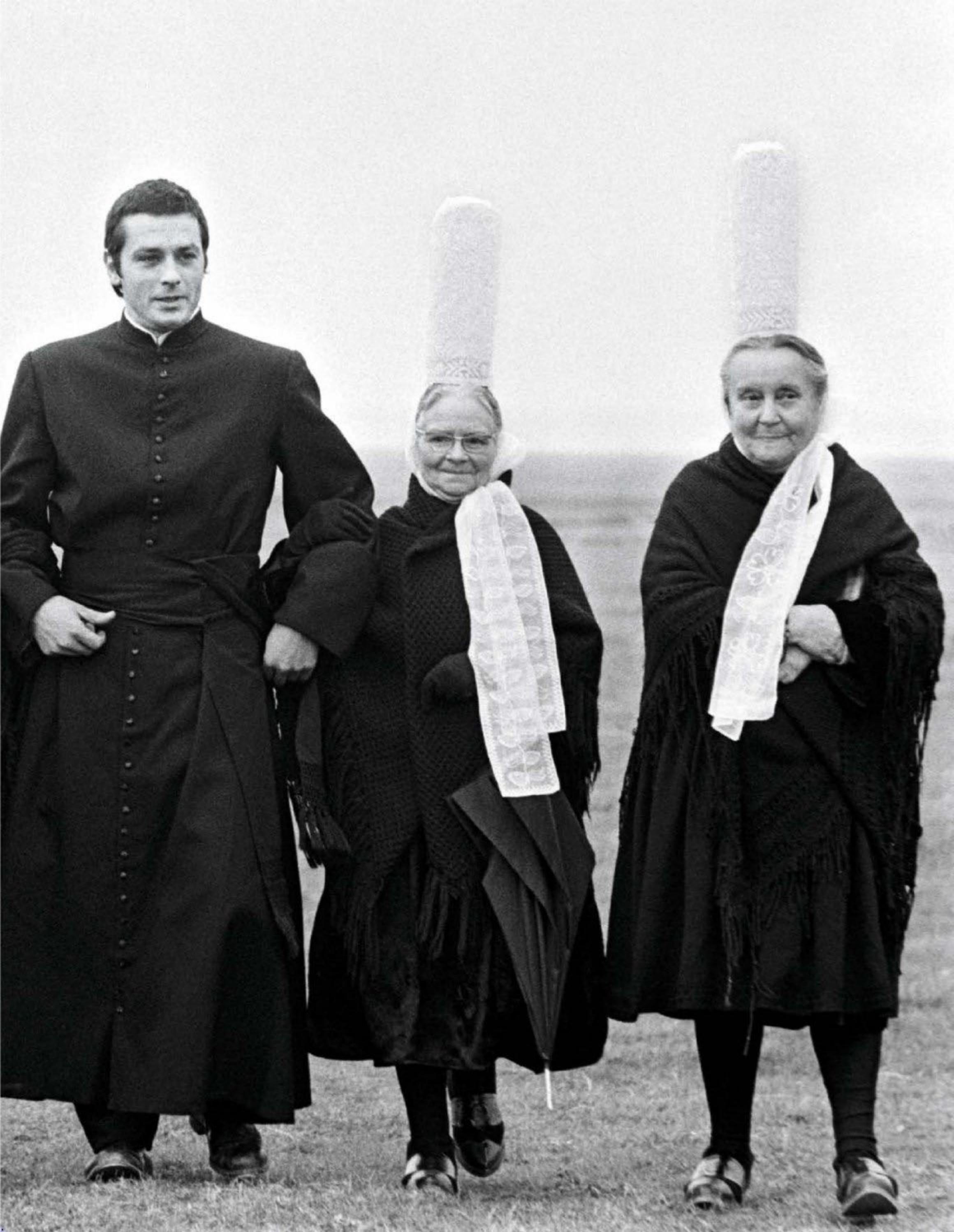
IL A TOURNÉ LE DOS À HOLLYWOOD
ET C'EST UN FILM DE POTES ET D'AVENTURES
QUI RELANCE SA CARRIÈRE



MÊME EN SOUTANE IL EST DIVIN ET TOUTES LES FEMMES SUIVENT L'ABBÉ DELON

Un jeune veuf devenu ecclésiastique découvre que sa femme est bien vivante et qu'elle officie comme entraîneuse dans un bar à matelots ! Avec « Doucement les basses », sorti en décembre 1970, Jacques Deray offre au comédien l'une de ses très rares comédies en même temps que le privilège de tourner avec de vraies Bigoudènes.





LE GOÛT DU PARADOXE

PAR JEAN-PIERRE BOUYXOU

R

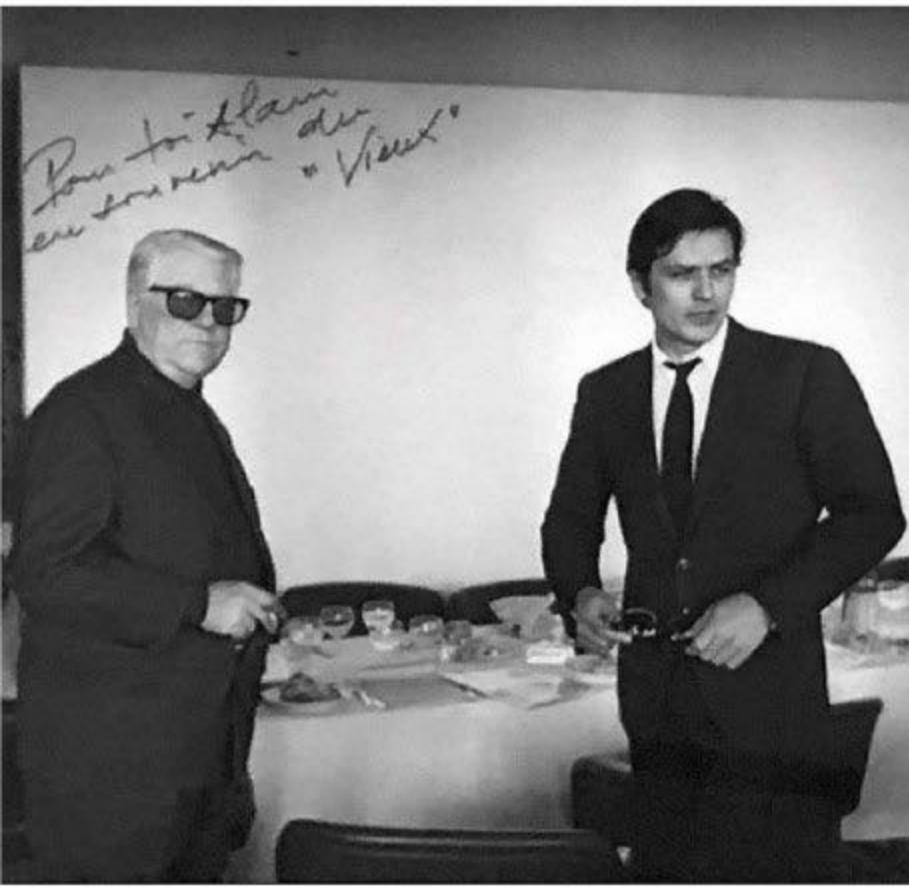
aymond et Robert Hakim, les producteurs de «Plein soleil», sont consternés. Le tournage commence dans moins d'un mois, le 3 août 1959, et voilà que les caprices d'un blanc-bec risquent de remettre en question toute la préparation du film ! Normalement, Alain Delon doit incarner le jeune et riche désœuvré qui se fait assassiner après la première moitié du scénario. René Clément, le réalisateur, pense qu'il sera parfait, avec sa gueule d'ange, dans ce personnage de noceur désinvolte. Mais le quasi-débutant n'est pas d'accord. «Je suis désolé, dit-il avec un désarmant culot, mais ça ne m'intéresse pas. Le rôle que je veux, c'est l'autre.» Le problème, c'est que cet autre rôle, celui de l'assassin, certes plus développé et plus complexe, a déjà été attribué à Maurice Ronet, auréolé de son récent succès dans «Ascenseur pour l'échafaud». «Vous n'êtes qu'un petit con ! s'énervent les frères Hakim. Ce rôle qu'on vous offre, vous devriez payer pour l'avoir.» Delon, buté, n'en démord pas : «Je n'en ai rien à foutre. Je ne veux pas le faire et je ne le ferai pas.» Pendant plusieurs heures, il va argumenter, tenter de démontrer qu'il sera bien plus plausible en gouape veule et cynique qu'en fils de famille écervelé. La discussion s'éternise sans avancer quand, soudain, une voix féminine s'élève, avec un fort accent slave : «Rrrené cherrri, le

petit a rraison.» Bella, l'épouse russe de René Clément, vient de trancher. Alain aura le rôle qu'il désire, celui de l'assassin. Depuis ses débuts à l'écran, les dames lui portent chance. «Toute ma carrière a été faite pour les femmes, par les femmes, avec les femmes», reconnaîtra-t-il volontiers.

Longtemps, l'idée de se consacrer au cinéma ne l'avait même pas effleuré. Sa mère avait jadis rêvé de devenir actrice, avant de divorcer et de se remarier à un boucher-charcutier, et son père était gérant d'une petite salle à Bourg-la-Reine, le Régina. Mais Alain avait 4 ans quand ils se sont séparés ; grandi loin d'eux, il n'a guère subi leur influence. A 14 ans, en 1949, c'est le père d'un copain qui l'a fait jouer dans un petit film d'amateur en 8 mm, «Le rapt». Il y tenait son tout premier rôle de malfrat et se faisait flinguer à la fin, comme cela allait lui arriver si souvent (très exactement vingt-sept fois) dans ses futurs longs-métrages... Pour lui, cela n'avait été qu'une expérience sans lendemain, un amusement vite oublié. C'est en Indochine, sous l'uniforme, qu'il avait trouvé – ou cru trouver – sa vraie voie, sa vraie vie.

Mais on n'échappe pas si aisément au destin. A son retour de l'armée, le hasard l'a conduit à Saint-Germain-des-Prés, où il a copiné avec Jean-Claude Brialy, Jean-Paul Belmondo, Claude Brasseur et toute une bande d'apprentis comédiens. Tous lui

«Mélodie en sous-sol», «Le clan des Siciliens», «Deux hommes dans la ville» : en dix ans, entre 1963 et 1973, il a tourné trois films avec Jean Gabin, son idole, qu'il n'a jamais osé tutoyer.



ont tenu le même discours : « Avec un physique comme le tien, tu devrais faire du cinéma. » Et puis, une nuit d'ivresse et de vague à l'âme, il a rencontré Brigitte Auber, dont il est devenu le petit ami. De sept ans son aînée, elle a une douzaine de films à son actif. Elle l'a persuadé de suivre les cours d'une pensionnaire de l'Odéon, Simone Jarnac, dont elle est une ancienne élève. Mais Alain n'y a pas cru. Il a très vite renoncé, au grand dam de son professeur qui, plus tard, témoignera de ses prédispositions pour l'art dramatique : « Dans la vie, déjà, il était très bon comédien. Bourré de vitalité, il avait la hargne. Il me disait souvent qu'il voulait en faire baver à toute l'humanité. J'avais remarqué qu'il aimait le milieu artistique, la vie facile. »

IL A 22 ANS QUAND LA TWENTIETH CENTURY FOX LUI OFFRE UN CONTRAT DE SEPT ANS À HOLLYWOOD

Plutôt que d'apprendre par cœur des tirades de Racine ou de Musset, en mai 1957, il se laisse entraîner par Jean-Claude Brialy au Festival de Cannes. Sans accréditation, les deux compères n'ont pas accès aux projections officielles. Ils ne peuvent donc pas voir « Sissi face à son destin », une bluette dont l'actrice principale, la jeune Allemande Romy Schneider, provoque des attroupements à chacune de ses apparitions sur la Croisette... Eux, pendant ce temps, traînent sur la plage et dans les boîtes de nuit. La beauté fracassante d'Alain n'y passe pas inaperçue ; un chasseur de nouveaux talents, Henry Willson, imprésario de Rock Hudson et proche collaborateur de David O. Selznick, le producteur d'« Autant en emporte le vent », le remarque au Whisky à gogo et lui propose d'aller tourner un bout d'essai à Cinecittà, en Italie, où Charles Vidor est en train de diriger « L'adieu aux armes ». Sitôt dit, sitôt fait. Le test est concluant : à la seule condition qu'il perfectionne préalablement son anglais, la Twentieth Century Fox lui offre un contrat de sept ans à Hollywood. Pour un fauché de son espèce, qui survit en faisant le garçon de café et en profitant des largesses de ses amoureuses, ce pourrait être le Pérou !

N'importe quel autre aspirant acteur aurait aussitôt accepté. Pas Alain qui, pas encore convaincu d'être fait pour cette profession, s'accorde un délai de réflexion sous le prétexte d'améliorer son anglais, comme on l'en a prié, avant de signer le fameux contrat. Rentré à Paris, Brigitte Auber lui présente Michèle Cordoue, comédienne elle aussi. Coup de foudre.



A l'instant où Delon lui fut présenté, Visconti sut qu'il tenait son Rocco : « Si on m'avait contraint à prendre un autre acteur, j'aurais renoncé à faire le film. »

Elle a quatorze ans de plus que lui, elle lui prédit une grande carrière et elle est, de surcroît, l'épouse d'un réalisateur respecté et peu jaloux, Yves Allégret, l'ex-mari de Simone Signoret. « Il cherche quelqu'un au physique attrayant pour son prochain film, explique-t-elle à son protégé. Tu serais idéal pour le rôle. » Alain accepte d'aller voir le cinéaste, non sans réticence. Il accumule trop les conquêtes sentimentales pour ne pas être conscient de son pouvoir de séduction, mais il se trouve précisément trop mignon garçon, pas assez viril à son gré, et craint de se retrouver cantonné aux emplois de gentil bellâtre. Surtout, il redoute de ne pas être à la hauteur, de jouer faux. « Je ne savais rien faire, racontera-t-il. Allégret m'a regardé comme ça, et il m'a dit : "Ecoute-moi bien, Alain. Parle comme tu me parles, regarde comme tu me regardes, écoute comme tu m'écoutes. Ne joue pas, vis." Ça a tout changé. Je lui dois ma carrière d'acteur. » Jamais il n'oubliera la leçon : « Un comédien a fait le

choix d'un métier et l'a appris dans une école. Un acteur, c'est un accident. C'est une personnalité forte mise au service de cinéma. Comme Gabin, qui venait du caf'conc' ; comme Lino Ventura, qui venait du catch ; comme Burt Lancaster, qui venait du cirque ; comme moi, qui venais de l'armée. »

Conformément à ce qu'avait prévu Michèle Cordoue, il sera parfait dans ce premier film, au titre prémonitoire : « Quand la femme s'en mêle ». Il a 22 ans, il est lancé. « On n'arrête pas un pur-sang dans sa course », déclare, impressionnée, sa partenaire Edwige Feuillère, qu'il considérera comme sa « marraine de cinéma ». Plus question de partir à Hollywood. Marc Allégret, le frère d'Yves, lui fait tourner « Sois belle et tais-toi ». Dans une scène, autour d'un flipper, il donne la réplique à son ancien compagnon de bamboche à Saint-Germain-des-Prés, Belmondo. Dès son troisième film, « Christine », de Pierre Gaspard-Huit, en 1958, (*Suite page 24*)



En 1973, sur une plage de Belle-Île-en-Mer, Alain Delon, alias Dr Devillers dans l'inquiétant «Traitement de choc», d'Alain Jessua, ose le nu intégral et décomplexé.

Alain décroche le principal rôle masculin. On l'envoie, un bouquet de fleurs à la main, attendre à l'aéroport celle qui sera la vedette de cette mièvrerie dans la lignée des «Sissi» : Romy Schneider, la jeune actrice allemande qu'il avait ratée à Cannes l'année précédente. «J'avais l'air d'un imbécile», avouera-t-il sans ambages. La suite de l'histoire est connue : ils vont tomber éperdument amoureux l'un de l'autre. Leur idylle, très médiatisée, durera cinq ans.

DÉSORMAIS, DELON SERA VRAIMENT DELON PAS SEULEMENT UN GRAND ACTEUR, MAIS UNE STAR. ET, BIENTÔT, UN MYTHE

Heureux en amour, Delon l'est moins sur le plan professionnel. Les tournages s'enchaînent, son nom grossit sur les affiches, mais il reste insatisfait. On lui fait toujours incarner le même personnage stéréotypé de joli garçon irrésistiblement craquant, mais désespérément insipide. Tout ce dont il ne voulait pas. Il a d'autres désirs et se sent, à présent, prêt à assurer des rôles bien plus étoffés, bien plus percutants, bien plus subtils, où il pourra enfin s'investir et se révéler. «Plein soleil» vient donc à point nommé combler ses ambitions. Désormais,

Delon sera vraiment Delon. Pas seulement un grand acteur, mais une star. Et, bientôt, un mythe.

Dans le paysage du cinéma français de l'époque, «Plein soleil» fait l'effet d'une bombe. Comme si la caméra était, elle aussi, tombée amoureuse d'Alain. Sous ses allures de thriller presque classique, le film de René Clément, pourtant tourné dans des conditions difficiles (l'essentiel de l'action se déroule sur un voilier et l'acteur souffre du mal de mer), est une ode à sa beauté physique, à la sensualité de son corps, à sa félinité enjôleuse et terrible. De quoi séduire définitivement Luchino Visconti qui, contre l'avis de ses producteurs, avait déjà décidé, avant même que ne débutent les prises de vues de «Plein soleil», de faire de lui la figure centrale de sa prochaine réalisation, «Rocco et ses frères». Ce sera un chef-d'œuvre, et un nouveau triomphe pour Delon.

Il fallait au cinéaste italien un satané toupet – et un sacré flair – pour confier à cet acteur si français, si sophistiqué et si racé le rôle d'un prolo calabrais «monté» à Milan, boxeur amateur et amant bafoué, déchiré entre la misère et la haine, les rêves de gloire et la lassitude, l'orgueil et l'amertume. Dans la peau de ce personnage aux mille nuances, Delon est d'une crédibilité époustouflante. A la fois belliqueux et fragile, sûr de lui et vulnérable, il

est bouleversant de vérité, de puissance, de subtilité. Il égale maintenant les géants pour lesquels il n'a jamais cessé, et ne cessera jamais, de clamer une folle admiration : Jean Gabin, Michel Simon, Marlon Brando, John Garfield («mon idole absolue», dit-il)...

Pour lui, les coups d'éclat successifs de «Plein soleil» et de «Rocco...» ne sont que le début d'une décennie prodigieuse, éblouissante, pendant laquelle il va tourner de nouveau sous la direction de Clément («Les félins», «Paris brûle-t-il?») et de Visconti («Le guépard»), mais aussi sous celle de réalisateurs aussi dissemblables que Michelangelo Antonioni («L'éclipse»), Christian-Jaque («La tulipe noire»), Henri Verneuil («Mélodie en sous-sol», «Le clan des Siciliens»), Julien Duvivier («Diaboliquement vôtre»), Louis Malle («Histoires extraordinaires») et beaucoup d'autres. Il abordera avec la même aisance le cinéma d'auteur et le cinéma populaire, le drame psychologique et le polar, la comédie sentimentale et le film de cape et d'épée, et il serrera dans ses bras Brigitte Bardot et Jane Fonda, Monica Vitti et Claudia Cardinale, Marianne Faithfull et Ursula Andress, Shirley MacLaine et Simone Signoret...

Quand Jean-Pierre Melville lui propose d'être le héros du «Samouraï», il interrompt au bout de dix minutes la lecture

du scénario : « Pas un mot de dialogue n'a encore été prononcé. Je veux faire le film. » Ce réac déclaré, mais déconcertant, deviendra producteur pour permettre à Alain Cavalier de tourner « L'insoumis », un film favorable au FLN algérien – tout comme, plus tard, partisan de la peine de mort, il produira « Deux hommes dans la ville », un plaidoyer de José Giovanni contre celle-ci, ou comme il choisira d'adapter un roman de Jean-Patrick Manchette, auteur d'extrême gauche, pour signer son premier film en qualité de réalisateur, « Pour la peau d'un flic ». Et lorsqu'il ira enfin à Hollywood, il y interprétera seulement quelques films mineurs avant de rentrer très vite en Europe : « Je ne pouvais pas vivre en Amérique. Ce n'est pas un choix de carrière, c'est un choix de vie. »

« JE VEUX BIEN TRAVAILLER AVEC COSTA-GAVRAS, LUC BESSON, FRANÇOIS OZON OU STEVEN SPIELBERG, MAIS TOUS LES AUTRES RIGOLOS, LÀ... »

Durant la même décennie, deux titres phares : « La piscine » et « Borsalino », l'un et l'autre de Jacques Deray. Dans le premier, tourné en 1968, il remplace Claude Rich, qui ne voulait pas « jouer presque tout le temps en maillot de bain ». Delphine Seyrig ayant décliné le principal rôle féminin pour la même raison, il suggère d'engager à sa place Romy Schneider, son ancienne passion, dont la carrière sera ainsi relancée. Mais c'est Mireille Darc, son second grand amour, qui, chaque soir, alors qu'elle ne participe pas au film, viendra en secret se blottir contre lui. Tourné l'année suivante, « Borsalino », qu'il produit, marque ses retrouvailles – et sa première vraie rencontre cinématographique – avec son pote d'antan, Jean-Paul Belmondo, devenu son rival numéro un au box-office. Leur brouille spectaculaire, pour une question de préséance sur l'affiche, n'entamera pas leur estime réciproque. Il n'en faudra pas moins attendre « 1 chance sur 2 », vingt-huit ans plus tard, pour les voir de nouveau réunis. « Mais, conviendra-t-il, il n'y avait plus d'alchimie entre nous. »

Le goût du paradoxe ne quittera jamais Alain Delon. A partir des années 1970, les films sans surprise qu'il tourne à la chaîne sous la direction de Georges Lautner, Jacques Deray, Pierre Granier-Deferre ou José Pinheiro, où il est tantôt flic, tantôt truand, et qui sont autant de triomphes commerciaux, ne l'empêchent pas de s'aventurer, comme acteur et comme producteur, dans des entreprises nettement plus risquées.

Quand il travaille avec des cinéastes « qui ne savent même pas où poser leur caméra », c'est lui qui prend les rênes pour le tournage de ses scènes. Avec ceux qu'il respecte, il est d'une docilité exemplaire – « La chose que je fais le mieux, affirme-t-il, c'est me laisser diriger ». On le verra dans des réalisations de Joseph Losey (« L'assassinat de Trotsky », « Mr Klein »), Valerio Zurlini (« Le professeur »), Serge Leroy (« Attention, les enfants regardent »), Bertrand Blier (« Notre histoire ») et même Jean-Luc Godard (« Nouvelle vague »), où il renonce au monolithisme de ses personnages habituels. « Je prenais l'argent de "Flic Story" pour faire "Mr Klein". "Flic Story" ou "Parole de flic", je les faisais en me brossant les dents. Pour "Mr Klein", il fallait que je me concentre un peu, que je compose. Sinon, pour filer un coup de pied dans une porte et tirer un coup de revolver, je n'ai pas besoin de me concentrer. »

Rien ni personne ne lui dicte sa loi. Il ne marche qu'au coup de cœur. En 1971, il refuse un rôle important que Francis Ford Coppola lui offre dans « Le Parrain » près de Brando, avec qui il se dit pourtant « prêt à tourner n'importe quoi, même pour lui ouvrir une porte » : « Il fallait que j'apprenne à parler anglais avec l'accent italien. Cela ne me plaisait pas. » Et, à ceux qui l'accuseraient encore de manquer d'audace, on pourrait rappeler qu'il fut, dans « Traitément de choc », d'Alain Jessua, en 1973, le premier acteur français de renom international à se montrer tout nu, de face, crânement, plusieurs années avant les frasques du cinéma X.

Peu importe, dès lors, ce que lui-même considère comme « des erreurs sur tous les plans », « Un crime », en 1993, et « L'ours en peluche », en 1994. Après « Astérix aux Jeux olympiques », où il s'autoparodie avec une allégresse presque féroce, Delon n'apparaîtra plus que dans une obscure production russe tournée en France, « Bonne année les mamans ! », où il joue – bénévolement – son propre rôle en 2012. « Moi, dit-il avec une pointe de provocation, je suis un has been. » L'heure de la retraite n'a pas sonné pour autant. Il doit incessamment commencer un tournage sous la direction de Patrice Leconte, aux côtés de Juliette Binoche. « J'aurais dû avoir Sophie Marceau pour partenaire, mais elle a d'autres impératifs à ce moment-là », explique-t-il en spécifiant : « Ce sera mon dernier film. »

Faut-il le croire sur parole ? « Si le film fait cinq millions d'entrées, concède-t-il, je peux toujours changer d'avis ! » Et puis, faute de projets fermes, il a des envies. Par exemple, « jouer dans un film réalisé par une femme, ce que je n'ai jamais fait ». Il brûle notamment de travailler avec Lisa Azuelos (la fille de Marie Laforêt, son amante dans « Plein soleil »), qui « fait de beaux films », ou avec Maiwenn. « Le cinéma ne me manque pas, assure-t-il néanmoins. J'ai tout eu. Pourquoi voulez-vous que j'aille tout foutre en l'air pour jouer un gardien de la paix chez Kassovitz ? Je veux bien travailler avec Costa-Gavras, Luc Besson, François Ozon, Roman Polanski ou Steven Spielberg, mais tous les autres rigolos, là... » ■

Jean-Pierre Bouyxou



LE 25 FÉVRIER 1995, À LA 20^e NUIT DES CÉSAR, LE PRÉSIDENT DELON RAYONNE EN EMPEREUR SUR LE MONDE DU CINÉMA

PAR ARTHUR LOUSTALOT

Un silence de cathédrale, le parterre attend son apparition. Dans sa loge, devant le grand miroir, lui ne peut se détacher de son reflet. De cette gueule qui a été sa chance. Il est l'ange qu'on a rejeté. Beauté divine, il s'est forgé une place sur l'Olympe. Une prison dorée, charpentée de solitude méfiante. Ce soir, il peut récrire l'histoire. A sa façon. Il y a des blessures qui réclament des remèdes miracles. Ce soir, la planète cinéma est à ses pieds. Le monde entier connaît son nom. A 59 ans, Alain Delon a joué tous les rôles, sauf un, peut-être. Il rêve encore d'être Napoléon Bonaparte. Est-ce qu'il y pense alors qu'il s'avance vers la lumière ? Impossible de ne pas imaginer qu'il a voulu cette grande messe comme un sacre.

Il est seul sur la scène. Du haut de sa stature de Commandeur, il lève la tête vers les cieux. Sur l'écran géant du Palais des Congrès apparaît un portrait de Gabin. Avec un autographe, comme une bénédiction : « Pour toi, Alain, en souvenir du "Vieux". » En 1976, pour la première cérémonie des César, Jean Gabin était là, à la place qu'il occupe. Delon avait découvert le « Patron » à Saïgon. Le cinéma de la rue Catinat projetait « Touchez pas au grisbi ». Il avait été fasciné par Gabin, une virilité sans pareille. Sa carrière lancée, Alain avait renoncé à son cachet pour lui donner la réplique dans « Mélodie en sous-sol » en 1963. Comme Luchino Visconti ou René Clément, Gabin a pris un temps la place du père laissée vacante. Ils se sont retrouvés une dernière fois dix ans plus tard. C'est Delon qui produisait « Deux hommes dans la ville ». C'était Delon la star.



En 2008,
dans « Astérix
aux Jeux
olympiques »,
César-Delon
s'essaie à
l'autodérision,
et ça lui réussit.

Avec Steven Spielberg, il s'apprête à récompenser « Les roseaux sauvages », d'André Téchiné.



Il se tient encore un instant entre l'immense photographie et la crème du cinéma. C'est son destin, sa place, entre des pères et des pairs. Une forme de transmission, aussi. De lignée. Il dit enfin : « Vingt ans après le Vieux, je peux, comme il se doit, déclarer ouverte la 20^e cérémonie des César. » C'est la fête annuelle du 7^e art français mais Delon, lui, a donné rendez-vous à son histoire. Alors rien n'est trop beau ni trop grandiose. Sur scène, un orchestre l'accompagne. Les statuettes reposent sur des colonnes hautes de 1 mètre. Pourtant, cette soirée il l'a ignorée toute sa vie. Comme son vieux pote Jean-Paul. Sans surprise, Belmondo n'est pas là. Il n'a jamais pardonné au sculpteur des trophées d'avoir critiqué le travail de son père, Paul. Et puis il préfère encore les dîners arrosés aux remises de médailles. A l'heure des déclarations d'affection, Alain, lui, s'est toujours réfugié dans la solitude. Sa plus vieille alliée. Il avait fait figure de grand absent lors de ses nominations pour « Mr Klein », en 1977, et « Mort d'un pourri », l'année suivante. Consacré pour son rôle d'anti-Delon déglingué dans « Notre histoire » de Bertrand Blier, en 1985, il laissait encore un fauteuil vide. Mais ce soir-là, il n'est pas jugé par les autres. C'est lui le chef de famille, celui qui récompense et prodigue son amour. Les plus grands ont répondu à son appel : Jeanne Moreau, Gregory Peck, Steven Spielberg reçoivent un César d'honneur. Isabelle Adjani triomphe avec « La reine Margot ». Pour excuser son absence, le président Delon révèle le petit mot qu'elle lui a transmis : elle est enceinte de huit mois de son deuxième fils, Gabriel-Kane. Delon est

celui qui peut rassembler les géants, il est aussi celui qui détient les secrets. Le César des César. De quoi le réconcilier enfin avec son passé ? Il lui faudra attendre encore un peu... Dix années.

Certaines vies s'écrivent comme des légendes. Avec une rage puisée dans la source intarissable de blessures béantes. Comment être étonné que Jules César soit son tout dernier rôle au cinéma, en 2008 ? Et pourtant, Delon va encore surprendre. Dans « Astérix aux Jeux olympiques », l'acteur livre un monologue d'anthologie où se mêlent les titres de ses films cultes. Un retour sur sa carrière où, pour la première fois, le mythe vivant accepte de se livrer à l'exercice de l'autodérision. De gigantesques adieux. « César ne vieillit pas, il mûrit. Ses cheveux ne blanchissent pas, ils s'illuminent. César est immortel. Pour longtemps. César a tout réussi, tout conquis. C'est un guépard. Un samouraï. Il ne doit rien à personne. Ni à Rocco ni à ses frères, ni au clan des Siciliens. César est de la race des seigneurs. D'ailleurs le César du meilleur empereur a été décerné à César. Ave moi. » Après la prise, le réalisateur Thomas Langmann lui montre la scène sur l'écran de contrôle. Autour d'eux, l'équipe est hilare. Comme un petit garçon qui s'étonne de pouvoir faire rire, le monstre sacré porte les deux mains à sa bouche. Il gesticule et lâche : « Mais il est fou ! » De qui parle-t-il sinon de lui qu'il a l'air de découvrir ? Alain Delon a été beau, seul et fragile comme un dieu. A 73 ans, il a compris, sur ce tournage, qu'il pouvait être joyeux et potache. Libre de s'abandonner et d'être aimé enfin, comme un enfant. ■



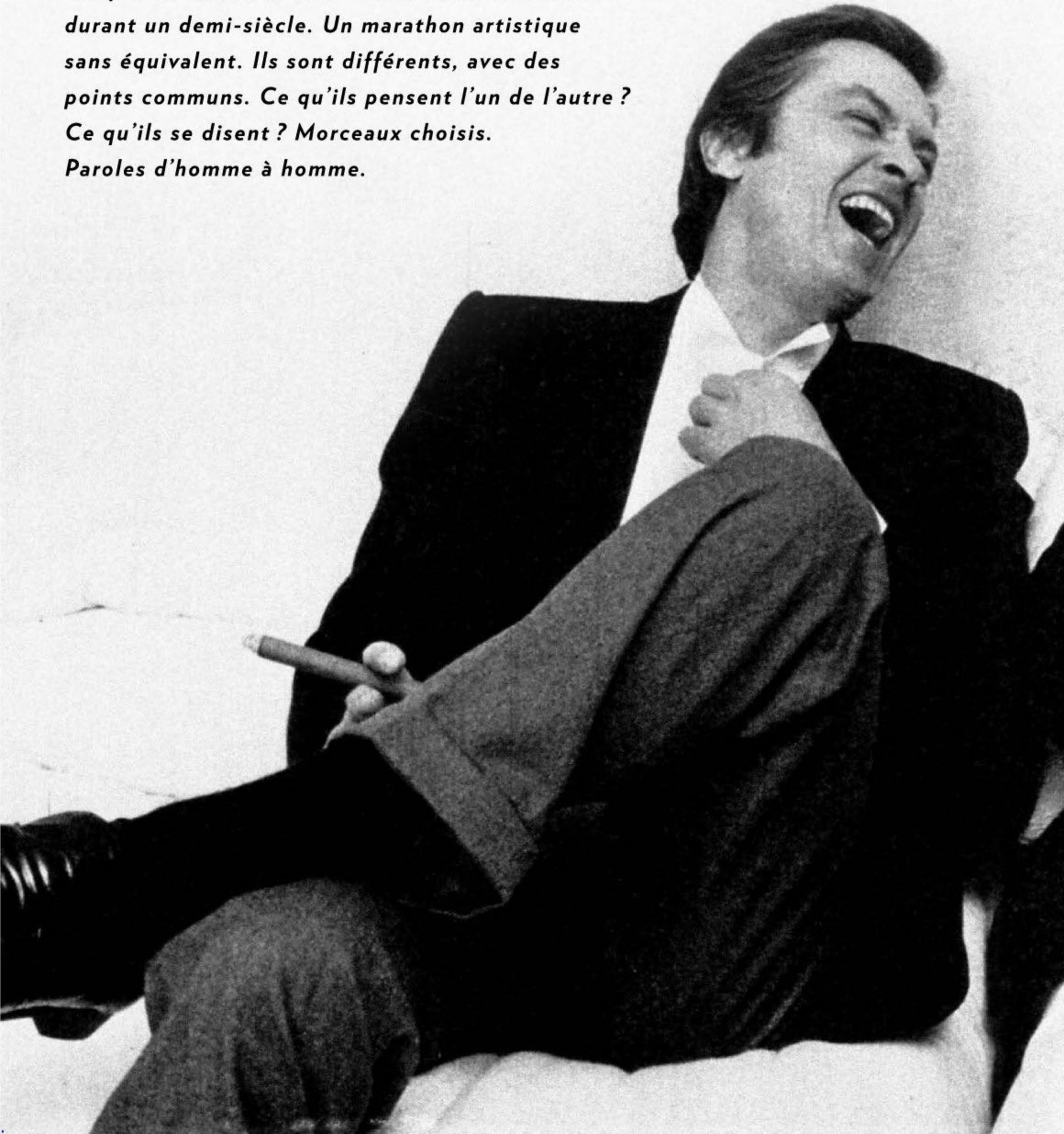
Dans les coulisses de la cérémonie, au Palais des Congrès de Paris, moment de concentration avant l'entrée en scène.



Une affiche de rève autour du président Delon, qui porte la statuette d'Isabelle Adjani, excusée : les César d'honneur, Jeanne Moreau, Steven Spielberg et Gregory Peck, Claudia Cardinale, venue remettre le César du meilleur acteur, et, derrière, le réalisateur britannique Mike Newell, primé pour « Quatre mariages et un enterrement ».

ALAIN ET JEAN-PAUL: «JE

Ils s'aiment. On a essayé de les opposer, ils s'en foutent. Au box-office, Delon et Belmondo ont fait la course en tête. Deux stars au sommet durant un demi-siècle. Un marathon artistique sans équivalent. Ils sont différents, avec des points communs. Ce qu'ils pensent l'un de l'autre ? Ce qu'ils se disent ? Morceaux choisis. Paroles d'homme à homme.



TE HAIS... MOI NON PLUS»



1982. Pour Paris Match, Alain Delon se rend chez Jean-Paul Belmondo. Les deux acteurs commentent, dans la bonne humeur, un sondage où le premier est perçu comme l'homme le plus séduisant (58 % des Français) tandis que le second est le plus populaire pour un déjeuner en tête à tête (48 %).

PHOTO MICHEL GINFRAY



RENCONTRE

Jean-Paul Belmondo: « L'homme, vraisemblablement débutant comme moi, et qui se trouve là avant mon arrivée, ne montre quant à lui aucun signe d'agacement : pas de pied ou de jambe en métronome, pas de soupirs, pas de mâchoires serrées ou d'yeux furibonds. Au contraire de ma personne, parfaitement tendue, prête à mordre, convaincu qu'ils font exprès de me faire poireauter [les deux acteurs attendent pour passer le casting de "Sois belle et tais-toi", en 1957]. Je m'enquiers, d'un ton qui trahit mon projet de m'en aller immédiatement, de la longueur de mon calvaire en l'interrogeant sur le sien : "Il y a longtemps que tu es là ?" Il me jette un regard bleu acier et me dit : "Calmé-toi, ils sont là." En effet, je vois les deux grandes portes du bureau s'ouvrir et j'entends qu'on l'appelle : "Alain Delon, vous pouvez entrer." Il se lève alors et disparaît. Pas pour longtemps cependant, car je retombe sur lui quelques jours plus tard dans mon quartier de prédilection. Entre nous commence une amitié qui ne s'est jamais tarie. »

Extrait de « Mille vies valent mieux qu'une », de Jean-Paul Belmondo, éd. Fayard, 2006.

FAMILLE

Alain: « Il a ce que je n'ai pratiquement jamais eu et que je lui envie : un clan, une vraie famille qu'il assume merveilleusement. Je pense que c'est sa raison d'être, la raison de son bonheur, de son succès et de sa sérénité. Moi j'ai fait cette découverte plus tard, grâce aux enfants que j'ai eus avec Rosalie. »

Paris Match daté du 15 mai 1997, interview de Frédéric Musso.

CADEAUX

Alain Delon: « Pour la première de ma rentrée théâtrale, Jean-Paul m'a fait la surprise de m'offrir un des trois tirages du buste de Vlaminck sculpté par son père. Une merveille ! Je le briguais depuis longtemps et j'avais

demandé à Pétridès, le grand marchand, de me prévenir si, un jour, il venait à s'en séparer. J'ai été bouleversé quand j'ai découvert le cadeau de Jean-Paul dans ma loge accompagné d'un mot merveilleux [...]. Je me suis alors demandé ce que je pourrais bien faire à mon tour. Sachant qu'il est passionné de boxe, j'ai décidé de lui offrir un très beau de mes bronzes de Landowski qui représente Georges Carpentier à genoux devant Jack Dempsey, le 2 juillet 1921. Cette pièce se trouvait en exposition en Allemagne. Elle est allée directement de la galerie chez Jean-Paul. »

Paris Match daté du 15 mai 1997, interview de Frédéric Musso.

AMOUR

Alain: « L'autre matin, j'ai été choqué et peiné par l'accroche plus que maladroite d'un journal : "Jean Dujardin, le nouveau Belmondo." Dujardin n'y est pour rien. Jean-Paul est souffrant et ce titre maladroit m'a mis hors de moi [...]. Les acteurs sont des êtres uniques. Comment peut-on, même pour un titre, les réduire à des figures interchangeables ? [...] Jean-Paul n'est pas qu'un acteur, il est la star d'un demi-siècle. [...] Jean-Paul est mon ami. Pas seulement un confrère de cinquante ans. Je le connais bien. J'ai tourné avec lui, j'ai vécu avec lui, j'ai vibré avec lui, j'ai pleuré et ri avec lui sur des plateaux de cinéma qu'on ne refera plus. Je l'aime et je l'admire, n'en déplaise à ceux qui nous ont opposés dans une rivalité absurde. Justement parce que nous sommes uniques dans notre genre, et incomparables, nous n'avons jamais été en concurrence. Ni dans nos vies de cinéma, ni dans nos vies privées. »

Paris Match daté du 20 avril 2006, texte d'Alain Delon.

CARRIÈRE

Alain: « Avec Jean-Paul, j'ai le sentiment depuis quarante ans de courir et de disputer un marathon. Tantôt il a été le premier, tantôt j'ai été le premier. Nous avons pendant longtemps couru dans un mouchoir de poche. [...] Je crois avoir, jusqu'à maintenant, mené une carrière exceptionnelle. Je le dis sans orgueil mais avec fierté, et Jean-Paul, sur ce terrain, n'a rien à m'envier. »

Paris Match daté du 26 mars 1998, interview d'Henry-Jean Servat.

Jean-Paul: « Lorsque je regarde ce qu'a fait Alain au cinéma et ce que j'y ai fait, moi, je ne peux que constater une évidence. Nous sommes de la même famille même si nous avons suivi des chemins différents. Dans "Kean", pièce que j'ai beaucoup jouée au théâtre, une réplique dit "qu'on est acteur comme on est prince : de naissance". Alain l'est, comme moi. [...] Nous sommes complémentaires. Nous aurions pu jouer dans la même équipe de football ensemble, interpréter des sketches au cabaret de concert ou disputer des combats de boxe comme adversaires. »

Paris Match du 26 mars 1998, Interview d'Henry-Jean Servat.

AMBITION

Jean-Paul: « Quel est le moteur d'Alain ? Une volonté et une ambition énormes dans le bon sens du terme. C'est un gagneur. Je suis persuadé que s'il avait été boxeur il serait devenu champion du monde. Son retour au théâtre par la grande porte, alors qu'il n'avait pas joué depuis longtemps et qu'il était attendu au tournant, restera dans les annales. »

Paris Match du 15 mars 1997, Interview de Frédéric Musso.

SINCÉRITÉ

Jean-Paul: « Nous sommes proches en dépit d'une divergence évidente d'origine sociale. Son enfance a été aussi triste, pauvre et solitaire que la mienne a été joyeuse, bourgeoise et pleine d'amour. Nos passés nous ont certainement condamnés à être, l'un ténébreux, l'autre malicieux, mais nous avons en commun un désir d'aventure, un plaisir viscéral à être acteur, une sincérité dans le jeu. Le hasard nous a épargnés en nous évitant la concurrence. Le seul rôle que je devais tenir et qu'il aura finalement eu sera celui de "Mr Klein". Et encore, nous ne serons pas en lice en même temps. Costa-Gavras qui n'aura pas réussi à trouver les fonds pour monter son film abandonnera le projet jusqu'à ce qu'Alain décide d'aider le réalisateur [Joseph Losey] à le produire. Il était parfait dans la peau de cet homme traqué par les nazis, bien mieux que je ne l'aurais été. »

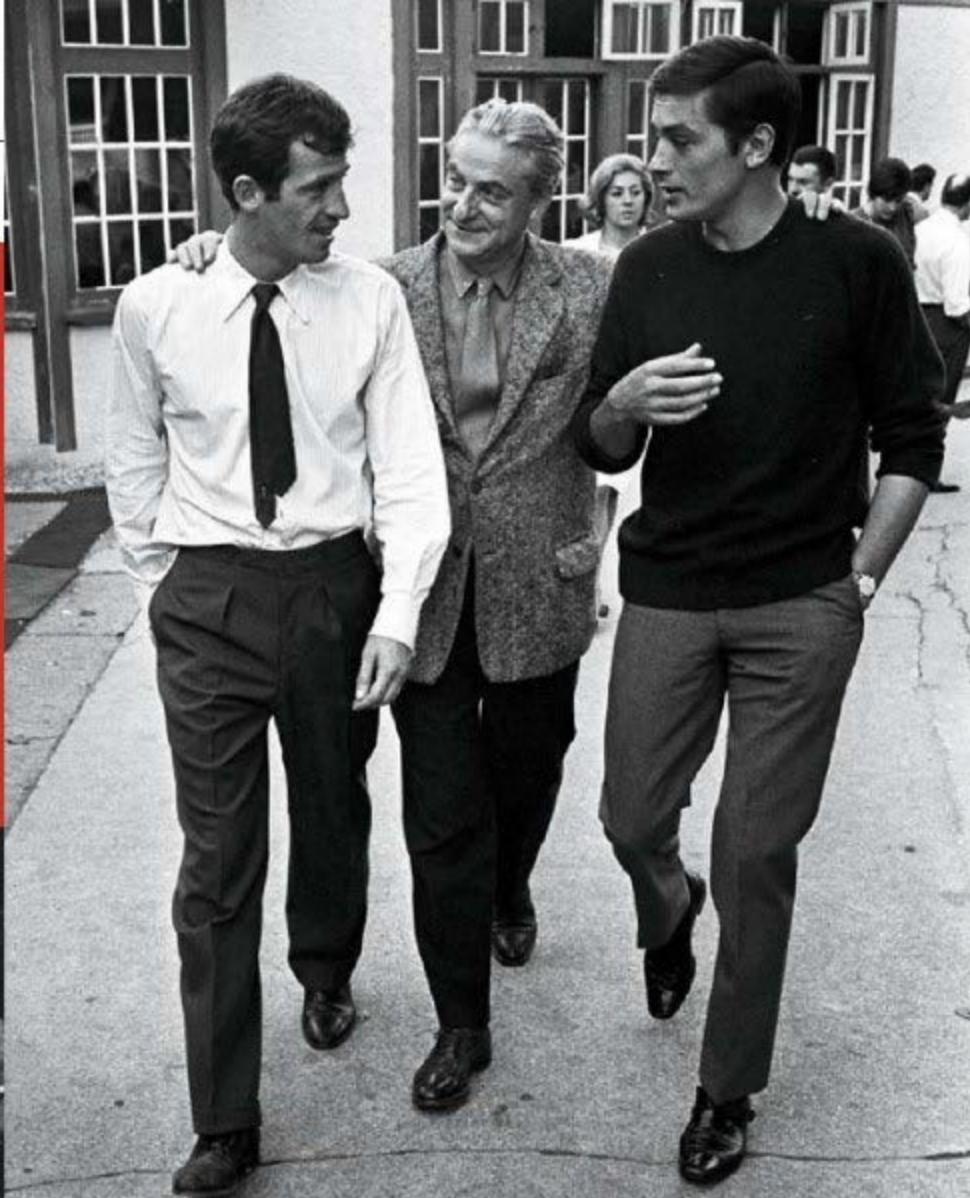
Extrait de « Mille vies valent mieux qu'une », de Jean-Paul Belmondo, éd. Fayard, 2006.



En mai 1997
ils ne sont
pas invités au
50^e Festival
de Cannes...
ils posent en
couverture
de Paris
Match pour
dire leur
colère :
« Cannes, on
n'en a rien à
cirer ! »



« PLEIN SOLEIL »
ET « A BOUT DE
SOUFFLE »
SORTENT EN
MARS 1960.
DEUX ÉTOILES
SONT NÉES



1. Première rencontre en 1957 sur le plateau de « Sois belle et tais-toi », de Marc Allégret. Ici, avec Mylène Demongeot (à g.) et Anne Collette. 2. En 1961, le Tout-Paris applaudit Edith Piaf à l'Olympia. Au premier rang, de g. à dr.: Elodie Constant et son mari, Jean-Paul Belmondo, Sophie Grimaldi, Jean-Claude Brialy et Alain Delon. 3. Le 6 octobre 1965, René Clément, le réalisateur de « Paris brûle-t-il ? », avec ses acteurs. Delon et Belmondo incarnent les résistants Chaban-Delmas et Morandat. 4. Salut d'applaudissements pour Bébel à la première de « Kean », en 1987. 5. Les deux compères de « Borsalino », le 1^{er} novembre 1969. 6. En novembre 1992, lors du vernissage des œuvres de Paul Belmondo, le père de Jean-Paul, au Grand Palais. 7. En 2011, Belmondo à la générale d'« Une journée ordinaire », au théâtre des Bouffes-Parisiens.





Août 1968 : plein soleil sur Alain Delon dans « La piscine » de Jacques Deray. Plus félin que jamais, l'acteur guette sa proie sous une chaleur accablante, dans une somptueuse villa de Ramatuelle.

PHOTO PHILIPPE LE TELLIER

« EXPLIQUE-LEUR POURQUOI JE SUIS UNE STAR... »

Alain et Jean. Delon and Cau. En 1980, l'écrivain publie dans Match un portrait profond, intime, époustouflant, de son ami de longue date. Un texte qui fait référence.

PAR JEAN CAU

Je n'aimerais pas être à ma place. J'y suis pourtant et je n'en sais pas de plus inconfortable. Comment, en effet, parler de quelqu'un dont on est l'ami depuis vingt ans lorsque ce «quelqu'un» s'appelle Alain Delon et que son nom flamboie, là-haut, au ciel des stars ? Comment, par quelle opération, lorsque des confidences ont été faites, des secrets partagés et tant de «ça, c'est entre nous» prononcés, comment parler de quelqu'un sans trahir ce qu'il veut préserver de plus ? D'autant que notre amitié est étrange et, vue de l'extérieur, incompréhensible. Quoi de commun entre cet animal et moi ? Où sont les accords ? Ça doit être notre affaire et elle n'est pas à vendre. J'en sais long, depuis vingt ans, sur mon ami. Et réciproquement, bien sûr. A la fin, au fil des ans, il n'est plus besoin de donner d'explications à une amitié. Les souvenirs, et le passé s'en chargent. « Je compte sur toi... » Bien sûr, c'est toujours d'accord.

Et je ne connais personne de plus secret et de plus fortifié – comme on le dit d'une ville – que cet homme dont le nom de gloire est Delon. Mille assauts se sont brisés sur ses remparts et souvent les plus féroces. Mille sapes ont été creusées sous lui pour l'investir. Mille risques il a pris pour se défendre et refoncer et je me disais – et je me dis encore – « Bon Dieu, cette fois, il va se faire avoir ! » A ce jour, pourtant, ce joueur, même après les parties les plus dures, s'est toujours levé de table en vainqueur. Et je ne connais personne – mais tout ça va ensemble – de plus farouche et de plus solitaire. Capable de mutismes inouïs, de solitudes barricadées, de colères avalées qui n'exploseront que pour retomber dans des silences bruts. Pas commode, l'ami. L'apprivoiser est un rude travail. Le dompter une tâche impossible. Reste qu'il peut donner le meilleur mais ce sera toujours dans un élan ; ou livrer une tendresse mais ce sera toujours comme s'il se défendait encore. De l'orgueil et de la volonté de puissance, à revendre. Mais, de la vanité, aucune, parce qu'il ne demande jamais rien aux autres mais tout à lui-même. Il s'est construit tout seul, à coups de contradictions, de volonté et de rage. Il tourne à 100000 tours minute et ne freine qu'au dernier moment. On ferme les yeux. Quand on les rouvre, il est déjà sorti du virage et file sur la ligne droite. Dans son genre, c'est un fou mais d'une folie mâtée par des nerfs soudain d'acier. Bizarre, le copain.

Et, derrière lui, la quincaillerie d'une légende sur laquelle il ne se retourne pas. Elle est son dernier souci parce qu'il avance. Pourquoi jeter certains regards en arrière ? Il y a trop d'amitiés mortes,

d'illusions perdues, de vains combats, de dépouilles laissées aux ronces. L'avenir est peut-être noir, mais c'est infatigablement vers lui qu'il faut aller. Vous avez beau dire à cet homme de s'arrêter et baisser le drapeau à damiers, c'est peine perdue : il continue sa course. De sa vie privée, «on» ne connaît que la partie émergée. Le reste, les échotiers essaient de le deviner. Ils plongent et ramènent des fragments. Ils les collent, les ajustent, les bricolent et disent : « Voici Delon. » Sur ce, arrive Delon, de chair et d'os, qui donne un coup de pied dans la construction qui s'écroule.

Et tout est à recommencer.

Ton enfance, ton pauvre petit certificat d'études, ton diplôme d'apprenti charcutier, ton infanterie coloniale en Indochine, des tas d'aventures, des milliers de kilomètres de voyages, des paquets de femmes (mais maintenant la seule Mimi), un mariage, un fils, 45 ans, soixante films dont le dernier sort en même temps sur des centaines d'écrans partout en France... qu'est-ce que je vais pouvoir écrire sur toi ?

« Tu vas dire que je suis une star. Ce que je veux, c'est que tu fasses l'éloge des stars. Que tu expliques ce que c'est une star. D'accord ?

– Oui, oui, toujours... » C'est parti.

Non, pas encore. Flash sur Alain Delon : c'est un nerveux.

Ça grésille et crétine à fleur de peau. Il ne tient pas en place. On dirait un fauve qui serait retenu, on ne sait où et comment, par d'invisibles chaînes sur lesquelles il tire. Il va et vient. Il tourne. Il s'assied et se lève. Quand il se détend ou se couche, il dort. Cent fois je l'ai vu discuter, assis sur un tapis devant le feu de bois et soudain, sans crier gare, s'écrouler dans un sommeil de tombe. En ces cas-là, je prends un livre et lis. Quand il se réveille, à 2 heures du matin, il dit : « Il faut aller se coucher. » Ce qu'il ne

(Suite page 34)

fera pas avant d'avoir mis de l'ordre ici et là (il a la passion terrible de l'ordre, il règle, aligne, dispose, contrôle, astique, place et déplace tout. Dans cette vie aux aspects presque chaotiques, chez cet homme dont les plongées et les remontées de montagnes russes décrochent le cœur, l'ordre des objets est étrangement une passion absolue, peut-être pour dresser une digue contre d'autres passions et qui sont, celles-là, de l'âme...), d'avoir caressé ses chiens et jeté un dernier coup d'œil sur la paix conquise de son royaume. Autre flash : il est diaboliquement habile de ses mains et de son corps. Il a le génie des gestes et une intuition absolument prodigieuse de la matière, quelle qu'elle soit, et des mécanismes. Par exemple, en trois minutes, devant l'appareil le plus compliqué, il devine et sait « comment ça marche ». En une seconde, il répète le tour de prestidigitation d'un professionnel. A l'instinct. C'est fascinant. Alors que son CAP de charcutier est trente ans derrière lui, il désosse, coupe, taille et tranche, à table, le gigot le plus vicieux avec une virtuosité effrayante. S'il n'avait pas été acteur, il aurait pu, avec ses mains, son corps et son seul instinct, faire n'importe quoi. Ebéniste, pilote de jet, sculpteur de miniatures ou de colosses, cavalier de haute voltige, boxeur, tireur d'élite, restaurateur de porcelaines Ming, n'importe quoi. Jamais, sauf chez les animaux, je n'ai connu quelqu'un qui ait un corps aussi parfaitement intégré au monde. Plus qu'un don, c'est du génie. Je me demande si, au cinéma, cela ne participe pas de sa « présence » singulière. Son corps, ses gestes sont toujours exacts. Là est peut-être l'un des secrets de cette « pré-

sence ». Il ne flotte pas dans l'espace ou dans ses personnages. Il y est exact. Autre flash : c'est un ultrasensible. Comme tous les solitaires qui ne se murent que pour se protéger, il possède, de tout son passé et de tous les êtres qui l'ont approché, une mémoire immense. Il se souvient de tout. Du geste, de la phrase, du jour et du mot. « Tu étais venu, c'était un samedi, tu portais ta casquette bleue, tes deux chiens n'étaient pas encore morts, et tu m'as dit ça.

– J'ai oublié.

– Moi, non. »

Cette mémoire, en amour ou en amitié, lui donne des exigences inflexibles. Avec lui, il faut faire attention à ce que l'on dit et à ce que l'on fait : il n'oublie rien. Il est à lui-même la Bibliothèque nationale de sa vie et tout y est classé. En ordre. Même les désordres. Ultime flash : son univers. Le premier : un immense appartement, à Paris, où il est strictement impossible, mais alors impossible, de pénétrer sans visa. Comme celui-ci n'est délivré qu'à de rarissimes amis, autant dire que le repaire de Delon est plus inviolé que la Cité interdite du temps des empereurs mandchous.

Le second : la maison de Douchy. Domaine de 52 hectares de bois superbes entouré d'un mur interminable dont la seule vue coupe le souffle. Ça n'en finit pas. C'est la Muraille de Chine. Une seule aire dégagée, celle où Delon a fait creuser un lac où l'on peut aisément canoter et au centre duquel surgit une île. Ces bois, ce lac sont le refuge d'une faune en totale liberté qui va du lapin au blaireau en passant par le canard sauvage et le héron. Ils vivent sous la haute et farouche protection du maître des lieux qui ne chasse pas. Pour rien au monde. S'il le faisait, ce serait plus volontiers les hommes que les animaux. Question d'éthique : « Les hommes, eux, peuvent au moins se défendre... D'ailleurs, ils sont en général moins nobles et moins beaux. » Au cœur de cette forêt cernée de murs, une vaste demeure de bois, de pierre, de verre et d'acier avec une cuisine gigantesque où sont tapis des fourneaux énormes. Des batteries de cuisine étincelantes ressemblent à des cuirasses d'or qui auraient été accrochées là comme des trophées d'ennemis estimables, mais vaincus.

N'oublions pas la salle de jeux, où, si l'invité (rarissime) veut se distraire, il a de quoi passer une vie ; les deux piscines, l'une extérieure et l'autre, intérieure, qui se recouvre électriquement d'un linceul de bois sur simple pression d'un bouton et se transforme, ô prodige, en salle de cinéma ; le salon, les chambres aux plafonds bas comme ceux de tanières, les pavillons extérieurs dont je ne dirai rien, le chenil, enfin, où s'ébattent les plus beaux molosses de la terre qui font à leur maître, lorsqu'il se promène, une escorte tourbillonnante. Et qui, moi, lorsque j'arrive, me terrorisent. « Ne bouge pas ! » hurle le maître. Je ne bouge pas, raide comme un cierge, entouré par les monstres qui me flairent. « Ça va, maintenant. Ils t'ont flairé. Tu ne risques rien ! » Héroïque, j'avance. C'est un mauvais moment à passer. Il faut s'y faire : il n'aime pas les chiens, il les adoure. Amour et besoin, besoin et passion, on ne sait plus. Le préféré, « l'enfant » – Jado – est mort il y a trois mois. « Dans mes bras. Si tu avais vu son regard, avant qu'il s'en aille... Je pense à lui chaque jour. C'est peut-être idiot, et alors j'accepte d'être idiot, mais c'est un des plus grands chagrins de ma vie. » Tout à l'heure, au hasard de la promenade, il m'amènera sur la « tombe » de Jado. « Il est là... » Des pierres alignées en rectangle. « Je n'arrive pas à transférer sur un autre. J'espère qu'il y a des gens qui me comprendront. Inouï ce que j'aime les chiens. J'ai eu et j'ai d'autres passions, mais celle-là est la plus vieille de ma vie. Quarante ans qu'elle dure. Le

Alain Delon goûte à la ferueur du public au 14^e Festival de Cannes. Pour sa montée des marches, le 13 mai 1961, il est venu défendre « Quelle joie de vivre », le film de son maître, René Clément.



mot qui m'a fait le plus plaisir ? Celui d'un type qui disait un jour : "J'aimerais bien être chien chez Delon..." Si tu parles de moi sans parler des chiens, tu rateras quelque chose d'essentiel.

— Bien, maintenant je vais dire que tu es une star...

— Exact ! [Il lance très très souvent ça : "Exact !", comme un militaire. Il y a trois ans, je connais tous ses tics, il disait : "Ça marche, j'ai compris !" Maintenant, c'est : "Exact !" Ça claque plus sec.]

— Mais qu'est-ce que ça veut dire que tu es une star ?

— Tu le sais aussi bien que moi. Je ne vais pas te dicter ton article, entre nous, non ? Tu me connais assez. Ecris et je te dirai si c'est ça.»

D'accord, j'écris. Je vais faire ça à la première personne :

Donc, quand je dis que je suis une star, j'énonce d'abord une simple vérité. La France compte de merveilleux comédiens, d'excellents acteurs et des tas de cabots mais c'est ainsi et pas autrement, un seul acteur dont la réputation et la gloire débordent les frontières. De l'Amérique latine à l'Egypte, de l'Italie à toute l'Asie on connaît Delon et on court voir ses films. Ça ne va pas, ici, en France, sans risques parce que, chez nous, on préfère Poulidor à Anquetil et n'importe qui à de Gaulle quand celui-ci était vivant. Après, c'est une autre question : on le vénère. Vivant, on l'injurierait. Pas le peuple, heureusement, pas le public – comme on dit au

« QUAND J'OSE AFFIRMER QUE JE SUIS UNE STAR, CELA VEUT DIRE QUE J'AIME ÊTRE LE PREMIER, PAR VOLONTÉ, TRAVAIL, ACHARNEMENT, MÉRITE, ET JE NE LE CACHE PAS »

cinéma – mais pendant des années presque tous ceux qui faisaient profession de penser et de tenir une plume. Moi, j'étais gaulliste, j'admirais et vénérais le Général vivant. Dans mon milieu d'acteurs, souviens-toi de Mai 68, on pouvait se compter sur les doigts de la main. On était les pelés, les galeux, les maudits et les infâmes réacs. C'était chic d'être à gauche. Moi, je ne suis pas chic, pas snob, pas à gauche si c'est être à l'Est – ou au Cambodge – et je dis carrément, froidement, brutalement ce que je pense. Par exemple que j'aime mon pays et que lorsque je le vois s'agenouiller ou renoncer, j'en suis, à la lettre, malade. On dirait que certains ont peur que notre pays soit grand. Une petite France habitée par de petits Français, leur idéal. Du coup, tout s'étrique. Si tu ne restes pas à ta place, ici, une fois pour toutes, tu es suspect. Dans mon coin, qui est le cinéma – et je ne mets pas cette activité au-dessus de tout, comprends bien – Delon producteur, Delon essayant de faire tourner et de révéler des acteurs français dans des films français, c'était presque inconvenant. N'oubliions pas le Delon collectionneur. Ricanements, haussements d'épaules. Delon s'intéressant aux chefs-d'œuvre ! J'étais inconscient, prétentieux et fou. Moi, l'inculte, moi l'ignorant des rites et des maîtres, je collectionnais. On ne me pardonnait pas ça parce qu'on ne comprenait pas. Et c'est vrai, tu en as été le témoin dès les premiers jours où je me suis lancé dans «ça» avec ma passion habituelle. Corps et âme. Et c'est vrai aussi qu'au début j'ai erré et tâtonné comme un aveugle ébloui parce qu'il découvre le jour de la beauté. Mais, au long des années, après avoir payé mon droit d'entrée – tout se paie –, c'est vrai que d'autres yeux me sont nés. Du coup, les ricanements se sont tus.

Avec Marianne Faithfull à Paris. Le french lover et l'égérie du Swinging London vont tourner «La motocyclette». L'acteur charme tant la chanteuse que Mick Jagger, son compagnon, semble un peu oublié.



«Delon, collectionneur ?» Il y a soudain du respect dans l'air. On répond : «Mais oui, Delon collectionneur. Et pas n'importe lequel.» Et les ricaneurs d'hier hochent gravement la tête en pensant aux trois chiures de mouche qu'ils ont accrochées au mur.

Tout cela explique en grande partie mes comportements parfois durs et même violents, ce caractère de chien et de loup que j'avais certainement mais que j'ai encore plus blindé et cette solitude en laquelle je me suis enfermé et d'où je ne sors que pour entreprendre. Je fais des raids à l'extérieur ; ensuite, je m'enferme et lève les ponts-levis. Or, ça, tu le sais, parce que toi aussi tu es souvent payé pour le savoir – et c'est peut-être pour ça qu'on est amis – ça ne se fait pas. C'est pas bien. Il faut sourire, dessiner des ronds de jambe, être en cour, porter son cœur, même truqué et menteur, en bandoulière. Avant d'être soi, il faut sourire. Or, sourire à tout prix, en montrant tu vois ce que je veux dire, et en léchant les bottes, ce n'est pas mon genre. Parce que, en ce cas, on n'existe pas. On est fabriqué. On n'est pas soi. On est un autre qui saute dans les cerceaux au coup de sifflet. Et ce que je veux dire, quand j'ose affirmer que je suis une star, c'est exactement ça : j'aime être le premier et je ne le cache pas. Et j'aime être le premier non pas par gloriole mais par volonté, travail, acharnement et, si possible, par mérite. Si j'avais été boxeur, j'aurais voulu être Monzon et pas un toquard. Cycliste, Anquetil ou Merckx et pas Poulidor. Comme j'étais acteur, je me suis démerdé, rageusement, férolement, pour être Delon. Ça n'a pas été facile. Très dur de faire la course en tête. On se crève, on se tue, on rate même des étapes, on se fait siffler... Oui, c'est très dur. Surtout quand on

(Suite page 36)



A Pékin, pour ses 52 ans, Alain Delon teste sa popularité sur la place Tian'anmen. La veille, le 10 novembre 1987, 10 000 fans se sont retrouvés dans un stade pour l'acclamer. Il leur a répondu en chinois : « Je vous aime, merci ! »

« ET DONC, SI MOI J'APPORTE DU RÊVE PAR CE QUE JE DONNE DE MA VIE AUX AUTRES À TRAVERS MON “PERSONNAGE” DEVINÉ OU RÉEL, EH BIEN, JE N'AURAI PAS PERDU MON TEMPS »

s'est juré de ne jamais abandonner, ce qui a toujours été mon cas.

D'accord, j'ai un sale caractère mais au moins, j'en ai un et ça ne court pas les rues. Moi, à 45 ans, quand je me retourne sur ma vie, qu'est-ce que je vois ? Un type de 20 ans, débarquant à Marseille, le cheveu ras, retour d'Indochine avec ses papelards d'ex-fusilier marin. Un gosse perdu, sauvage, et qui aurait pu être happé, avec son caractère, par n'importe quoi. Le pire ou le meilleur. Le ciel a voulu que ce soit par le cinéma. Merci, le ciel ! Mais merci à moi aussi – et à quelques rares personnes – parce que pendant vingt-cinq ans je me suis fait à coups d'épaule mon chemin et que, lorsque je me retourne, et ensuite me regarde dans un miroir, aujourd'hui je peux dire : « Ça va, tu t'es battu. Tu n'as jamais abandonné. » J'ai travaillé, j'ai aimé des femmes, très peu, dans des orages, avant de trouver la paix avec celle qui, maintenant, est tout près de moi. J'ai eu un fils qui a 16 ans. Pas commode, je le comprends, d'être le fils de Delon. Pour lui, c'est le pire. J'espère en tremblant que ce pourra être le meilleur. En tremblant parce qu'on souhaite toujours que son fils soit son double, à la fois différent et semblable. Et en mieux. Je sais bien que c'est impossible. A 16 ans, j'avais déjà eu une autre vie. Je n'étais pas le fils d'Alain Delon. Mais suffit sur Anthony ! Ce sera aussi son affaire d'être mon fils. On verra comment il s'en tirera. Tout se joue. Mais pour en revenir enfin à cette idée de star, qu'est-ce que je veux dire encore ? Que, tiens-toi bien, le monde a besoin de stars. Qu'il crève et s'ennuie de ne pas en avoir. Qu'il en a marre de patauger dans le médiocre et la grisaille. Je veux dire qu'il a besoin de rêves. Dans tous les domaines et dans tous les

temps. Dans la paix ou à la guerre, dans le sport ou les prévisions météorologiques, à la télé ou dans la rue, en politique ou à l'usine, en amour partagé ou dans une chambre vide. Partout. Et donc si moi j'apporte du rêve par ce que je donne de ma vie aux autres à travers mon « personnage » deviné ou réel, et à travers ce que j'ai fait et compte encore faire dans mon métier, eh bien, je n'aurai pas perdu mon temps. Il faut du rêve partout et il y en aura tant qu'il y aura des stars... Sans elles, au cinéma ou dans les rues, dans l'imaginaire ou le réel, ce serait la nuit. Stop. Terminé. Ça va ?

« Exact, dit Delon. T'as compris. C'est ce que je voulais dire. Tu connais l'animal !

– Ça serait malheureux si, depuis des années et après mille conversations, je ne m'en étais pas tiré. J'ai condensé ce que tu m'as dit cent fois et plus. Ça ne fait pas trop complaisant, à ton avis ?

– Je ne crois pas. Tu t'en es tiré.

– C'était pas commode. J'ai marché sur des œufs... »

Tout à l'heure, à la télé, pour nous détendre, nous verrons Rocard lancer son « Appel de Conflans ». Delon regarde, en professionnel. « Hors de toute politique, qu'est-ce que tu en penses ?

– Je pense qu'il est médiocre et ne passe pas. Il n'a pas de regard, il ne sait quoi faire de son visage et de ses mimiques, il est étiqueté. L'écran est vide.

– Les meilleurs pour toi, à la télé ?

– Giscard, très bon. Marchais fait son numéro à prendre ou à laisser. Moi, je laisse. Mitterrand, acteur du Vieil Odéon, ficelle mais avec un jeu 1890. Pour moi, le meilleur : Chirac. Il remplit l'écran, la voix est belle, le visage très bien construit, le sourire placé, le regard ferme et droit. Son seul tort est de se freiner. Quand il y va, il crève l'écran.

– Tu avais vu le match Kennedy-Nixon ?

– Oui, Nixon a écrasé Kennedy dans le texte mais l'autre a tout embarqué au charme.

– Il va y avoir Carter-Reagan. L'ex-acteur va se faire l'ex-marchand de cacahuètes.

– Pas sûr. Reagan a été un très mauvais comédien et, s'il joue l'acteur, il risque de se planter. Alors que Carter, qui, en revanche, n'était pas comédien, en est devenu un d'excellente qualité. Il y a une situation renversée... »

On devise encore au bord du feu. Je lui dis : « Tu sais ce que tu devrais faire ?

– Non.

– Tu devrais épouser Mimi et je serais le témoin.

– Il y a douze ans que c'est fait, non ?

– Pas tout à fait...

– Je te ferai peut-être ce plaisir... »

Silencieux, il caresse Manu, un mâtin de Naples au pelage de panthère noire. Il adore ce monstre de race mythologique et précieuse. Il en est un. ■

Jean Cau



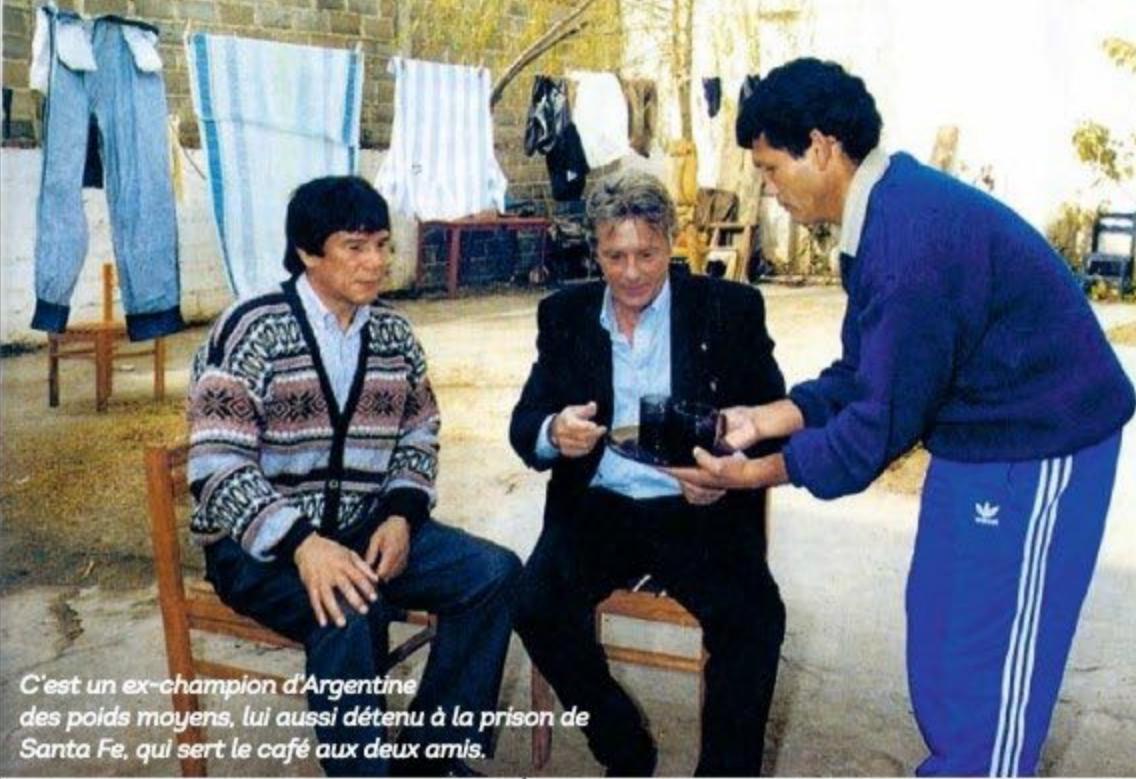
*Il peut tout jouer,
même les clowns
tristes ! Pour « Parole
de flic », il s'est
déguisé, sous le
chapiteau du cirque
Pinder, et a fait rire
2000 enfants.*

Qu'importe les sinistres rangées de grilles, les rondes des gardiens armés de fusils, les «yeux» torves des miradors. Ils rient comme des gamins qui n'ont peur de rien et qui font de tous les décors leur royaume. Dans la cour de la prison, Carlos Monzon frappe des deux poings sur des oreillers étranglés contre un tronc d'arbre. Delon joue l'homme de coin. La scène est surréaliste. L'ancienne gloire de la boxe purge une peine de onze ans pour avoir tué sa femme, Alicia Muñiz. A l'occasion de son 51^e anniversaire, la star du cinéma lui rend visite – une surprise –, le 5 août 1993, au pénitencier Las Flores de Santa Fe. A 500 kilomètres au nord de Buenos Aires, à 11 000 kilomètres de Paris.

Alain Delon fait ce qu'il lui plaît, construit sa légende sans états d'âme. Elle s'écrit d'une prison à l'autre, Fresnes, Saïgon... Elle est peuplée d'amitiés viriles, de codes d'honneur, de loyauté et de respect pour les hommes forts, les durs, les vrais. Avec Monzon, l'amitié dure depuis vingt ans. Elle a commencé par une rivalité. 1973 : Jean Bretonnel sollicite Alain Delon pour organiser un combat au sommet. Il fut le patron de la salle où l'acteur, à 25 ans, s'était entraîné pour son rôle dans «Rocco et ses frères». A l'époque, on disait de Delon qu'il avait les qualités d'un puncheur. Mais l'image du jeune premier lui collera toujours à la peau. Alors il relève le défi et s'improvise promoteur. Et puis Jean-Claude Bouttier, le poulain de Bretonnel, est un petit gars qui lui ressemble. Un ancien apprenti boucher qui veut faire ses preuves. Un an plus tôt, il a perdu son combat contre un Argentin du nom de Monzon. Delon organise et finance la revanche pour le titre mondial contre ce fléau des rings. Il contrôle tout dans les moindres détails, établit un camp d'entraînement dans sa propriété de Douchy : piscine, terrain de tennis, ring dressé sous un dais dans le jardin... Delon ne recule devant aucune dépense. L'ancien matelot de première classe voit dans ce combat l'occasion de défendre, encore, les couleurs de la France. Et celle de prouver sa légitimité dans la cour des durs. Le 29 septembre 1973, devant 30 000 spectateurs à

5 AOÛT 1993, IL REND VISITE À SON IDOLE, LE BOXEUR CARLOS MONZON, EMPRISONNÉ EN ARGENTINE POUR AVOIR DÉFENESTRÉ SA FEMME ET LUI APORTE UNE LETTRE DU PRÉSIDENT MENEM

PAR ARTHUR LOUSTALOT



C'est un ex-champion d'Argentine des poids moyens, lui aussi détenu à la prison de Santa Fe, qui sert le café aux deux amis.

Roland-Garros, son champion ne démerite pas. Mais l'adversaire est redoutable : Bouttier s'incline aux points face à «El Macho».

C'est Delon qui lui a donné ce surnom. La défaite est amère mais il admire déjà Monzon qui trimballe comme son ombre, entre les cordes et en dehors, son passé de misère dans les bas-fonds de Santa Fe. Une rage de survivre en bandoulière, comme si la loi de la rue et la colère née de la faim coulaient dans ses veines. Quarante ans après l'Indochine, l'acteur se souvient comme s'il y était de la symphonie lugubre des claquements de dents de ses compagnons. Il est toujours fasciné par ceux qui ne tremblent pas face au danger. «J'avais à faire à un être exceptionnel, hors normes. Un fabuleux animal. [...] Il était le symbole de la force brute, d'une grâce sauvage que nos vieux pays civilisés ne savent plus produire. Un beau visage d'Indien sculpté par le vent de la pampa. Nous sommes immédiatement devenus amis.»

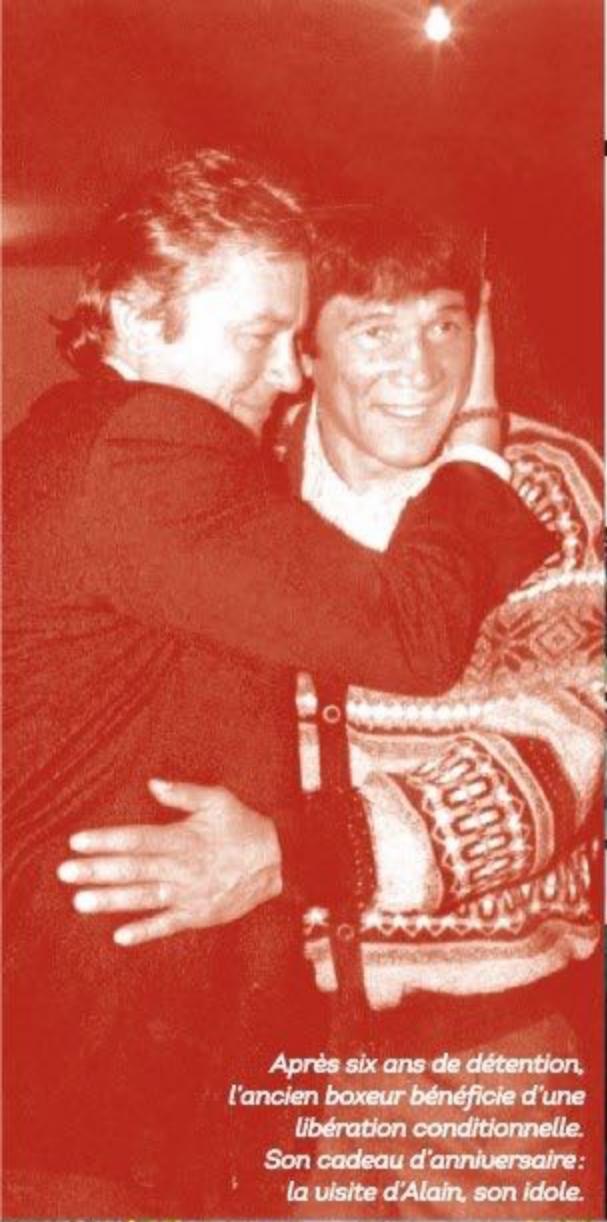
Encore une fois, Delon n'a pas fait les choses à moitié. Avant de jouer les visiteurs, il rencontre le président argentin, Carlos Menem pour plaider la cause de Monzon. Quand il arrive à Las Flores, il porte une missive écrite de la main du chef d'Etat. Mais l'ancien boxeur n'ouvre pas la lettre. Il préfère la ranger dans une poche de sa veste. Par pudeur. Par respect pour un certain protocole, aussi. On ne prête pas attention aux politiques quand on est entre seigneurs. Comme s'il régnait en maître sur la prison, Monzon fait servir du café à Delon. La visite dure trois heures. Ils ne parlent pas la même langue, bredouillent quelques

mots. Tout passera dans leurs yeux, de cœur à cœur. Des sourires d'enfants terribles et des regards d'inconsolés.

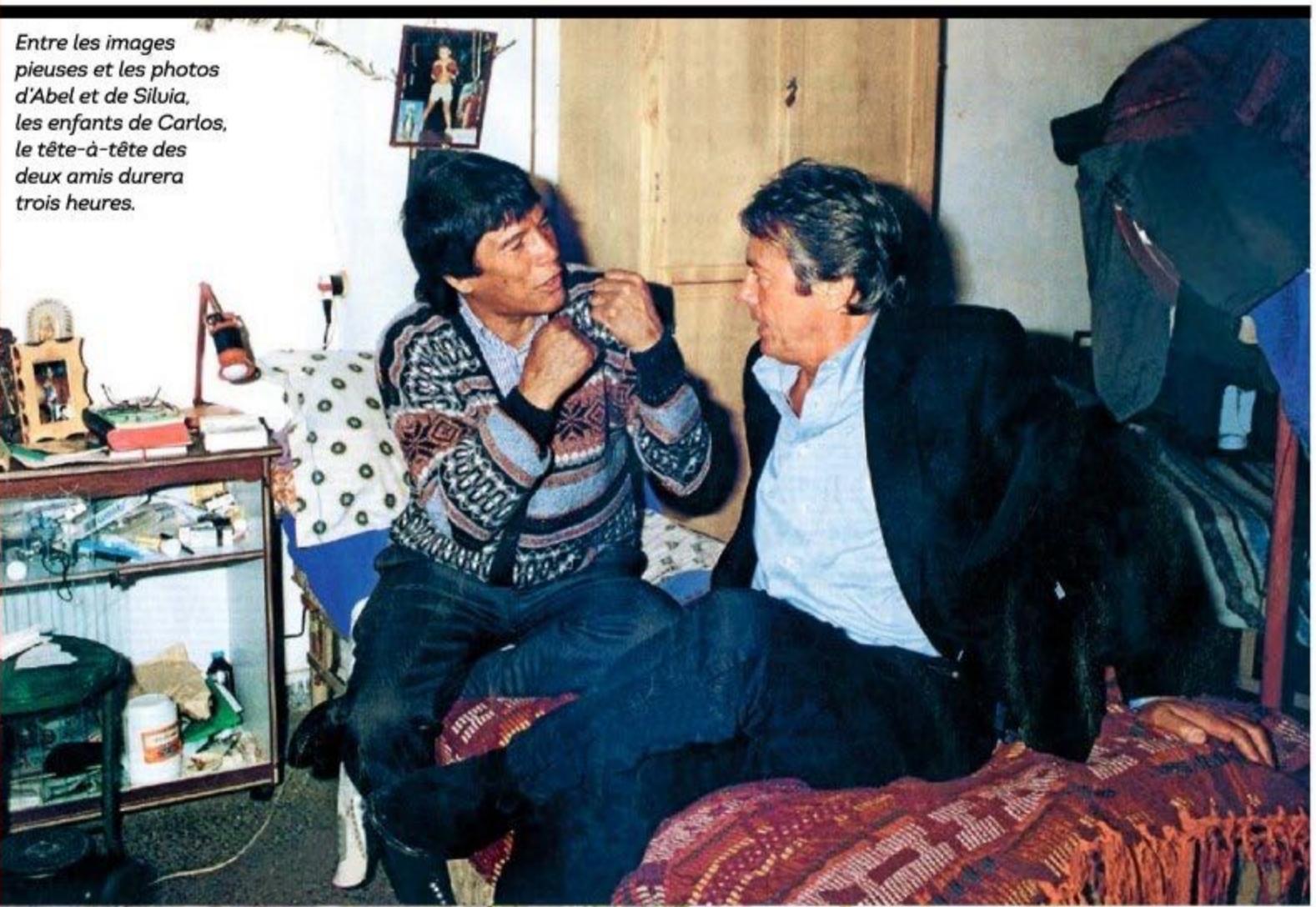
A un animateur de la télévision argentine qui lui avait demandé, quelques heures plus tôt, ce qu'il dirait aux millions d'hommes qui l'enviaient, Delon avait répondu : «Il faut envier la vie, pas moi. Ceux qui vivent, pas moi. Moi, je suis un rêve. Une image. Un fantasme, parfois.» Est-ce pour cette raison, cette conviction intime, que lui, le dieu vivant du cinéma, est attiré par les trajectoires inverses ? Les anges déchus, les destins brisés avec fracas, les «desperados de la gloire» ?

A propos du crime commis par Carlos Monzon, Delon écrira : «Ils se sont disputés. Il a frappé. Ils ont basculé par la fenêtre, ensemble. Deux corps sur le sol. Lui, sauvé par celle qui mourait sous lui. L'horreur. Mais cet homme ne voulait pas comprendre que la vie ne pouvait pas se confondre avec le ring, que c'était quelque chose de plus difficile, peut-être, que le plus dur ou le plus glorieux des combats.»

Deux ans plus tard, un appel d'Argentine surprend Delon en pleine nuit. Mauvaise nouvelle. Au volant d'une Renault 19, Carlos l'invincible, qui bénéficiait de permissions pour bonne conduite, s'est tué sur la route alors qu'il revenait à Las Flores après une partie de pêche. Alain Delon pleure bien plus qu'un champion et fait cette confession écrite dans Paris Match : «C'est un peu de ma chair qui s'arrache à moi-même [...]. Chacun de nous a rencontré un de ces êtres extraordinaires qui s'inscrivent à jamais dans la mémoire et font partie des bagages jusqu'à la fin. J'enviais Carlos.» ■



Après six ans de détention,
l'ancien boxeur bénéficie d'une
libération conditionnelle.
Son cadeau d'anniversaire:
la visite d'Alain, son idole.



Entre les images
pieuses et les photos
d'Abel et de Silvia,
les enfants de Carlos,
le tête-à-tête des
deux amis durera
trois heures.



Dans sa prison,
Monzon s'entraîne
sur un sac de
fortune en rêvant
de monter une école
de boxe à Santa Fe,
une fois libre.

L'enfance perdue, la beauté et les femmes, la célébrité et la paternité, l'argent, la politique, la religion et la mort...

MOI DE LON

L'INTERVIEW DE SA VIE

UN ENTRETIEN AVEC VALÉRIE TRIERWEILER

PHOTO MICHEL MARIZY

Dimanche 12 mai 2013, Alain Delon est chez lui, à Douchy. Dans quelques jours «Plein soleil», de René Clément, sera projeté au 66^e Festival de Cannes dans une version restaurée.



Paris Match. Tout le monde connaît ou croit connaître Alain Delon, mais votre image correspond-elle à la réalité de ce que vous êtes ?

Alain Delon. Oui, totalement. Elle correspond à ce que je suis et elle a toujours été fidèle à ce que je suis. Je n'ai jamais essayé de changer ou d'être un autre. Je suis en accord avec moi-même, je suis moi-même. Je n'ai jamais joué un personnage. J'ai toujours été la même personne. Je ne fais semblant de rien, je dis ce que j'ai à dire même si cela ne plaît pas toujours. Je n'avais jamais imaginé avoir un tel destin, devenir ce que j'allais être. Je rentrais de la guerre, le cinéma est venu à moi par les femmes mais j'étais déjà ce que je suis resté. Et puis l'image, elle a pris un coup de vieux non ?

Pensez-vous tout devoir à cette beauté qui vous a caractérisé tout au long de votre vie ? A quel moment avez-vous compris que vous disposiez de ce pouvoir ?

La beauté, elle était là. Tout le monde me le disait, tout le temps. Les femmes me le disaient, et pas seulement les femmes. Quand on m'a proposé de faire du cinéma, je posais la question : "Pourquoi moi ?" Et c'est ce qu'on me répondait, on me parlait de cette beauté en permanence. Déjà ma mère me le répétait quand j'étais gamin. Dans la rue, les gens l'arrêtaient pour lui dire : "Qu'est-ce qu'il est beau, votre fils !" Mais elle ne supportait pas qu'on me touche, alors, quand elle me promenait au parc de Sceaux elle avait accroché un petit écriveau sur la poussette : "Regardez-moi mais ne me touchez pas !" Ensuite il y a eu le comportement des jeunes filles qui me tournaient autour. Mais si j'avais compris qu'il s'agissait d'un pouvoir, d'une arme, je n'aurais pas commencé ma vie en étant charcutier. Au fond, rien ne s'est fait par moi mais par les femmes. J'ai été fou des femmes très tôt, et en particulier de celles qui avaient cinq ou dix ans de plus que moi. Et quand je suis rentré de l'armée, je me suis retrouvé à vivre à Pigalle, au Régina. Quelque temps après, plusieurs jeunes femmes travaillaient et me faisaient vivre. Elles étaient folles de moi parce qu'il paraît que j'étais beau. Elles m'ont donné cette chance, de faire du cinéma. Si je n'avais pas été acteur, je serais sûrement mort aujourd'hui.

Le cinéma a-t-il été une revanche sur la vie ?

Non, parce que c'est un destin. Il faut quand même que je dise merci à ma mère, car c'est elle qui m'a donné la gueule que j'avais et tout est arrivé grâce à cela. J'ai tout eu grâce à cette beauté. Alors, oui, je dis "merci maman". Je suis son portrait, elle était magnifique. Je lui dois au moins cela.

Quelle est la femme qui a joué le premier rôle dans votre vie ?

La première à être entrée dans ma vie, c'est Brigitte Auber, elle a aussi été la première à vouloir me convaincre du faire du cinéma. Toutes étaient comme elle à vouloir m'entraîner dans leur sillage. Brigitte me disait : "Surtout, sois toi, ne joue pas, parle comme tu parles, bouge comme tu bouges." En réalité, je n'ai jamais joué, j'ai vécu. Et j'ai tout de suite compris que j'allais tomber amoureux de ce métier. Ensuite, c'est Edwige Feuillère qui m'a pris sous aile. Et ma carrière était lancée sans que j'aie eu le sentiment d'y être pour quelque chose.

Revenons à votre enfance. Desproges disait : "Je n'ai pas la chance d'avoir eu une enfance malheureuse." Au fond, votre enfance difficile ne vous a-t-elle pas forgé ?

Il est certain que j'ai bien eu une enfance malheureuse. Cette période a été comme un apprentissage de la vie. Comment comprendre

que vos parents se débarrassent de vous quand vous n'avez que 4 ans ? Ils divorçaient, refaisaient leur vie et moi, je me suis trouvé placé dans une famille d'accueil, comme un orphelin. Je n'ai jamais vu mes parents ensemble. Mon père d'un côté, ma mère de l'autre. Chacun sur une rive et moi sur une île entre les deux. Seul. Bien sûr, je n'étais pas seul puisque je me suis retrouvé dans une famille d'accueil avec des gens formidables à qui je dois beaucoup et que j'adorais. C'étaient des amours, ils m'ont appris le respect. J'ai compris très tôt ce qu'était la rupture, l'abandon et la solitude. J'ai compris aussi que je ne m'en sortirais qu'en fendant le camp et c'est comme ça que je me suis engagé à 17 ans dans la guerre d'Indochine. La majorité était alors à 21 ans et mes parents ont signé l'autorisation d'engagement sans hésitation, comme s'ils se débarrassaient de moi encore une fois. Je leur en veux pour cela. On n'envoie pas un gamin de 17 ans à la guerre... 17 ans... Je n'avais que 17 ans !

Mais les voyiez-vous à cette époque, venaient-ils vous rendre visite ?

Ma mère venait parfois, mon père jamais. Ils avaient refait leur vie, eu d'autres enfants, je n'étais pas leur priorité. J'avais 4 ans et ils m'ont viré. Je n'ai que des "demis", des demi-frères, des demi-sœurs. Je suis resté proche de Paule-Edith, la fille de ma mère, j'ai revu mes demi-frères de temps à autre, mais ce n'est pas ce que j'appelle une famille.

Avez-vous eu un jour une discussion avec vos parents au sujet de cet abandon ?

Non, jamais. Mes parents ne m'ont pas fait de cadeaux, ils le savaient, alors à quoi cela aurait-il servi d'en parler ? J'avais près de 70 ans quand ma mère est morte. Je n'ai jamais voulu remuer le passé, pour quoi faire ? Elle m'avait beaucoup manqué tout au long de ma jeunesse, plus encore que mon père. Tous les deux se sont rapprochés de moi quand je suis devenu célèbre. L'un comme l'autre étaient fiers d'être le parent d'Alain Delon. D'un seul coup, ils se souvenaient qu'ils avaient un fils. Ma mère s'est mise à se faire appeler Mme Delon alors que son nom de famille était Boulogne. Elle était devenue groupie et non plus mère. Quant à mon père, il a davantage été présent à la fin de sa vie. Je conserve une photo de lui et moi prise pendant le tournage de "Mr Klein" sur

laquelle il me regarde plus intensément qu'une femme amoureuse ! Il n'en revenait pas d'être mon père. Mais tout ça ne rattrape pas ce que je n'ai pas eu enfant, ce qu'on ne m'a pas donné, l'amour de mes parents. Il y a des vides qui ne se combleront jamais. Et même quand je vivais avec une femme, quand j'aimais une femme, je me sentais seul. J'ai toujours ressenti cela. Cette solitude que je traîne depuis toujours remonte certainement à l'enfance. Je n'avais que 4 ans quand j'ai compris qu'on pouvait être abandonné par ceux que l'on aime le plus.

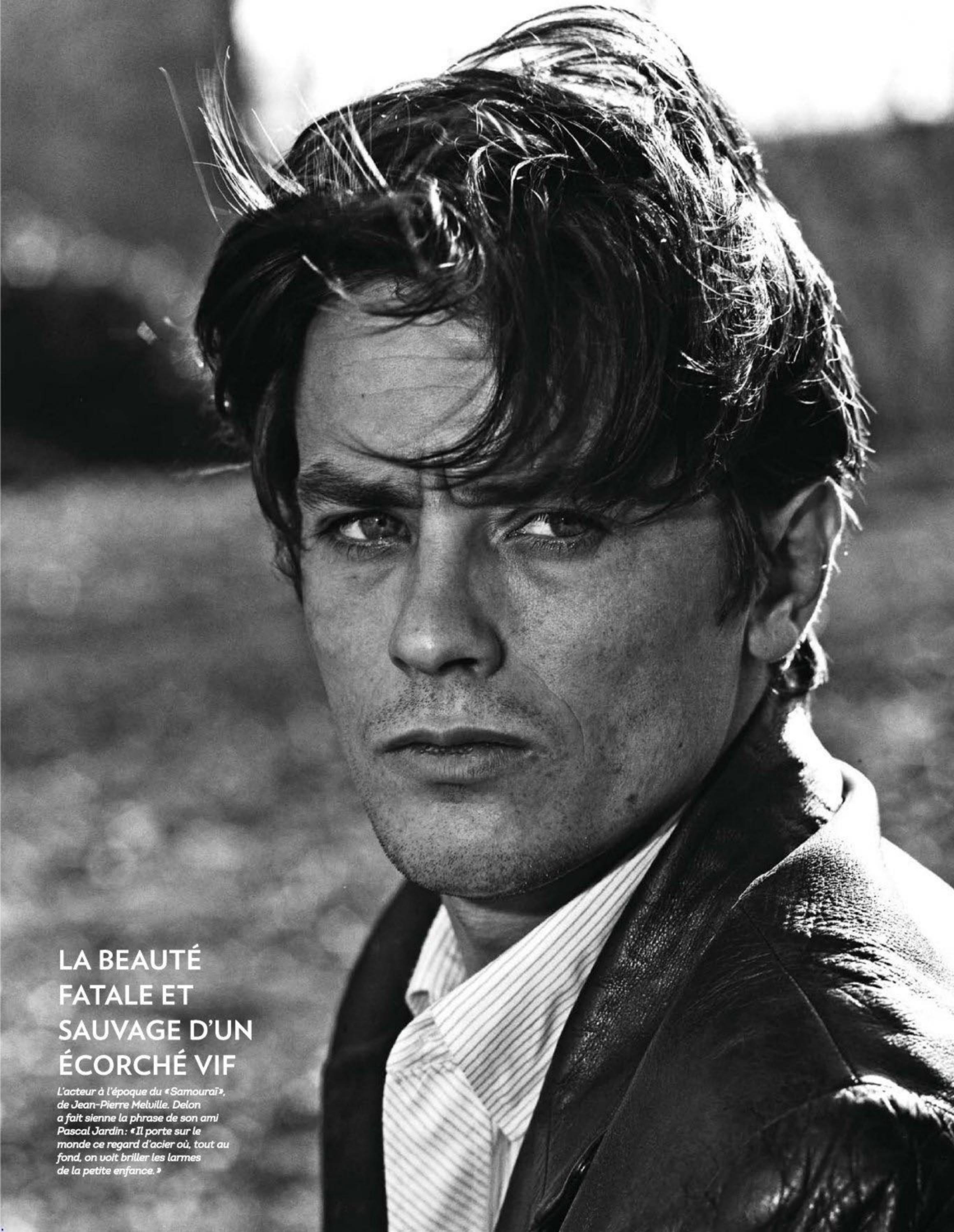
Mais vous n'avez pas eu de père de substitution ? René Clément, par exemple ?

Peut-être un peu. Mais il a surtout été mon maître absolu. Il m'a tout appris, je lui dois tout. Il y avait comme un lien familial entre nous. Nous sommes restés proches jusqu'à la fin, jusqu'à sa mort en 1996. Mais, malgré notre proximité, je l'ai toujours vouvoyé. Comme je vouvoyais Gabin, Melville et tous ces géants du cinéma pour lesquels j'avais le plus grand respect. Ils étaient des maîtres absolus.

Votre père a donc été absent, pour ne pas dire un fantôme... Et vous, quel père avez-vous été ?

C'est à mes enfants qu'il faudrait le demander. Je ne suis pas sûr d'avoir été un bon père pour eux ni un bon grand-père, (Suite page 45)

"Quand elle me promenait au parc, ma mère accrochait cet écriveau sur ma poussette : « Regardez-moi mais ne me touchez pas »"



LA BEAUTÉ FATALE ET SAUVAGE D'UN ÉCORCHÉ VIF

L'acteur à l'époque du «Samouraï», de Jean-Pierre Melville. Delon a fait sienne la phrase de son ami Pascal Jardin: «Il porte sur le monde ce regard d'acier où, tout au fond, on voit briller les larmes de la petite enfance.»



LE RÊVE D'UNE FAMILLE UNIE POUR L'ÉTERNITÉ

*A bord d'une pinasse
dans le bassin d'Arcachon,
c'est l'heure de la sieste
pour Anthony, loulé dans
les bras protecteurs de
son père assoupi.*

pour mes petits-enfants. Ai-je été à la hauteur ? Je ne le crois pas. Pour Anouchka et Alain-Fabien, j'ai l'âge d'être leur grand-père alors c'est compliqué. Et puis, pour eux, je suis leur père mais je suis aussi Alain Delon. C'est un poids qui n'est pas facile à porter. D'autant plus qu'ils sont dans la profession eux aussi. Pour Anthony particulièrement, cela a été difficile à vivre. Il en a beaucoup souffert. La célébrité isole, elle met de la distance avec tout le monde. Y compris avec ses propres enfants.

Avoir eu une fille a-t-il transformé le père que vous étiez ?

Comme dans toutes les familles, comme tout père, je suis fou de ma fille, comme les mères le sont de leur fils. Moi, j'ai eu la chance d'avoir le choix du roi. C'est formidable. Une fille, pour un père, c'est dingue ! Quant à Alain-Fabien, je ne peux pas le renier, il me ressemble tellement, on voit tout de suite qu'il est mon fils !

Anthony vous ressemble également. Avez-vous le sentiment qu'il y a eu un rendez-vous manqué avec lui ?

Oui, sans doute, mais ce n'est pas de ma faute. Il a souffert dans sa jeunesse. Il dit qu'il a été mal aimé par sa mère, élevé par Mireille Darc pendant que son père était indifférent et occupé. Je peux comprendre certaines choses mais pas tout. Oui, ce qu'il a vécu dans sa carrière d'acteur a été compliqué. Il n'a pas réussi à se faire une place. Pour Anouchka et Alain-Fabien, c'est différent, il y a une génération supplémentaire d'écart, c'est plus facile de se faire une place. Pour Anthony, cela a été très dur d'être le fils d'Alain Delon, il a dû arrêter sa carrière au cinéma et faire autre chose. Et il m'en a voulu, comme si c'était de ma faute. Mais c'est comme ça, et il est très difficile de réussir dans ce métier qui que l'on soit.

Il y a eu aussi les séparations avec leurs mères respectives, Nathalie puis Rosalie. N'est-ce pas toujours une souffrance pour un enfant ? Vous-même l'avez éprouvée...

Mes parents avaient divorcé, oui, j'en ai considérablement souffert. C'est pour cette raison que je voulais me marier pour la vie. Quand j'ai épousé Nathalie, je pensais vraiment que ce serait jusqu'à la fin de nos jours, que rien ne nous séparerait. C'était mon rêve. Mais ça n'a pas été le cas, la vie a changé. Nathalie a voulu divorcer et je n'ai jamais accepté de me remarier. Il n'y a qu'une Mme Delon, et c'est elle avec qui je garde des liens très forts. Au début de notre relation, j'avais prévenu Mireille que je ne l'épouserai jamais. Elle l'a accepté. C'est parce qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants que nous nous sommes séparés. C'est plutôt avec ma fille, Anouchka, que j'ai eu des problèmes. Quand elle était petite, elle voulait absolument que sa mère, Rosalie, et moi, nous nous mariions. J'ai refusé aussi, je ne suis pas quelqu'un qui change d'avis, et Anouchka m'en a voulu. L'avenir a montré que j'ai eu raison, puisque Rosalie et moi nous nous sommes séparés.

Et quelles sont vos relations avec ceux qui se revendiquent vos fils ?

Aucune puisqu'il n'y en a pas d'autres. Avec Ari, c'est une histoire compliquée car ma mère s'en est occupée et l'a adopté. Avec sa mère à lui, ils ont été déboutés au tribunal. La justice va parfois trop loin. J'ai été fou de rage quand j'ai vu qu'on sortait Yves Montand de son cercueil pour prélever son ADN en vue d'une recherche en paternité. J'ai dit à ma fille : "Comment peut-on faire ça à Montand ? Je t'en supplie ne laisse pas faire ça quand je serai mort." J'espère que ça n'arrivera jamais.

A quel moment de votre vie avez-vous été le plus heureux ?

Certainement entre 20 et 28 ans. J'étais revenu indemne d'Indochine, c'était déjà miraculeux. L'armée m'avait forgé pour toujours. C'est là que j'ai appris à aimer l'ordre et la discipline, à respecter les chefs. Et c'est à ce moment-là que les femmes et le cinéma m'ont tendu les bras. C'est la période de "Plein soleil", l'explosion de ma carrière, ma rencontre avec René Clément et celle avec Romy, ma première grande histoire d'amour. Cette période-là est inscrite à tout jamais dans ma mémoire et dans mon sang. C'est celle qui a fait de moi celui que je suis devenu. J'étais heureux. C'était le début du succès.

Avez-vous eu peur que ce succès s'arrête un jour ?

Non, je n'ai jamais vécu avec cette angoisse. Je n'ai jamais rêvé de cette carrière, elle est arrivée comme ça. Alors, si elle s'arrêtait, ce n'était pas mon problème. Je n'étais pas fait pour être Alain Delon. J'aurais dû être mort depuis longtemps. Cela s'appelle le destin. La chance n'existe pas, ça s'appelle le destin.

Jouer pour Luchino Visconti, c'est aussi le destin ?

Contrairement à ce que tout le monde croit, Visconti est arrivé après René Clément. Les choses se sont enchaînées. Il me voulait pour "Rocco et ses frères" parce qu'il avait vu "Plein soleil". Il a appelé mon agent et nous nous sommes rencontrés. Les choses se sont faites simplement, et elles sont venues de lui. Encore une fois, je n'avais rien demandé, ni démarché personne.

Comment avez-vous vécu les rumeurs de liaison qui pesaient sur lui et vous ?

Il n'y en a pas eu tant que cela. Mais elles provenaient de son petit ami allemand. C'est ainsi que cela s'est passé. Ensuite, il y a eu "Le Guépard", nous sommes devenus proches et ce con d'Allemand était jaloux de la relation que Visconti avait avec moi. Lui aussi m'a beaucoup appris, je lui dois beaucoup.

Vous aviez aussi, à cette époque, un côté assez féminin physiquement, qui, peut-être, faussait votre image...

Peut-être. C'est vrai que des hommes me disaient : "Tu es beau comme une gonzesse !" Mais j'étais très jeune et tout ça est bien loin.

Vous avez toujours donné le sentiment de mordre sur les lignes... D'ailleurs, le premier film dans lequel vous jouez, "Quand la femme s'en mêle", d'Yves Allégret, est déjà un rôle de voyou... Etiez-vous prédestiné pour ces rôles ?

Oui, j'ai toujours été flic ou voyou ! On me demandait pour ça, pour jouer les voyous. Au début, je ne voulais pas. Je ne voulais d'ailleurs pas jouer du tout.

Vous étiez tout de même plus voyou que flic, non ?

Oui, sans doute, je suis comme ça, à la marge. J'ai fait des connexions, j'ai connu la prison, j'ai manié les armes dès l'Indochine, à 17 ans. Oui, j'ai été un petit voyou. Vous savez, la prison, je la voyais tous les jours quand j'étais même. Ma famille d'accueil vivait à Fresnes près de la prison. Je jouais avec les enfants des gardiens. On se demandait ce qu'il y avait derrière ces murs. Et raisonne toujours en moi le bruit des balles quand ils ont fusillé Laval en octobre 1945. J'avais 9 ans. Un événement comme celui-ci marque, vous savez, quand on est gamin. Avec mes copains, on se racontait des histoires, on imaginait la façon dont ça s'était passé, comment Laval avait réagi avant. On mimait la scène. Alors est-ce que tout ce passé a fait du trajet en moi inconsciemment ? Peut-être.

(Suite page 46)

A propos de "Flic ou voyou", quelle est la vraie nature des liens que vous avez entretenus avec Jean-Paul Belmondo ?

Nous avons toujours été amis et rivaux. Ça fait plus de soixante ans que nous courons le 100-mètres ensemble. Un coup c'est lui, un coup c'est moi qui remporte la médaille. Mais nous ne nous sommes jamais quittés. Heureusement qu'il était là. Ni l'un ni l'autre n'aurait fait la même carrière sans l'autre. Il y avait une compétition mais aussi une sorte de stimulation entre nous. Ça m'aurait vraiment emmerdé qu'il ne soit pas là. Qu'est-ce que j'aurais foutu sans lui pendant cinquante ans ? C'est moi qui ai voulu qu'il soit là dans "Borsalino" et je ne l'ai jamais regretté.

Et ce film de Patrice Leconte dans lequel vous deviez jouer une dernière fois va-t-il se faire avec vous ?

Oui, mais cela a pris du retard. J'ai très envie de le faire car j'aime-rais jouer avec Juliette Binoche que je ne connais pas et je trouve qu'elle est une très bonne actrice. Je voudrais aussi remonter sur les planches une dernière fois.

Vous avez pourtant tourné avec tous les plus grands réalisateurs. Qu'auriez-vous aimé de plus ?

Peut-être faire un film avec Luc Besson. Mais il pense que je suis ingérable. Pourtant, je n'ai jamais renversé de table avec aucun réalisateur. Quand je jouais pour Visconti, Clément ou Melville, je leur disais : "Dirigez-moi, dites-moi ce que vous voulez, je suis là pour vous." J'étais comme un musicien qui a besoin d'un chef d'orchestre. Et cela a été fabuleux de jouer pour eux.

Pourquoi êtes-vous devenu producteur, qu'est-ce qui vous y a poussé ?

J'avais besoin de créer, besoin de faire, mais ce que je voulais, surtout, c'était être le patron et décider de ce que j'allais faire. En étant producteur, je choisissais mes auteurs, mes metteurs en scène, mes acteurs. Je choisissais tout. Je ne suis pas auteur, ni écrivain, c'est comme ça que je compensais, en optant pour des textes de qualité écrits par Jean Cau ou par Jean-Claude Carrière. J'ai produit 27 films si je me souviens bien, parmi lesquels "La piscine" et "Borsalino". Ce n'est pas rien ! Le premier que j'ai produit c'était "L'insoumis", en 1964. Il y en a certains que j'ai produits sans Delon au générique, ce n'était donc pas seulement pour moi.

Est-ce qu'on garde les pieds sur terre quand on est Delon ?

Je crois, oui, car j'ai tout analysé. Je suis très sensible à ce qui m'est arrivé, mais, encore une fois, c'est le destin. Je crois que je conserve une certaine distance même si tout cela est extraordinaire et miraculeux. Et moi à 82 ans, je me retrouve là, à manger des huîtres avec vous ! C'est bien qu'il s'est passé quelque chose dans ma vie ! Je ne me suis

Dîner de gala le 1^{er} octobre 1975, pour la première de « L'autre valse », de Françoise Dorin, au théâtre des Variétés. « J'ai adoré cette femme », a-t-il écrit de Simone Veil, qui avait « la beauté de Romy ».



pas battu pour avoir la vie et la carrière que j'ai eues mais c'est ainsi et il m'arrive de ne pas en revenir moi-même. Je suis un acteur et pas un comédien, je n'ai pas fait le conservatoire. Moi, je n'ai rien fait, j'ai arrêté l'école à 14 ans et j'ai fait l'armée. Je suis un acteur comme Jean Gabin, Lino Ventura ou Burt Lancaster. Une personnalité forte qu'on a prise et mise au cinéma. Et je peux dire, sans fausse modestie, que j'ai réussi ce métier.

Jeune, vous avez connu des périodes de précarité et puis l'argent est arrivé. Quel a été votre rapport à l'argent ?

Je suis devenu un amoureux de l'art. L'argent m'a permis cela : acheter des œuvres d'art. Au début, j'achetais des dessins à Londres. J'étais un fou des dessins du XIX^e siècle et aussi des XVI^e et XVII^e. Mais je n'étais pas tout seul, nous étions plusieurs à investir. Puis j'ai acheté des tableaux issus du fauvisme puis des Delacroix, des Géricault, des Corot et ensuite j'ai investi dans les artistes de l'école de Paris. Et je me suis passionné pour les bronzes de Bugatti, que j'ai contribué à faire connaître. J'ai eu la plus belle collection de Bugatti au monde. J'en ai revendu une partie depuis longtemps. Mais j'ai toujours cet amour de l'art et il me reste beaucoup d'œuvres. J'ai une galerie souterraine à Douchy, j'y vais souvent, je les regarde, cela m'apaise. Je ne m'en lasse pas. L'argent m'a apporté cela. Et je crois que j'ai été reconnu comme un grand amateur et collectionneur d'art.

Qui reconnaissiez-vous aujourd'hui comme grand acteur ?

Parmi les jeunes, il y en a un que j'aime beaucoup qui est un véritable acteur, Vincent Cassel, même si c'est le fils de son père. Mais Jean-Pierre était dans un autre genre, c'était un fou de Fred Astaire et de comédies musicales. Je ne connais pas exactement le parcours de Vincent mais je vois qu'il se débrouille très bien.

Et vous, une fois votre carrière lancée, aviez-vous l'ambition d'être le meilleur ? D'être en haut de l'affiche ?

J'avais sans doute une certaine intelligence pour mener ma carrière. Mais je me suis surtout rendu compte que j'étais dans mon élément. J'étais comme un poisson dans l'eau. Il ne faut pas oublier que mon quatrième film a été "Plein soleil". Ça ne se fait pas comme ça. Il n'y a pas beaucoup d'acteurs qui, après trois films, ont fait "Plein soleil" ou un aussi grand film. C'était mon truc, tout simplement. Peut-être que, à un certain moment, j'ai eu cette ambition d'être un des meilleurs. Mais je le répète : pour moi, ce qui a compté a été de faire le plus beau métier du monde.

La politique ne vous a-t-elle jamais titillé ?

Non, jamais. Pour en faire, il faut une certaine instruction. Or il ne faut pas oublier que je n'ai rien. J'ai le certificat d'études primaire et un CAP de charcutier. Ça vous va ? C'est pas mal quand même comme parcours ! J'étais viré de partout, j'allais de pension en pension, d'école en école car je ne faisais que des conneries. A la fin, on m'a sorti de l'école et je suis devenu charcutier. On est loin de la politique ! Il a fallu que je me démerde avec ça. Je n'avais rien d'autre que ma tronche.

Etre acteur est-ce une façon d'être aimé du public, comme les hommes politiques par leurs électeurs ?

Comme acteur, j'ai eu du succès, comme homme, j'ai été aimé toute ma vie. Je n'ai eu que ça. Peu d'hommes ont été aimés comme je l'ai été. J'ai été aimé comme Montand l'a été par Signoret, il a été aimé comme un dieu. Celle qui m'a le plus aimé a été Mireille et notre histoire a été merveilleuse. Elle me manque. Tout me manque chez elle.

Justement, quelles sont les femmes qui ont compté dans votre vie. Les connaît-on toutes ?

La liste est longue ! Mais parmi celles que moi j'ai aimées, il y a d'abord eu Romy, Nathalie, Mireille et Rosalie. Il y en a eu d'autres, y



En août 1968, Alain tourne «La piscine» à Saint-Tropez et s'installe à La Madrague, chez Brigitte Bardot qui l'héberge et l'initie aux joies de la plaisance. L'acteur affirme qu'il ne s'est jamais rien passé entre eux.

compris hors cinéma. Brigitte Auber a compté aussi, ainsi que Michèle Cordoue. Elle est morte aujourd'hui. Comme Mireille, j'espère qu'elle est heureuse là où elle est maintenant, là-haut. Elle a trop souffert.

Un au-delà, vous y croyez?

Malheureusement je crois surtout à un sous-terre. Certains me parlent de l'âme. Le corps meurt et l'âme demeure, mais où va-t-elle? J'aimerais le savoir. Personne ne le sait hormis ceux qui élucubrent, ceux qui brodent. Vous le savez, vous? C'est triste mais je crois qu'on ne devient qu'un corps qui pourrit sous terre.

Etes-vous croyant?

Je le suis moins que lorsque j'étais jeune. Je ne crois pas vraiment en Dieu, mais ma passion c'est Marie. Parce que j'aime cette femme, j'aime tout ce qu'elle a fait. Évidemment on connaît plus son fils, mais qui était-il vraiment? Marie, je lui parle, je lui dis des choses, je lui demande des choses. Elle m'apporte un soulagement, elle m'apporte une compagnie que je n'ai pas, elle est toujours là. Elle m'écoute et me réconforte.

Avez-vous expérimenté la psychanalyse?

Peu. Parfois, quand on me l'a proposé, quand j'ai eu des problèmes de dépression. J'ai vu deux psy dans ma vie dans des moments difficiles, il y a longtemps. Mais je ne suis pas un adepte, ni spécialiste de cela.

Avez-vous encore des amis?

Cela a toujours été compliqué d'avoir de vrais amis. Et puis presque tout le monde est mort. Les deux derniers à nous avoir quittés sont Jean-Claude Brialy et Jean-Pierre Cassel. Nous étions cinq à avoir commencé notre carrière ensemble et à être liés, il en reste trois: Jean-Paul Belmondo, Jean-Louis Trintignant et moi, le petit dernier. Ce n'est pas brillant. Mes metteurs en scène sont morts, mes acteurs sont morts. J'étais le plus jeune et tout le monde a foutu le camp. Les femmes, je n'en ai plus. J'étais très ami avec Jeanne Moreau, elle est partie aussi. Il reste Brigitte Bardot.

Avez-vous vécu une histoire d'amour avec elle?

Aussi bizarre que cela puisse paraître, nous n'avons été qu'amis, il ne s'est jamais rien passé entre nous. Mais, depuis cinquante ans, nous avons les meilleures relations amicales possibles. On a tourné ensemble une scène torride mais ça s'est trouvé comme ça, il n'y a rien eu. Nous nous téléphonons souvent. On partage une passion pour les animaux. Et si elle n'avait pas eu l'amour de ses bêtes, elle ne serait plus en vie

aujourd'hui. Elle se serait sûrement suicidée comme tous les grands sex-symbols. C'est très dur pour une femme de ne plus voir le désir dans le regard des hommes. C'est terrible pour une femme.

Et pour vous, vieillir n'est pas une souffrance?

Ce n'est pas la même chose pour un homme. L'âge a des conséquences, j'ai du mal à marcher, je dors beaucoup et je deviens gourmand! Mais quand je vois les affiches dans Paris avec des photos de moi dans «La piscine», je me dis qu'ils n'ont toujours pas trouvé mieux depuis. Et puis, je vous le redis, j'ai tout eu.

Avez-vous le sentiment d'avoir été "dévoré" par le public?

Quand vous êtes acteur, il vaut mieux avoir du public. J'en connais des acteurs qui en crèvent de ne pas être reconnus dans la rue. J'ai su me préserver, je suis un solitaire, c'est ma nature, j'ai toujours été comme ça. Et puis, moi aussi j'ai survécu grâce à mes bêtes. Mais le succès, c'est le public qui me l'a apporté.

Je vous demandais au début de l'entretien à quel moment vous aviez été le plus heureux. Et à quel moment avez-vous été le plus malheureux?

Maintenant, je crois. La vie ne m'apporte plus grand-chose. J'ai tout connu, tout vu. Mais, surtout, je hais cette époque, je la vomis. Il y a ces êtres que je hais. Tout est faux, tout est faussé. Il n'y a plus de respect, plus de parole donnée. Il n'y a que l'argent qui compte. On entend parler de crimes à longueur de journée. Je sais que je quitterai ce monde sans regrets. Non, c'est certain, je n'aurai vraiment aucun regret de partir. Tout est prêt, j'ai ma tombe dans ma chapelle, il y a six places. Pour le moment, c'est un peu vide, un peu désert. Ceux que j'aimais et qui sont déjà partis sont ailleurs. On verra qui me rejoindra par la suite.

Vous n'avez donc pas peur de la mort? Vous en parlez tellement facilement.

Non, je n'en ai absolument pas peur. La mort est la seule chose au monde dont nous soyons sûrs. C'est une question de temps. Combien d'années me reste-t-il à vivre? Je peux aller jusqu'à 90, 92 ans. Ce n'est pas moi qui décide, c'est l'Autre, là-haut. Ce que je sais, c'est que je ne laisserai pas mon chien seul. C'est mon chien de fin de vie, un berger belge que j'aime comme un enfant. Il s'appelle Loubo. Il me manque quand je ne suis pas avec lui. S'il devait mourir avant moi, ce que j'espère, je n'en prendrai pas d'autre. J'ai

eu cinquante chiens dans ma vie, mais j'ai une relation particulière avec celui-là. Il m'agace parce qu'il ne veut pas monter les escaliers et, du coup, je ne dors pas avec lui, mais ça viendra. Il a son caractère, il n'aime pas tout le monde. Il aura 3 ans en janvier, ce qui lui fera l'équivalent de 21 ans pour un homme. Si je meurs avant lui, je demanderai au vétérinaire qu'on parte ensemble. Il le piquera afin qu'il meure dans mes bras. Je préfère ça plutôt que savoir qu'il se laissera mourir sur ma tombe avec tant de souffrances.

Ça ne laisse pas beaucoup de place pour une femme...

Parce que je ne l'ai pas trouvée. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de candidates. Il y en a dix, mais aucune pour le moment ne me convient pour finir ma vie. Et pourtant je serais prêt à beaucoup pour vivre un dernier amour. Et peut-être même à revenir sur ce que j'ai toujours dit. Je pourrais épouser une femme si elle était prête à m'accompagner jusqu'à la fin. Ça aurait un sens. Cinquante ans après Nathalie que j'adore, la boucle serait bouclée. ■

Valérie Trierweiler

“Je pourrais épouser une femme si elle était prête à m'accompagner jusqu'à la fin. Cinquante ans après Nathalie, la boucle serait bouclée”



*Au seuil de l'église
Saint-Sulpice,
à Paris, ce vendredi
1^{er} septembre 2017,
Alain Delon laisse
éclater son chagrin
après les obsèques
de Mireille Darc.*

“J'ai souffert souvent,
je me suis trompé quelquefois, mais
j'ai aimé
C'est moi qui ai vécu,
et non pas un être factice créé par
mon orgueil et mon ennui...”

... « *On ne badine pas avec l'amour* », d'Alfred de Musset, colle
à la peau de Delon. Tout comme la chanson de Serge Gainsbourg « *Fuir le
bonheur de peur qu'il ne se sauve* » pourrait le définir. Avec Romy,
Nathalie, Mireille, Rosalie, celles qui ont le plus compté dans sa vie, il a
vécu la passion extrême jusqu'à ce que ses feux s'éteignent et que
la solitude le rattrape. Restent des souvenirs qui n'appartiennent qu'à lui,
et l'album photo sublime de soixante ans d'histoires d'amour glamour.

En décembre 1949,
Brigitte Auber
pose pour Maurice
Jarnoux de Paris Match
après avoir reçu le
prix Louis-Delluc pour
«Rendez-vous de juillet»,
de Jacques Becker.



Brigitte Auber

Il la drague, subjugué. Elle a sept ans de plus que lui. Ils tombent amoureux, vivent ensemble, il a 21 ans, n'en revient pas qu'une actrice en vogue – de son vrai nom Marie-Claire Cahen de Labzac – s'intéresse à lui, d'être l'objet de son désir. Elle a tourné avec Jacques Becker, Julien Duvivier, et même avec Alfred Hitchcock dans « La main au collet ». Avec elle, il vit sur la Côte d'Azur une adolescence qu'il n'a pas eue. Surtout, elle devine la personnalité derrière la beauté. « Tout ce que je suis depuis le départ, je le suis pour et à cause des femmes. »

SES DEUX
PREMIÈRES
CONQUÊTES
DÉCIDENT
DE SON DESTIN.
**SANS ELLES,
IL NE SERAIT
PEUT-ÊTRE
JAMAIS DEVENU
ACTEUR**

Michèle Cordoue

C'est Brigitte Auber qui sert d'intermédiaire avec Michèle Cordoue. L'épouse du réalisateur Yves Allégret tombe sous son charme. Elle lui fait rencontrer son mari qui cherche un jeune acteur « un peu voyou sur les bords » pour le film « Quand la femme s'en mêle ». Alain Delon refuse d'abord, puis finit par accepter. Pour faire plaisir. « Je suis entré dans ce métier comme un poisson dans l'eau parce que je ne faisais rien de plus que tous les jours. J'étais juste moi. Je ne jouais pas, je vivais. » Une carrière immense démarre.



Michèle Cordoue, a joué dans « Méfiez-vous fillettes », d'Yves Allégret. Elle pose pour le portraitiste Sam Levin dans les années 1950.

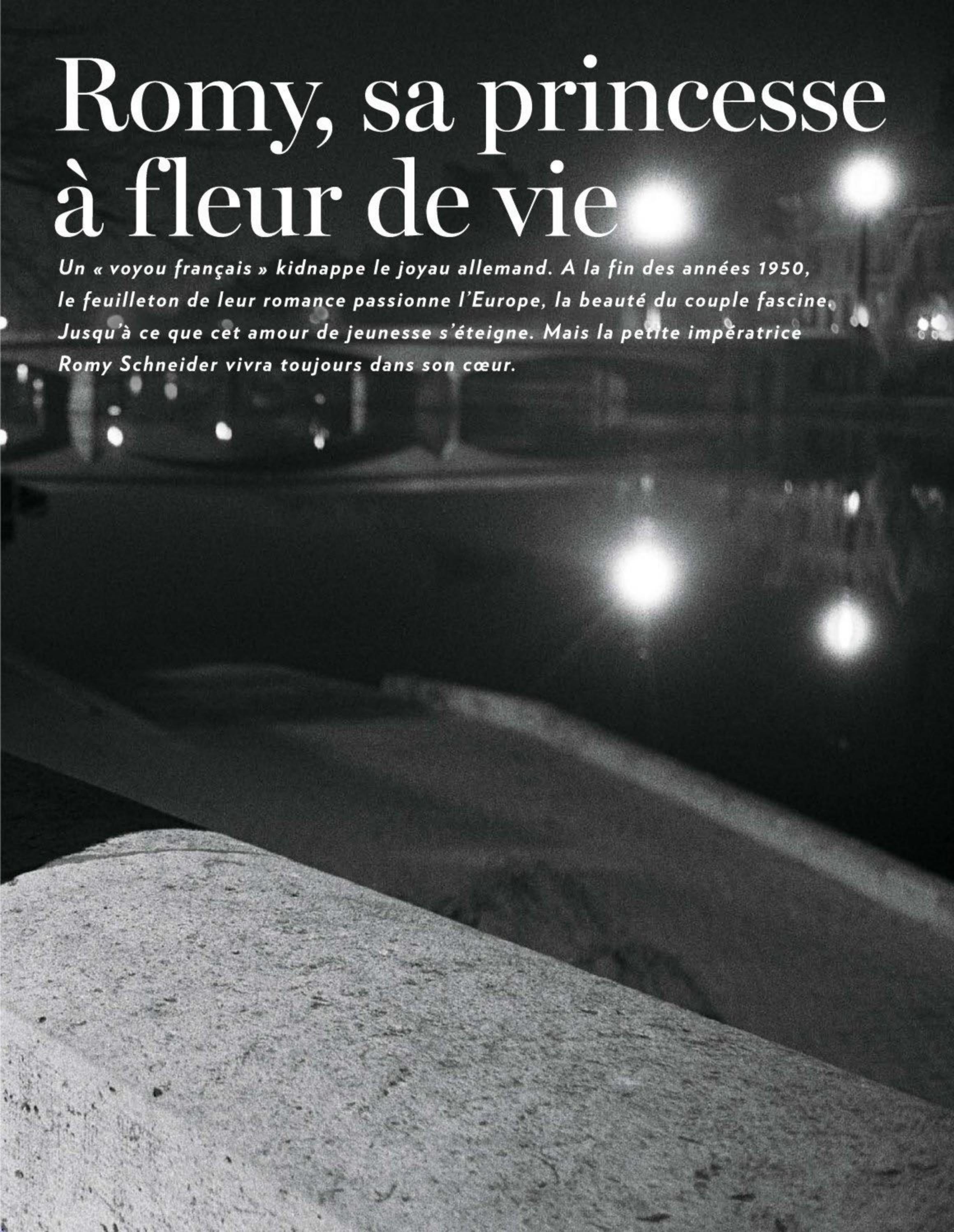


20 mars 1961. Ils sont seuls au monde sur les quais de Seine après avoir vécu deux heures de bruit et de fureur, d'incestes et de meurtres dans le *Parme de la Renaissance*. Le couple est, en effet, à l'affiche du théâtre de Paris pour «Dommage qu'elle soit une putain», de John Ford, pièce mise en scène par Luchino Visconti.

PHOTO MAURICE JARNOUX

Romy, sa princesse à fleur de vie

Un « voyou français » kidnappe le joyau allemand. A la fin des années 1950, le feuilleton de leur romance passionne l'Europe, la beauté du couple fascine. Jusqu'à ce que cet amour de jeunesse s'éteigne. Mais la petite impératrice Romy Schneider vivra toujours dans son cœur.



LES FEMMES DE SA VIE

Ensemble au Festival de Cannes,
en 1962. Alain présente « L'éclipse », de
Michelangelo Antonioni, et Romy défend
« Boccace 70 », de Visconti, Fellini,
Monicelli et De Sica.



Paris, 1958.
Romy chez le coiffeur
avant le tournage
de « Christine » - rôle
tenu par sa mère,
Magda Schneider, en
1933 dans « Une
histoire d'amour »,
de Max Ophüls.
Dans cette version
du mélo, Alain
interprète son amant.



**Restent, pour
l'éternité, des
images d'un
bonheur juvénile,
fugace et radieux**

*«Les fiancés de l'Europe» dans leur nid d'amour,
avenue de Messine, à Paris, en mars 1959.*



“Adieu ma Puppelé”

QUAND L'ACTRICE DISPARAÎT LE SAMEDI 29 MAI 1982 À L'ÂGE DE 44 ANS, ALAIN VIENT SE RECUEILLIR LONGUEMENT DANS LA CHAMBRE OÙ ELLE REPOSE. IL ÉCRIRA POUR ELLE CETTE DERNIÈRE LETTRE EMPREINTE D'AMOUR ET DE NOSTALGIE.

Je te regarde dormir. Je suis auprès de toi, à ton chevet. Tu es vêtue d'une longue tunique noire et rouge, brodée sur le corsage. Ce sont des fleurs, je crois, mais je ne les regarde pas. Je te dis adieu, le plus long des adieux, ma Puppelé. C'est comme ça que je t'appelais. Ça voulait dire «petite poupée», en allemand. Je ne regarde pas les fleurs mais ton visage et je pense que tu es belle, et que jamais peut-être tu n'as été aussi belle. Je pense aussi que c'est la première fois de ma vie – et de la tienne – que je te vois sereine et apaisée. Comme tu es calme, comme tu es fine, comme tu es belle. On dirait qu'une main, doucement, a effacé sur ton visage toutes les crispations, toutes les angoisses du malheur.

Je te regarde dormir. On me dit que tu es morte. Je pense à toi, à moi, à nous. De quoi suis-je coupable ? On se pose cette question devant un être que l'on a aimé et que l'on aime toujours. Ce sentiment vous inonde, puis reflue et puis l'on se dit que l'on n'est pas coupable, non, mais responsable... Je le suis. A cause de moi, c'est à Paris que ton cœur, l'autre nuit, s'est arrêté de battre. A cause de moi parce que c'était il y a vingt-cinq ans et que j'avais été choisi pour être ton partenaire dans «Christine». Tu arrivais de Vienne et j'attendais, à Paris, avec un bouquet de fleurs dans les bras que je ne savais comment tenir. Mais les producteurs du film m'avaient dit : «Lorsqu'elle descendra de la passerelle, vous vous avancerez vers elle et lui offrirez ces fleurs.» Je t'attendais avec mes fleurs, comme un imbécile, mêlé à une horde de photographes. Tu es descendue. Je me suis avancé. Tu as dit à ta mère : «Qui est ce garçon ?» Elle t'a répondu : «Ce doit être Alain Delon, ton partenaire...» Et puis rien, pas de coup de foudre, non. Et puis je suis allé à Vienne où l'on tournait le film. Et là, je suis tombé amoureux fou de toi. Et tu es tombée amoureuse de moi. Souvent, nous nous sommes posé l'un à l'autre cette question d'amoureux : «Qui est tombé amoureux le premier, toi ou moi ?» Nous comptions : «Un, deux, trois !» et nous répondions «Ni toi ni moi ! Ensemble !» Mon Dieu, comme nous étions jeunes, et comme nous avons été heureux. A la fin du film, je t'ai dit : «Viens vivre avec moi, en France» et déjà tu m'avais dit «Je veux vivre près de toi, en France.» Tu te souviens, alors ? Ta famille, tes parents, furieux. Et toute l'Autriche, toute l'Allemagne qui me traitaient... d'usurpateur, de kidnappeur, qui m'accusaient d'enlever «l'Impératrice» ! Moi, un Français, qui ne parlais pas un mot d'allemand. Et toi, Puppelé, qui ne parlais pas un mot de français. Nous nous sommes aimés sans mots, au début. Nous nous regardions et nous avions des rires. «Puppelé»... Et moi j'étais «Pépé». Au bout de quelques mois, je ne parlais toujours pas l'allemand mais toi tu parlais français et si bien que nous avons joué au théâtre, en France. Visconti faisait la mise en scène. Il nous disait que nous nous ressemblions et que nous avions, entre les sourcils, le

même V qui se fronçait, de colère, de peur de la vie et d'angoisse. Il appelait ça le «V de Rembrandt» parce que, disait-il, ce peintre avait ce «V» sur ses autoportraits. Je te regarde dormir. «Le V de Rembrandt» est effacé... Tu n'as plus peur. Tu n'es plus effrayée. Tu n'es plus aux aguets. Tu n'es plus traquée. La chasse est finie et tu te reposes.

Je te regarde encore et encore. Je te connais si bien et si fort. Je sais qui tu es et pourquoi tu es morte. Ton caractère, comme l'on dit. Je leur réponds, aux «autres» que le caractère de Romy était son caractère. C'est tout. Laissez-moi tranquille. Tu étais violente parce que tu étais entière. Une enfant qui devint très tôt et trop tôt une star. Alors, d'un côté, des caprices, des colères et des humeurs d'enfant, toujours justifiées, bien sûr, mais avec des réactions imprévisibles; de l'autre côté, l'autorité professionnelle. Oui, mais il y a l'enfant qui ne sait pas très bien avec quoi elle joue. Avec qui. Et pourquoi. Dans cette contradiction, à travers cette brèche, s'engouffrent l'angoisse et le malheur. Quand on est Romy Schneider, et qu'on a la sensibilité et le tempérament à fleur de vie, à fleur de peau, qui était le tien. Comment leur expliquer qui tu étais et qui nous sommes, nous «les acteurs» ? Comment leur dire qu'à force de jouer, d'interpréter, d'être ce que nous ne sommes pas vraiment, nous devenons fous et perdus ? Pour rester debout, à peu près, comment leur dire que c'est si difficile, qu'il y faut une telle force de caractère, un tel équilibre... Mais cet équilibre, comment le trouver, dans ce monde qui est le nôtre, à nous les jongleurs, les clowns, les trapézistes de ce cirque dont les projecteurs nous dorent de gloire ? Tu disais : «Je ne sais rien faire dans la vie, mais tout au cinéma...» Non, les «autres» ne peuvent pas comprendre ça. Que plus on devient un grand comédien et plus on est maladroit à vivre. Garbo, Marilyn, Rita Hayworth... Et toi. Et moi je crie, pendant que tu te reposes et que je pleure, près de toi, que non, non, non, ce métier terrible n'est pas un métier de femme. Je le sais parce que l'homme que je suis est celui qui t'a le mieux connue, qui t'a le mieux comprise. Parce qu'il est un acteur, aussi. Nous étions de la même race, ma Puppelé, nous parlions le même langage. Mais moi, je suis un homme. Ils ne peuvent pas nous comprendre, les «autres». Les comédiens, oui. Les «autres», non. C'est inexplicable. Et quand on est une femme, comme toi, ils ne peuvent pas comprendre qu'on peut mourir de «ça». Ils disent que tu étais un mythe. Bien sûr... Mais oui... Mais le «mythe», lui, sait qu'il n'est que ça. Une façade. Un reflet. Une apparence. Il est roi, prince, héros, Sissi, Madame Hanau, la Mouette... mais il rentre chez lui, le mythe, le soir. Alors il n'est que Romy, rien qu'une femme, avec une vie mal comprise, mal reçue, mal écrite dans les journaux, assaillie et traquée. Alors, il s'use, le mythe, dans sa solitude. Il s'angoisse. Et plus il est conscient, et plus il tombe, à doses plus ou moins répétées, dans



Rocco et Sissi, éternels amoureux sur papier glacé, dans leur hôtel particulier parisien, en janvier 1961.

les béatitudes de l'alcool et du tranquillisant. Ça devient habitude, puis règle, puis nécessité. Puis c'est irremplaçable et le cœur, usé, s'arrête parce qu'il est trop las de battre. Il a été trop malmené et bousculé, ce cœur qui n'était que celui d'une femme, le soir, assise devant un verre...

On dit que le désespoir que t'a causé la mort de David t'a tuée. Non, ils se trompent. Il ne t'a pas tuée. Il t'a achevée. Vrai que tu disais à Laurent, ton dernier et merveilleux compagnon : « J'ai l'impression que j'arrive au bout du tunnel... » Vrai que tu voulais vivre, que tu aurais aimé vivre. Vrai pourtant que tu es arrivée au bout du tunnel, samedi, à l'aube. Que tu as été seule à savoir, lorsque ton cœur s'est brisé, que c'était là le bout du vrai tunnel.

Je t'écris au hasard. Sans ordre. Ma Puppelé, si agressive, si écorchée. Tu n'as jamais pu accepter et comprendre le jeu de ce métier de femme publique que tu avais choisi et que tu aimais. Tu ne comprenais pas que tu étais un personnage public et que cela avait une telle importance. Tu refusais le jeu, tous les jeux auxquels cette profession expose. Tu te sentais attaquée, percée, violée dans ton intimité. Tu étais toujours sur tes gardes, comme un animal poursuivi, « forcée » comme on le dit d'une biche. Et toi, tu savais que le destin, d'une main, t'ôtait ce qu'il te donnait de l'autre.

Nous avons vécu plus de cinq ans l'un près de l'autre. Toi avec moi. Moi avec toi. Ensemble. Puis la vie... Notre vie, qui ne regarde personne, nous a séparés. Mais nous nous appelions. Souvent. Oui, c'est exactement ça : nous nous lancions des « appels ». Ensuite, en 1968, ce fut « La piscine ». Nous nous sommes retrouvés, pour travailler. Je suis allé te chercher en Allemagne. J'ai connu David, ton fils.

Après notre film, tu es ma sœur, je suis ton frère. Tout est pur et clair entre nous. Plus de passion. Mieux que cela : notre amitié de sang, de ressemblance et de mots. Et puis ta vie et, sur tes traces, le malheur et l'angoisse, l'angoisse... Ils diront, les « autres » : « Quelle actrice ! Quelle tragédienne ! » Ils ne savent pas que tu es cette tragédienne, au cinéma, parce que tu l'es dans ta vie et que tu le paies très cher. Ils ne comprennent pas que les drames de ta vie personnelle rejoignissent sur l'écran, plus tard, dans tes rôles. Ils ne peuvent pas deviner que tu es « bonne » et « géniale » au cinéma, parce que tu vis la tragédie, à côté, et que tu es bouleversante parce que t'éclairent les reflets de tes drames personnels. Et que tu ne rayonnnes que parce qu'ils te brûlent. Oh ! Ma Puppelé, ce travail de douleur ! Est-ce que j'ai vécu avec toi ou à côté de toi ?

Jusqu'à la mort de David, pourtant, il y a « le métier » qui t'a tenu la tête hors de l'eau. Puis David est parti... et le métier n'a plus suffi. Alors je n'ai pas été étonné quand j'ai appris que toi aussi tu t'en étais allée. De quoi ai-je été étonné ? De ton non-suicide. Mais que ton cœur ait craqué, non. J'ai dit : « C'était ça, le bout du tunnel. »

Je te regarde dormir. Wolfie, ton frère, et Laurent entrent dans la chambre. Je parle avec Wolfie. Nous nous souvenons de cette maison que j'avais, à la campagne. Des dobermans qui te faisaient si peur. Nous nous souvenons encore... C'était il y a vingt-cinq ans, en Bavière, dans un petit village. Wolfie avait 14 ans, moi, 23, et toi, 20. Nous avons ri quand on nous a annoncé la visite de la présidente du Fan-Club Romy Schneider en France. Nous avons vu arriver une grande jeune fille, avec des lunettes, timide, et qui s'appelait Bernadette. Quand nous sommes revenus à Paris, nous lui avons téléphoné. Elle est devenue notre secrétaire, pendant six ans. Elle est toujours la mienne, depuis vingt-deux ans maintenant.

Je te regarde dormir. Hier encore tu étais vivante. C'était la nuit. Tu as dit à Laurent, comme vous rentriez à la maison : « Va te coucher. Je te rejoindrai tout à l'heure. Moi, je reste un peu avec David en écoutant de la musique. » Tu disais cela chaque soir... Que tu voulais rester seule avec le souvenir de ton enfant mort, avant de te coucher. Tu t'es assise. Tu as pris du papier et un crayon et tu t'es mise à tracer des dessins. Pour Sarah. Tu dessinais, pour ta petite fille, lorsque ton cœur t'a fait si mal, soudain... Si belle. Belle, riche, célèbre, que te fallait-il de plus ? La paix, un peu de bonheur.

Je te regarde dormir. Je suis de nouveau seul. Je me dis : tu m'as aimé. Je t'ai aimée. J'ai fait de toi une Française, une star française. De ça, oui, je me sens responsable. Et ce pays que tu as aimé, à cause de moi, est devenu le tien. La France. Alors Wolfie a décidé – et Laurent lui a dit que tu aurais voulu cela – que tu resterais ici et que tu te reposerais pour toujours dans la terre de France. A Boissy. Où, dans quelques jours, ton fils, David, viendra te rejoindre. Dans un petit village où tu venais de recevoir les clés d'une maison. Là, tu voulais vivre, près de Laurent, près de Sarah, ta fille. Là, tu vas dormir pour toujours. En France. Près de nous, près de moi.

Je me suis occupé de ton départ à Boissy, pour soulager Laurent et ta famille. Mais je n'irai ni à l'église ni au cimetière. Wolfie et Laurent me comprennent. Toi, je te demande de me pardonner. Tu sais que je n'aurais pas pu te protéger de cette foule, de cette tourmente, si avide de « spectacle » et qui te faisait si peur, qui te faisait trembler. Pardonne-moi. J'irai te voir, le lendemain, et nous serons seuls.

Ma Puppelé, je te regarde encore et encore. Je veux te dévorer de tous mes regards, et te dire encore et encore que tu n'as jamais été si belle et si calme. Repose-toi. Je suis là. J'ai appris un peu d'allemand, près de toi. « Ich liebe dich. » Je t'aime. Je t'aime, ma Puppelé. ■

Alain



Nathalie, son épouse rebelle

Ils se ressemblent, tout les rassemble. La beauté à couper le souffle, une enfance difficile. La force du caractère, aussi. C'est un couple fusionnel et moderne qui semble traverser avec grâce et style les années 1960. Et n'y survivra pas.



En ce mois de mai 1967, mari et femme goûtent le premier soleil de l'année sur le banc d'Arguin, dans le bassin d'Arcachon.

PHOTOS JEAN-CLAUDE SAUER



**Alain, Nathalie et Anthony...
Trois Delon réunis nagent
encore en plein bonheur**

A close-up photograph of a man and a woman smiling warmly at each other. They are positioned behind a dark wooden railing, with their heads resting against it. The woman has long, wavy hair and is wearing a dark top. The man is shirtless, showing his torso. The lighting is soft and warm, suggesting an intimate indoor setting.

*Alain et Nathalie ont fermé
la porte de leur villa du Pyla-sur-Mer.
Ils ont averti leurs proches.
Le couple veut se consacrer
exclusivement au petit « Tony », leur fils
Anthony âgé de 2 ans et demi.*

Nathalie : “Alain s'est toujours offert aux gens avec bonheur”

ELLE EST SA SEULE ÉPOUSE, LA FEMME DU SAMOURAÏ, ET RESTERA LA MÈRE DE SON PREMIER ENFANT, ANTHONY. DES LIENS QUI LES UNISSENT ENCORE ET TOUJOURS PLUS DE CINQUANTE ANS APRÈS LEUR PREMIÈRE RENCONTRE. MADAME DELON RACONTE ALAIN INTIME.

INTERVIEW DANY JUCAUD

Paris Match. Où et quand rencontrez-vous Alain Delon pour la première fois ?

Nathalie Delon. A Paris, chez Régine, au début 1963. Je passais la soirée avec mon ami Jean Poniatowski. A côté de notre table se trouvait une bande de jeunes plutôt bruyante. Je demande très poliment au garçon qui est assis sur mon sac si ça ne l'ennuierait pas de se lever. Il m'envoie littéralement balader. Sidérée je lui réponds : “Qu'il aille se faire foutre !” C'était Alain ! Je ne l'avais pas reconnu. De retour chez moi vers 3 heures du matin je suis déjà dans mon lit lorsque le téléphone sonne. Jean me demande de le rejoindre dans une boîte pour prendre un dernier verre avec quelques amis. Toujours partante pour faire la fête, j'accepte. L'endroit est pratiquement désert, il y a juste une table avec quelques personnes. De loin je reconnaiss Alain. Il se lève : “Je voudrais m'excuser pour tout à l'heure, j'étais complètement soûl.” Ce que je n'avais pas compris, c'est que tout cela était un coup monté. Alain me dit qu'il n'est pas en état de conduire et me demande si ça ne me dérange pas de le raccompagner chez lui, avenue de Messine. J'accepte avec plaisir. Son appartement était en travaux, il y avait juste un lit dans une pièce. Alain était très secret sur sa vie privée. J'ai appris plus tard que c'est là qu'il s'apprêtait à vivre avec Romy Schneider. C'est ainsi que notre histoire a commencé.

Une passion qui a duré plusieurs années...

Oui. Peu de temps après, nous sommes partis en Espagne, sur le tournage de “La tulipe noire”, où nous sommes restés trois mois. C'était très joyeux. Alain m'avait acheté un chien de race qui s'appelait Brando. Lorsque, deux ans plus tard, nous sommes allés à Hollywood, un journaliste a écrit : “Marlon Brando est ravi d'apprendre que Delon a baptisé son chien Brando car lui-même a un âne du nom de Delon !” Nous vivions alors notre histoire au jour le jour, mais quand nous sommes rentrés à Paris, je me suis rendu compte que j'étais vraiment amoureuse de lui. Entre-temps, j'avais découvert ses liens avec Romy. J'ai dit à Alain que je l'aimais trop pour le partager et que le mieux serait que l'on retourne chacun vivre sa vie. Il a choisi. Le jour même où Romy arrivait à Paris nous sommes partis en vacances au Mexique. Il lui a laissé une lettre et des roses... Alain ne me parlait jamais d'elle mais je voyais de temps en temps une ombre de tristesse passer dans son regard.

On a dit que vous vous ressembliez...

Il paraît. Une photo de nous deux prise sur un tournage est parue dans un journal avec comme titre “Le frère et la sœur”. Nous avions tous les deux un sale caractère. A l'époque, j'étais un véritable animal sauvage. Je n'avais aucun plan d'amour, ni de vie ni de carrière.

Comment était-il, jeune ?

Assez brut de décoffrage mais très cool, très mignon. “Mélodie en sous-sol” avait fait de lui une superstar. Les gens étaient totalement fascinés par son charisme et sa beauté. Pour moi, c'était mon Alain, point. Partout où il passait c'était la folie, mais il s'offrait aux gens avec bonheur. Il le fait d'ailleurs toujours. C'est sa façon à lui d'aimer. Mais, plus que tout, Alain aime qu'on l'aime.

Comment expliquez-vous que vous soyez la seule femme qu'il a épousée ?

C'est à lui que vous devriez poser la question. Je pense que l'expérience a été assez traumatisante pour qu'il n'ait pas eu envie de recommencer ! Je plaisante ! La vérité, c'est qu'on s'aimait à la folie. Lorsque nous nous sommes rencontrés, j'étais encore mariée. Ma fille avait 1 an et demi. Son père avait fait faire un constat d'adultère et réussi à obtenir sa garde, au Maroc. J'ai d'ailleurs eu le plus grand mal à obtenir mon divorce. Anthony est né le 30 septembre 1964. Alain était fou de joie d'avoir un garçon. Tout me laisse penser qu'il a été conçu la nuit du 31 décembre 1963.

Etre actrice, c'était votre désir ou celui d'Alain ?

Ni l'un ni l'autre. En 1966, Jean-Pierre Melville vient à la maison proposer à Alain le rôle de Jef Costello dans “Le

En septembre 1966, Nathalie retrouve son homme pour une échappée belle au large de l'île de Djerba, en Tunisie. Par contrat il doit garder la barbe jusqu'à la fin du tournage des «Aventuriers».



Samourai". Je revois encore Melville, debout dans le hall de notre hôtel particulier, me regardant descendre l'escalier : "Madame, vous avez un physique de cinéma. Si votre mari est d'accord, je voudrais que vous jouiez dans ce film." Je n'avais aucune envie d'être actrice. J'ai accepté par jeu.

Vous souvenez-vous de votre toute première journée de tournage ?

Je partageais ma première scène avec Alain. La veille, nous nous étions engueulés quand je lui avais dit que je voulais me coucher tôt pour être en forme. "Tu te prends pour qui ? Pour Jeanne Moreau ? Tu as peur d'avoir des cernes ?" Je n'ai pas compris, sur le moment, qu'il m'agressait pour me tester. Furieuse, je suis allée dormir dans une autre chambre. Le lendemain sur le plateau, je n'en menais pas large. Maquillée, prête à tourner, j'arrive à la cantine pour déjeuner. Melville, Alain, le chef opérateur et le producteur sont assis et, naturellement, je m'avance pour les rejoindre. Alain, glacial, me montre du doigt une autre table : "Les débutantes, c'est là-bas !" Je me mets à pleurer. Je dis que je ne veux pas tourner, que je n'ai rien demandé... Melville observe la scène sans rien dire, cette tension n'est pas pour lui déplaire. Mon agent, Georges Beaume, me prend à part : "Ma petite Nathalie, vous avez signé un contrat, il faut l'honorer !" Melville avait décidé de commencer par la scène finale, celle du baiser, où l'on doit

être tous les deux de profil. Je m'aperçois qu'Alain, au lieu de me fixer, regarde par-dessus ma tête pour bien prendre la lumière. Je hurle à l'attention de Melville : "S'il ne me regarde pas dans les yeux, comment veux-tu que je lui dise adieu et que je l'embrasse ?" A la maison, pendant le temps du tournage, Alain a été odieux, me provoquant sans arrêt ou refusant même de me parler. Etre désagréable était, dans son esprit, une façon de m'éduquer et de me montrer qu'il était Mme Delon, ce n'était pas tout dans la vie. Pour ne pas perturber le film, je prenais sur moi. Quand j'ai eu la confirmation par Melville que ma dernière scène était bien en boîte, j'ai regardé Alain droit dans les yeux et je lui ai balancé une gifle magistrale devant toute l'équipe : "Merci beaucoup pour ce tournage !" A la suite de cela, je l'ai quitté et on ne s'est pas parlé pendant six mois. Melville m'avait téléphoné le lendemain, mort de rire, me racontant qu'il avait été obligé de tourner avec l'autre profil d'Alain à cause de la marque de ma main sur son visage.

Quels rapports entretenez-vous avec lui aujourd'hui ?

Quand je l'ai quitté, j'ai tout laissé derrière moi. Je suis partie avec mon fils et ma gouvernante, c'est tout. Quand Anthony a eu 14 ans, il a demandé à aller vivre avec son père. C'est à cette époque que j'ai décidé de m'installer aux Etats-

Unis, où j'ai passé près de trente ans. Deux ans plus tard, Anthony a demandé à revenir avec moi. Avec Alain, on se revoyait de temps en temps, mais on a vraiment recommencé à se fréquenter régulièrement il y a trois ans, quand j'ai pris l'habitude d'organiser des dîners chez moi pour qu'il connaisse mieux les filles d'Anthony, Loup et Liv. Lorsqu'il s'est fait opérer de la tête en plein mois d'août, il était totalement seul. Je suis restée à Paris. Il est venu s'installer chez moi et je me suis occupée de lui avec sa fille, Anouchka. C'est à ce moment que nous nous sommes vraiment retrouvés.

C'est Alain qui vous avait demandé de vous occuper de lui ?

Non. Alain ne demande jamais rien à personne. Il attend que les gens pensent d'eux-mêmes, ce qui crée souvent des malentendus.

Qu'aimeriez-vous que les gens sachent de lui qu'ils ne savent pas déjà ?

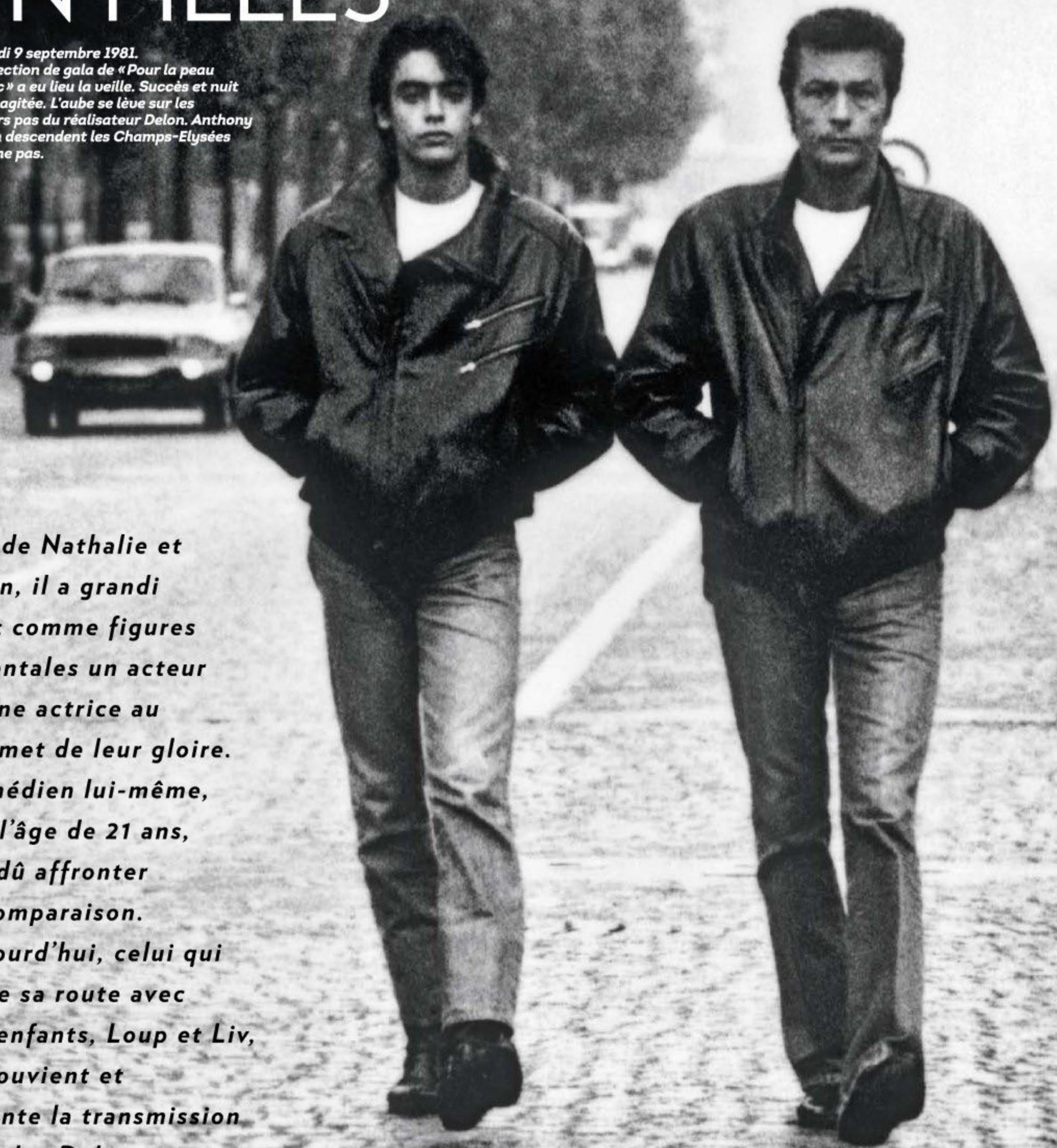
Quand Alain parle de lui à la troisième personne, c'est toujours mal interprété. La stricte vérité, l'explication, c'est qu'il fait une distinction très nette entre l'acteur Delon et lui-même. Il peut être dur avec lui-même et avec les autres, égoïste, mais c'est quelqu'un de terriblement sensible. Alain est un homme à vif, un vrai loup solitaire qui vit dans sa tanière mentale. ■

ANTHONY, DE PÈRE EN FILLES

Mercredi 9 septembre 1981.

La projection de gala de « Pour la peau d'un flic » a eu lieu la veille. Succès et nuit de fête agitée. L'aube se lève sur les premiers pas du réalisateur Delon. Anthony et Alain descendent les Champs-Elysées du même pas.

Fils de Nathalie et Alain, il a grandi avec comme figures parentales un acteur et une actrice au sommet de leur gloire. Comédien lui-même, dès l'âge de 21 ans, il a dû affronter la comparaison. Aujourd'hui, celui qui trace sa route avec ses enfants, Loup et Liv, se souvient et raconte la transmission chez les Delon.





*Dimanche
26 novembre 2017.
Trente-six ans plus
tard, au même
endroit, Anthony
Delon rejoue la
scène en compagnie
de ses deux filles,
Loup, 21 ans, et Liu,
16 ans, qui portent
des blousons créés
par leur père.*

« J'AIME TELLEMENT CETTE
PHOTO QUE JE L'AI FAIT TIRER EN
GRAND ET QUE JE L'AI OFFERTE
À MON PÈRE POUR NOËL »

Le 20 août 1974, Anthony, 9 ans, rend visite à Zorro, le justicier masqué. Dix ans après « La tulipe noire » de Christian-Jacque, Alain Delon revient au cinéma de cape et d'épée sous la direction de l'Italien Duccio Tessari. Pour le plus grand plaisir de son fils.

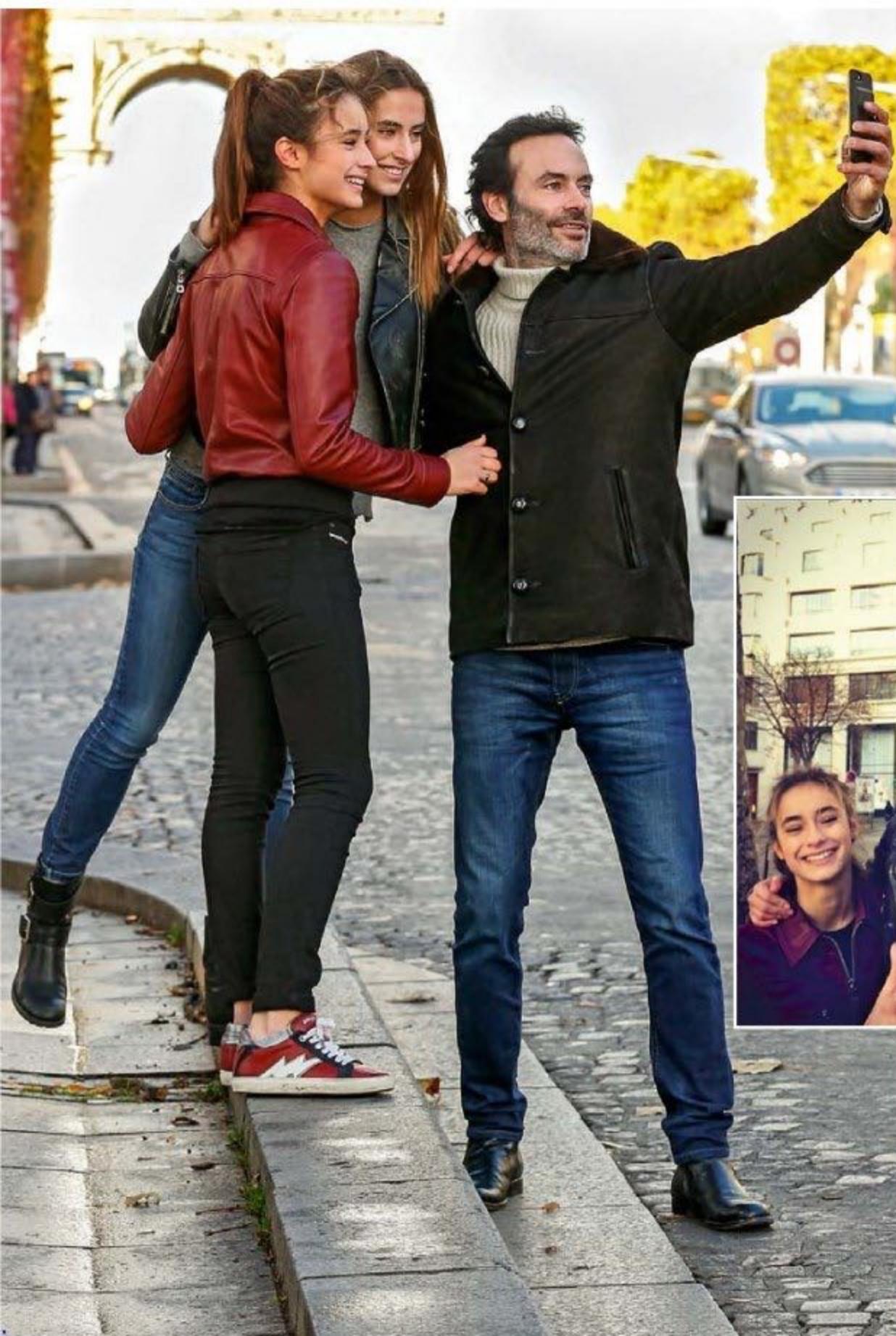
PHOTO JEAN-PIERRE BONNOTTE





« J'AI TOUS LES DVD DELON DANS MA BIBLIOTHÈQUE... JE SUIS SÛR QUE MES FILLES AURONT ENVIE DE LES VOIR UN JOUR »

INTERVIEW CATHERINE TABOIS



Paris Match. Votre père fête ses 60 ans de carrière cette année. Quels sont ses films qui vous ont le plus marqué ?

Anthony Delon. "Deux hommes dans la ville", "La veuve Couderc", "Le cercle rouge", "Le clan des Siciliens", "Mr Klein", "Mélodie en sous-sol" sont mes préférés, et par conséquent ceux qui m'ont le plus marqué.

Enfant, vous rendiez-vous souvent sur les tournages de votre père ? Et quels souvenirs particuliers en gardez-vous ?

Oui, très souvent, surtout aux studios de Boulogne-Billancourt... sa deuxième maison. Ce qui m'a le plus marqué à l'époque ce sont les odeurs de la fumée qui servait à créer une atmosphère, on l'utilisait beaucoup sur les plateaux, et le silence avant le clap de début de scène. Je me souviens de mon voyage dans le Jura, de nuit, accompagné par Zina, son chauffeur, pour le retrouver sur "Les granges brûlées", qu'il tournait avec Simone Signoret. Elle était pour moi la plus grande actrice française, je l'adorais. Elle m'impressionnait beaucoup.

Votre père dit qu'il a accepté d'incarner Zorro pour vous. Vous souvenez-vous de ce tournage ? Il y a cette photo sublime avec lui...

Comment ne pas me rappeler de "Zorro" ! Le tournage en Espagne était énorme ! Les chevaux, les combats, le sergent Garcia... et Zorro, un de mes héros de l'époque. Oui, je connais cette photo. D'ailleurs je l'ai fait tirer en grand l'an dernier et je l'ai offerte à mon père pour Noël.

A-t-il été, à un moment, votre héros ?

Oui, il a été le héros de mon enfance, la réalité se mêlait à la fiction. C'est une différence majeure avec Alain-Fabien et Anouchka qui ont eu un père déjà âgé. Par exemple, quand j'ai vu "Borsalino", le soir même, Roch Siffredi était assis en face de moi. C'est presque dangereux...

Le fait de porter le nom de Delon a-t-il favorisé votre carrière au cinéma ou cela l'a-t-il un peu handicapée parce qu'on vous a trop comparé à votre père ?

J'ai été confronté à un Delon en pleine puissance, dans la force de l'âge et de sa beauté. Bien sûr, que cela a été compliqué. Quand j'ai commencé à faire du cinéma, c'était un handicap. Ce serait plus simple si j'avais 20 ans aujourd'hui ! Bon... à ce jour j'ai quand même réussi à tourner 40 films et séries, à peu près la moitié de ce qu'il a fait. En trente ans, ce n'est pas si mal. Maintenant, il est sûr que "La vérité si je mens !" ce n'est pas tout à fait "Le clan des Siciliens" ! [Rires.]

En quoi lui ressemblez-vous vraiment ?

Je peux vous assurer qu'on ne se ressemble pas. Ah si, peut-être sur un point... un goût prononcé pour la solitude.

Selfie en famille sur les Champs-Elysées. Le perfecto vintage de Loup porte son nom. Le flight-jacket de Liu, baptisé de son prénom, est le premier blouson de la collection Anthony Delon 1985 dessinée par l'acteur en hommage à l'aviatrice Amelia Earhart. Anthony a enfilé la veste Aspen inspirée du trench-coat que portait Harrison Ford dans le premier « Blade Runner ».

Quels sont vos meilleurs souvenirs avec lui ?

Mireille lui a fait beaucoup de bien, elle lui a ouvert son univers et lui a donné une vie de "famille". Ça comprend les amis, les maisons bien remplies. Quand je venais à Douchy au mois d'août avec mes cousins, il aimait bien nous faire des blagues le soir, nous faire peur... faire le con même, parfois. Comme quand il était jeune et qu'il vivait avec ma mère.

Vous avez raconté, un jour, le formidable souvenir d'une coupe de champagne bue avec votre père dans un lit à Douchy, Mireille avait fait du feu dans la cheminée...

J'ai raconté cette histoire en 1987, c'est loin... Mais, oui, c'est vrai, je me souviens de ce beau moment. Mimi me manque.

Gabin, Ventura... quels souvenirs gardez-vous de ces monstres sacrés qui partagaient l'affiche avec votre père ?

Gabin... Je me souviens très bien de la couverture de "Charlie Hebdo" quand il est mort : "Gabin n'est plus, allons-nous manquer de sales gueules ? Vous faites pas de mouron il y a encore Delon." Lino, c'était une autre famille, Brel, César et les autres. C'était un bon vivant.

Vous avez réussi à créer un véritable cocon familial avec vos deux filles. Cela compte-t-il, pour vous, que vos parents gardent de très bons rapports ?

La notion de famille est essentielle pour moi. Quand on décide de faire des enfants, ce n'est pas comme acheter un poisson rouge... Alors, oui, c'est toujours mieux les bons rapports, mais parfois c'est impossible.

A l'enterrement de Mireille Darc vous étiez au côté de votre père. Etait-ce important pour vous ?

Oui, c'était un lien fort qui nous reliait. Elle n'est plus là maintenant, alors on va voir...

Vos filles connaissent-elles bien la carrière de leur grand-père, et de leur grand-mère aussi ? Quels sont leurs films préférés ?

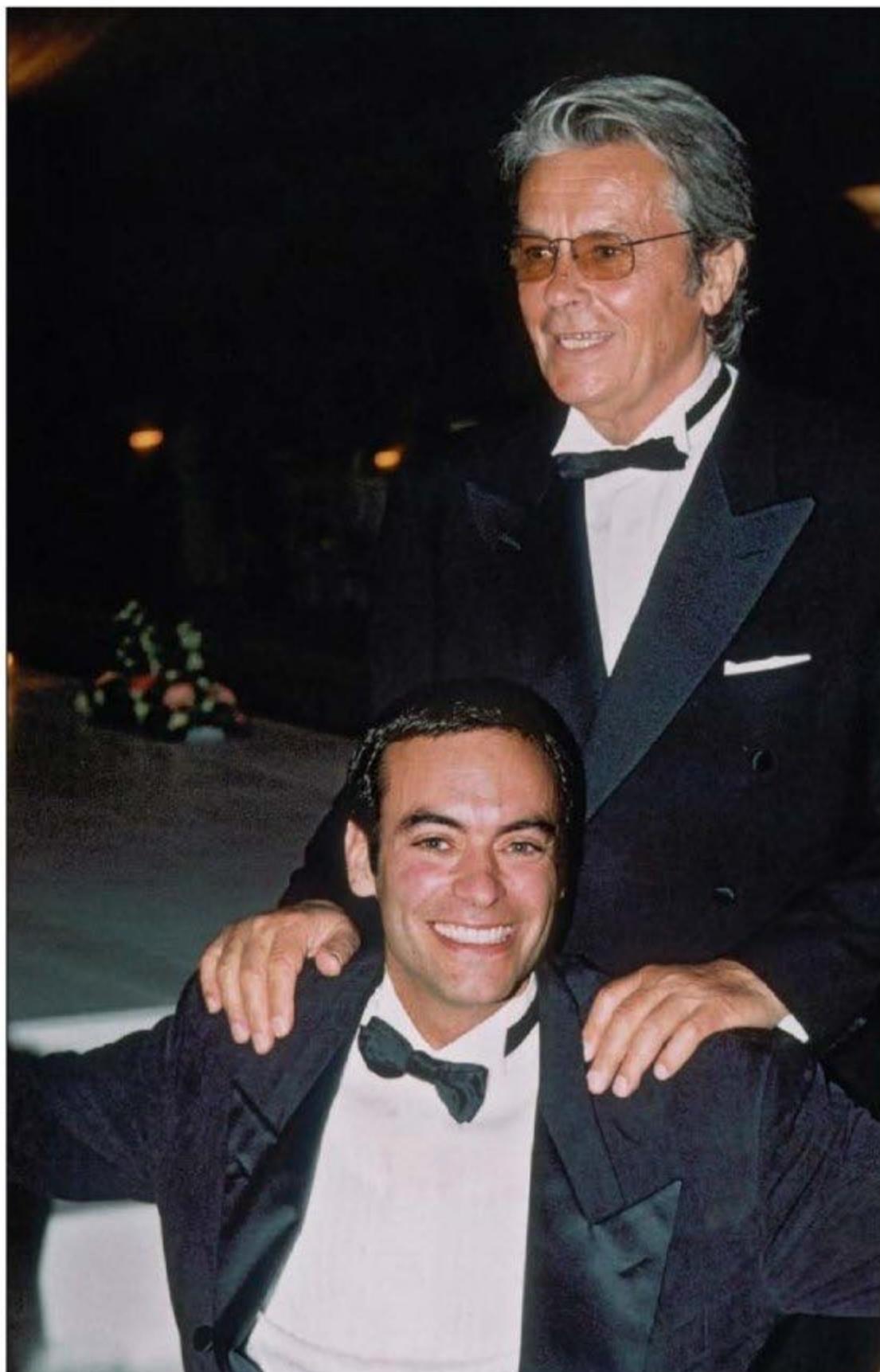
Non, elles ne connaissent pas la carrière de mon père, et elles ont vu très peu de ses films. Mais j'ai la collection Delon en DVD dans la bibliothèque, ils sont là, ses films... Je suis sûr qu'un jour elles auront envie de les voir. Quant à ma mère, elles ont vu "Le samouraï". D'ailleurs ça les a marquées : elles trouvaient qu'ils se ressemblaient comme un frère et une sœur. Elles ont raison. Et ma mère était d'une beauté aveuglante. Mais je vous dis pas le caractère ! [Rires.] Une de ses qualités, c'est que, au fond, elle a un grand cœur, et que, aujourd'hui, avec les petites elle est là, présente. C'est le plus important pour moi.

Avec des grands-parents et un père acteur, vos filles pourraient avoir envie de s'engager dans cette voie... Ou bien sont-elles vaccinées ?

Non, elles n'ont pas envie d'être actrices, ça ne les intéresse pas vraiment. Loup a bientôt 22 ans et fait des études qu'elle projette de poursuivre ensuite à l'étranger, peut-être aux Etats-Unis ou au Canada. Elle ne sait pas trop ce qu'elle fera ensuite. Liv, la cadette, est en première, elle aime les sciences économiques et les langues. Qu'elle passe son bac d'abord, après, on verra !

Ont-elles vu vos films ?

Elles les regardent quand l'occasion se présente. Je veux dire que ce n'est pas un passage obligé, c'est selon leur envie, ou si cela tombe le bon soir. Mais en général ce qu'elles ont vu leur a plu. Je me souviens de Liv en pleurs à la projection de "Mensch", parce que je me faisais tuer... Elles ont bien aimé



Au début des années 2000, chacun de son côté, ils tournaient pour la télévision. Alain connaît le succès avec «Fabio Montale», sur TF1. Anthony est l'un des héros de la série estivale de France 2, «Un été de canicule».

"La vérité si je mens !", bien sûr, et la série "Interventions".

L'une d'entre elles a-t-elle hérité d'une fibre artistique ?

Oui, Liv, je pense. Elle joue de la guitare et elle a déjà composé une chanson. Elle a pris des cours de chant. Elle a une voix très phonogénique.

Le nom de Delon est-il difficile à porter pour elles ou bien elles sont-elles fières ?

Il me semble que le nom de Delon n'a jamais semblé lourd à porter pour elles. En tout cas, elles ne me l'ont jamais dit et nous communiquons beaucoup depuis qu'elles sont petites. Je pense même qu'elles en sont fières... et elles ont raison. Leur grand-père a été une grande star. Il fait aujourd'hui partie, au même titre que Jean-Paul Belmondo, Jean Gabin et Lino Ventura, du patrimoine français. ■



A Douchy, au château de la Brûlerie, Mireille se remet doucement de son opération à cœur ouvert réalisée quelques semaines plus tôt, le 7 mars 1980, par le Pr Christian Cabrol. Affaiblie, l'actrice passe ses deux mois de convalescence sous la garde vigilante d'Alain Delon.

Mireille, son ange blond

Ils se sont aimés, protégés, rassurés. Durant près de quinze ans, ils ont formé un couple emblématique à la Montand-Signoret. Leur séparation ne les a pas empêchés de conserver des liens indéfectibles. Seule la mort pouvait les séparer.



LES FEMMES DE SA VIE



Balade familiale sur les docks du port de Marseille en 1974 pour Anthony, Mireille et Alain. Celui-ci a choisi de produire, quatre ans après le succès de «Borsalino», une suite, «Borsalino and Co», dans la cité phocéenne.

Le 15 novembre 1976, à Douchy, Mireille fait la connaissance de Manu, un dogue de 2 mois, sur les épaules d'Alain.



490.CBA

Au temps des amours et de la vie de bohème, quand Alain et Mireille tournaient ensemble.



A Venise, le jour gris qui se lève en ce mois de mai 1977 a laissé espérer aux deux stars qu'elles pouvaient jouer les amoureux anonymes. L'illusion a été de courte durée.



Les inséparables : de “Jeff” à “Pour la peau d'un flic”, ils ont tourné ensemble dans une dizaine de films

“Va vers la lumière, je suis avec toi”

LE 6 OCTOBRE 2005, MIREILLE DARC PUBLIAIT UN LIVRE-CONFÉSSION, TANT QUE *BATTRA MON CŒUR*. ELLE Y RACONTAIT, EN PARTICULIER, SA VIE PASSÉE AVEC ALAIN. A CETTE OCCASION, ILS S’ÉTAIENT RETROUVÉS POUR UNE SÉANCE PHOTO ET UNE COUVERTURE DE MATCH. ET MIREILLE LUI AVAIT REMIS CETTE LETTRE AUSSI ÉMOUVANTE QU’ÉBLOUSSANTE.

J'ai découvert, en rentrant du Cambodge, et donc avec un peu de retard, le long entretien que tu as donné à Paris Match. «Je rêve d'une femme à mes côtés, dis-tu, mais qu'elle se dépêche.» Je t'ai senti malheureux comme certains matins d'autrefois, où le seul effort d'ouvrir les yeux, de regarder le monde, t'était insupportable. Tu te souviens ? Ces matins-là, je te fichais la paix et je décrochais le téléphone à ta place, c'était tout ce que je pouvais faire pour t'aider, pour te protéger. Je sais bien que ton chagrin remonte à tes premières années, qu'on ne guérit jamais vraiment des souffrances de l'enfance. Le soir, quand tu allais un peu mieux et que tu retrouvais l'envie de parler, je te répétais toujours les mêmes mots : «Dédramatisé, mon amour, profite du moment, tu es là, je suis là, Anthony est un trésor, la vie est belle, tout le monde t'aime, tout te réussit, tu es beau, sensible, intelligent, courageux...»

Aujourd'hui, je cherche d'autres mots pour te ramener à la vie, au bonheur, même si j'ai envie de te répéter que tes enfants sont des trésors et qu'ils ont encore besoin de toi pour grandir. Je cherche d'autres mots parce que les années ont passé et qu'en prenant de l'âge on apprend à ne garder que l'essentiel. L'essentiel, après tes enfants, est que ton talent est intact, Alain, intact et immense – tu viens de nous le prouver au théâtre. L'essentiel, c'est aussi l'admiration et l'affection que tu suscites à travers le monde, dans le cœur de millions de gens. Tu mérites l'une et l'autre parce que, en dépit de ta souffrance, tu n'as jamais flanché, tu ne t'es jamais plaint. Je t'ai vu traverser la vie debout, à fleur de peau certes, mais fièrement, magnifiquement, jusqu'à ce que cette solitude dont tu t'es toujours réclamé se referme sur toi comme une prison. Aujourd'hui, partout où tu apparais, on se bouscule pour t'applaudir, pour te dire combien on t'aime, combien tu nous es précieux et cependant, quand la fête est finie, tu te retrouves seul, entouré de tes chiens. Pour la première fois depuis que nous nous connaissons et nous aimons, depuis tant d'années, je te devine un genou à terre et je sais que tu souffres à en crever.

La vie est parfois d'une cruauté insupportable, nous le savons l'un et l'autre, mais nous savons aussi qu'elle a un étonnant pouvoir de réparation. La vie est un peu comme toi, finalement, douloureuse certains matins, mais tellement tendre et consolatrice certains soirs. Je veux te dire ici qu'elle mérite qu'on se donne le mal d'oublier nos chagrins, nos blessures, nos deuils, pour continuer le voyage. Cette femme dont tu



Il découvre avec émotion la lettre de Mimi : «Je rêve de te découvrir amoureux, de t'entendre rire.»

rêves à tes côtés, elle est quelque part dans le train. Un jour, tu vas la croiser et je sais que, dans l'instant, tu la reconnaîtras. Donne-toi la possibilité de la rencontrer, laisse un peu tomber ta solitude, reviens vers nous, vers cette fièvre des grandes villes où les gens semblent se croiser sans se voir, mais où la vie, inlassablement, se reconstruit.

Je rêve déjà de te découvrir amoureux, de t'entendre rire, de te voir partir à la conquête du monde. Et ne me dis pas que ton cœur est trop vieux, ou trop fatigué, trop ceci, trop cela. Ton cœur, tu sais, je le connais, il est solide. Le cœur, c'est comme l'âme, qu'un rayon de soleil surgisse, et aussitôt il se sent mieux. Va vers la lumière, je suis avec toi. ■

Mireille



*Octobre 2005. Plus de vingt ans
après la fin de leur grande histoire d'amour,
Paris Match les a de nouveau réunis
pour une séance photo. Entre eux, c'est
toujours la même magie.*

PHOTOS RICHARD MELLOUL

UNE HISTOIRE sa légende

7 JUILLET 1983, LA VOITURE DE MIREILLE DARC S'ENCASTRE SOUS UN CAMION DANS UN TUNNEL PRÈS D'AOSTE.

L'HOMME AMOUREUX FONCE AU CHEVET DE SA COMPAGNE FRACASSÉE ET PREND TOUT EN MAIN

PAR JEAN CAU

Ils disent : « Nous apprenons à l'instant que l'actrice Mireille Darc vient d'être victime d'un très grave accident d'auto en Italie, près d'Aoste. Pour l'instant, nous n'avons pas d'autres informations [...] »

J'ai dit : « Mimi... c'est pas possible ! » Et j'ai commencé à me pendre au téléphone. J'ai eu Silvio à l'appartement. Il n'en savait pas plus que moi, il était bouleversé.

« Et Monsieur Delon, Silvio ? Où est-il ?

– Il est passé vite, il est déjà parti... Lui non plus ne savait pas. » Bêtement, j'ai demandé :

« Mais comment était-il ?

– Comme vous imaginez, vous connaissez Monsieur... »

Je tourne en rond. J'appelle des amis pour qu'ils n'apprennent pas la nouvelle par la radio. Puis j'attends. Je pense à Mimi, je pense à Alain. Je mélange. Je le vois quand on lui apprend la nouvelle. Un K-O, il vacille. Blanc. Puis il se reprend. Reste debout.

« Je connais Monsieur... »

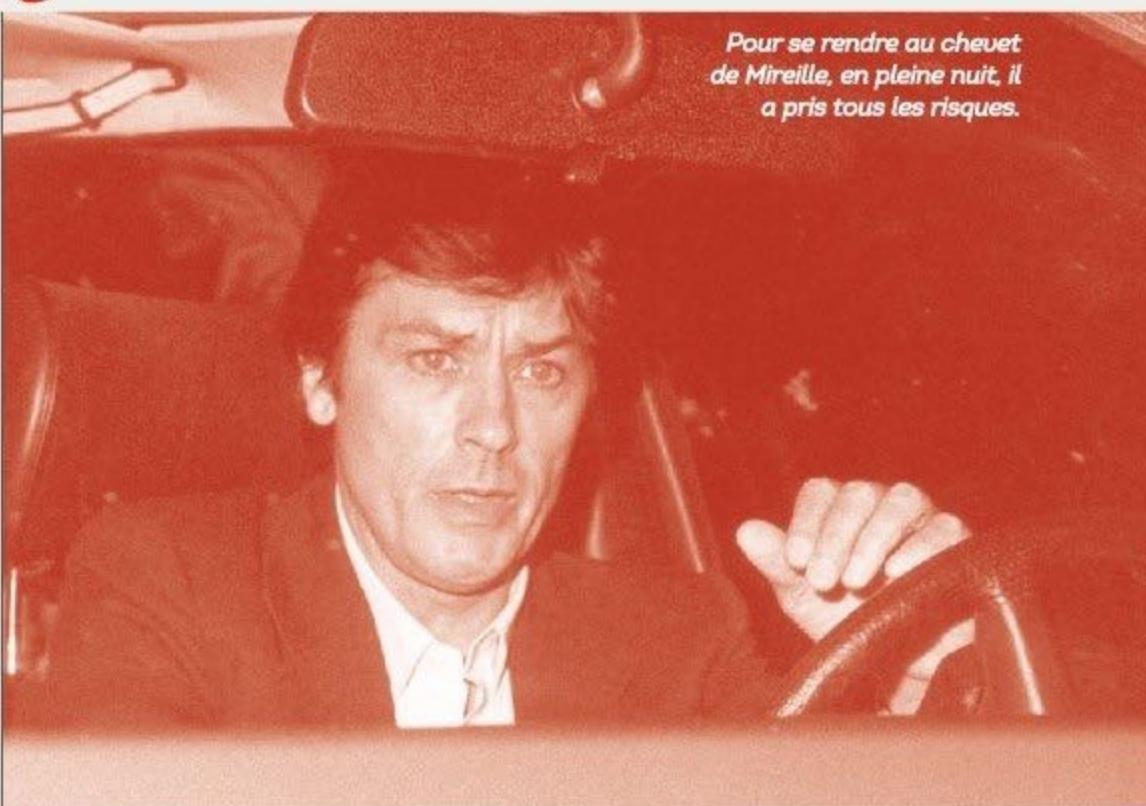
La cavalcade ensuite. A toute allure vers Paris, comme un fou et tant pis si je me tue. Un fou très froid. L'appartement où il rafle un sac. La ruée vers l'ascenseur qu'il a bloqué et qui descend trop lentement. Voiture. Avion. Voiture encore.

Un record de vitesse folle et de mutisme.

L'arrivée à l'hôpital en trombe :

« Où est-elle ? »

La peur au ventre. Le désespoir dans la tête de ce fou.



Pour se rendre au chevet de Mireille, en pleine nuit, il a pris tous les risques.



L'épau de la Mercedes 500 après le choc survenu à plus de 140 km/h.

brusquement freiné dans le tunnel, et qu'il n'a pas voulu lui rentrer dedans, etc. » Comment c'est arrivé, ça m'est égal !

« Oui, ça va bien... Voilà, elle a deux côtes cassées, une fracture du bassin, mais sans déplacement... »

– Ah, sans déplacement ?

– Oui, et c'est ce qui est important. Et puis la vertèbre.

– Mais il y aura une opération ?

– Non, non, tout peut se remettre en place par plâtrage, corset...

– Elle est consciente ?

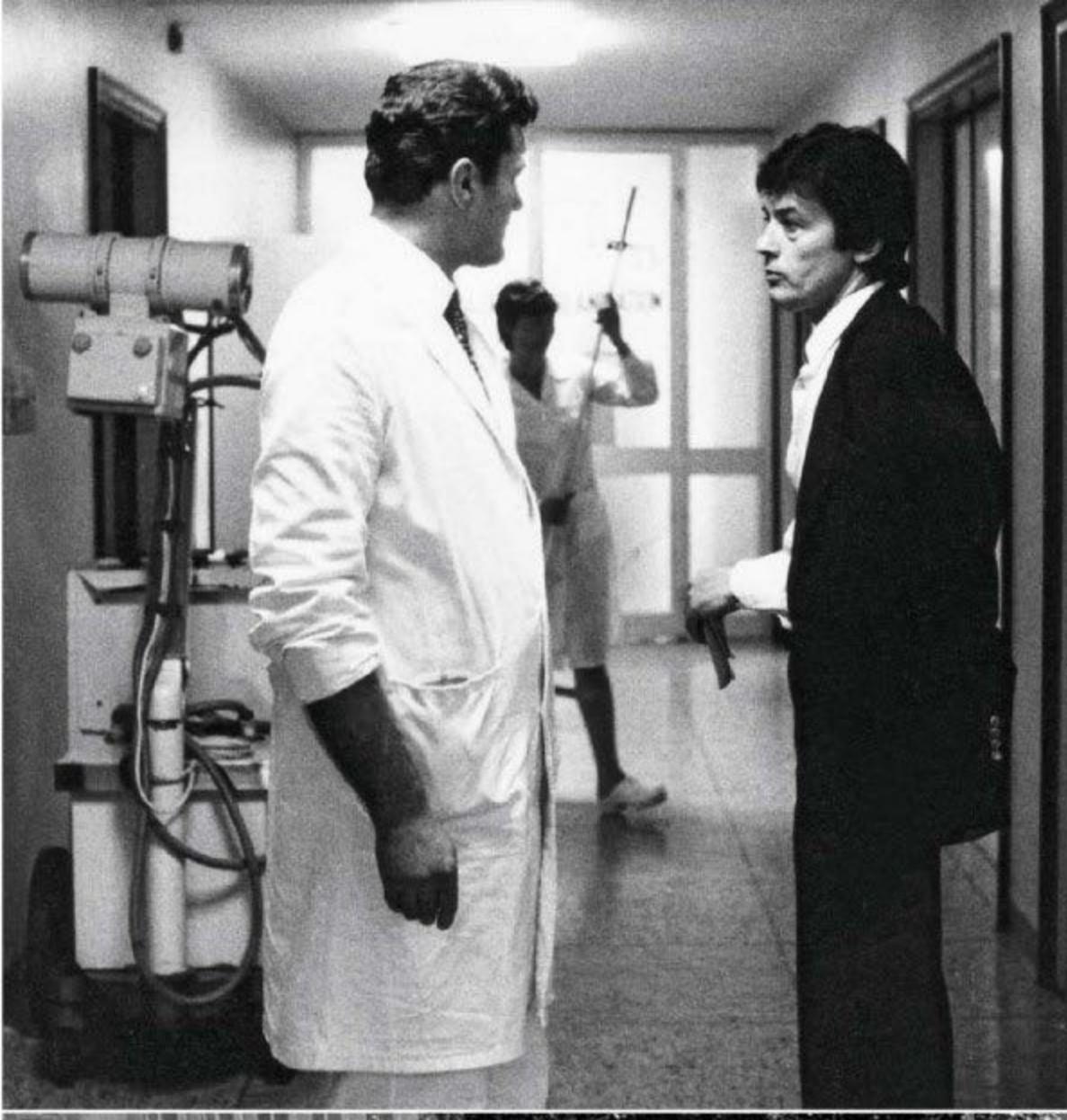
– Oui, elle a même parlé avec Alain... Elle lui a demandé ce que nous disions... Ils ont parlé de tous les amis... Enfin, ça va... »

Enfin, ça va. Cette idée que tout pouvait devenir souvenir s'éloigne, chassée par l'espoir, bousculée par l'avenir puisqu'il y en aura un. Elle n'a pas d'os, Mimi, mais elle a une tête bourrée à craquer d'un terrible courage. C'est un mec, cette fille. Un dur en forme de ligne. La vie lui flanque des bourrades d'une rare méchanceté, la mort lui téléphone et puis, heureusement, raccroche [...]. Mimi, motus, sinon je vais finir par lâcher des bêtises et tu me diras que j'aurais mieux fait de me taire et de prendre exemple sur toi. Sur ta fierté et ton sourire. Sur tes silences.

Allez, Mimi, on t'aime.

Tu vas voir, les millions de lecteurs de Paris Match vont te l'écrire et leurs lettres formeront une magnifique moquette d'amitié autour de ton lit.

Allez, Mimi, on continue. ■



Il est resté au chevet de Mireille. Quand il sort de la salle de réanimation, le lendemain, c'est avec le sourire: elle est sauvée.

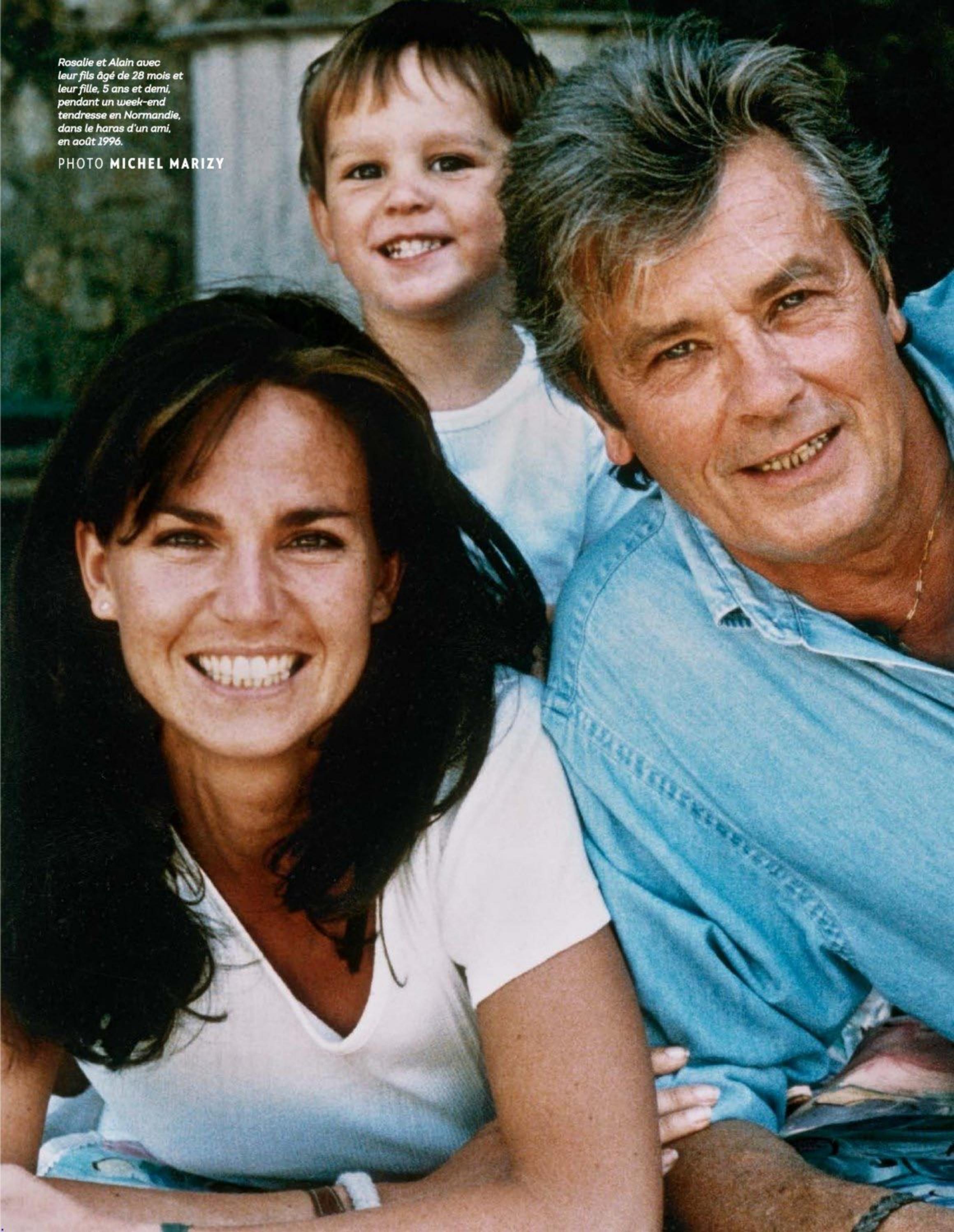
Le bilan est lourd pour Mimi: fracture du bassin, d'une vertèbre lombaire et de deux côtes.



Le 8 juillet 1983, à 10h15. L'hélicoptère vient de déposer l'actrice au centre hospitalier de Genève après un vol de trente minutes. C'est Alain qui a décidé de la faire transférer.

Rosalie et Alain avec
leur fils âgé de 28 mois et
leur fille, 5 ans et demi,
pendant un week-end
tendresse en Normandie,
dans le haras d'un ami,
en août 1996.

PHOTO MICHEL MARIZY





Rosalie, son amour famille

Ils se sont rencontrés sur une chanson, en 1987.

Lui, star, elle, figurante. Il avait 52 ans. Rosalie Van Breemen

lui a donné deux enfants, Anouchka et Alain-Fabien.

Une famille enfin, un cocon à quatre. Le rêve a duré quinze ans.



Le 20 janvier 1993, elle renoue avec son métier de top model pour Emanuel Ungaro (en blanc), le temps d'une collection haute couture printemps-été, sous les yeux de Delon charmé par sa petite robe noire en mousseline.

Chez Ungaro ou en couverture de Match, sa beauté éclatante le rend serein. Il a rarement eu l'air si apaisé

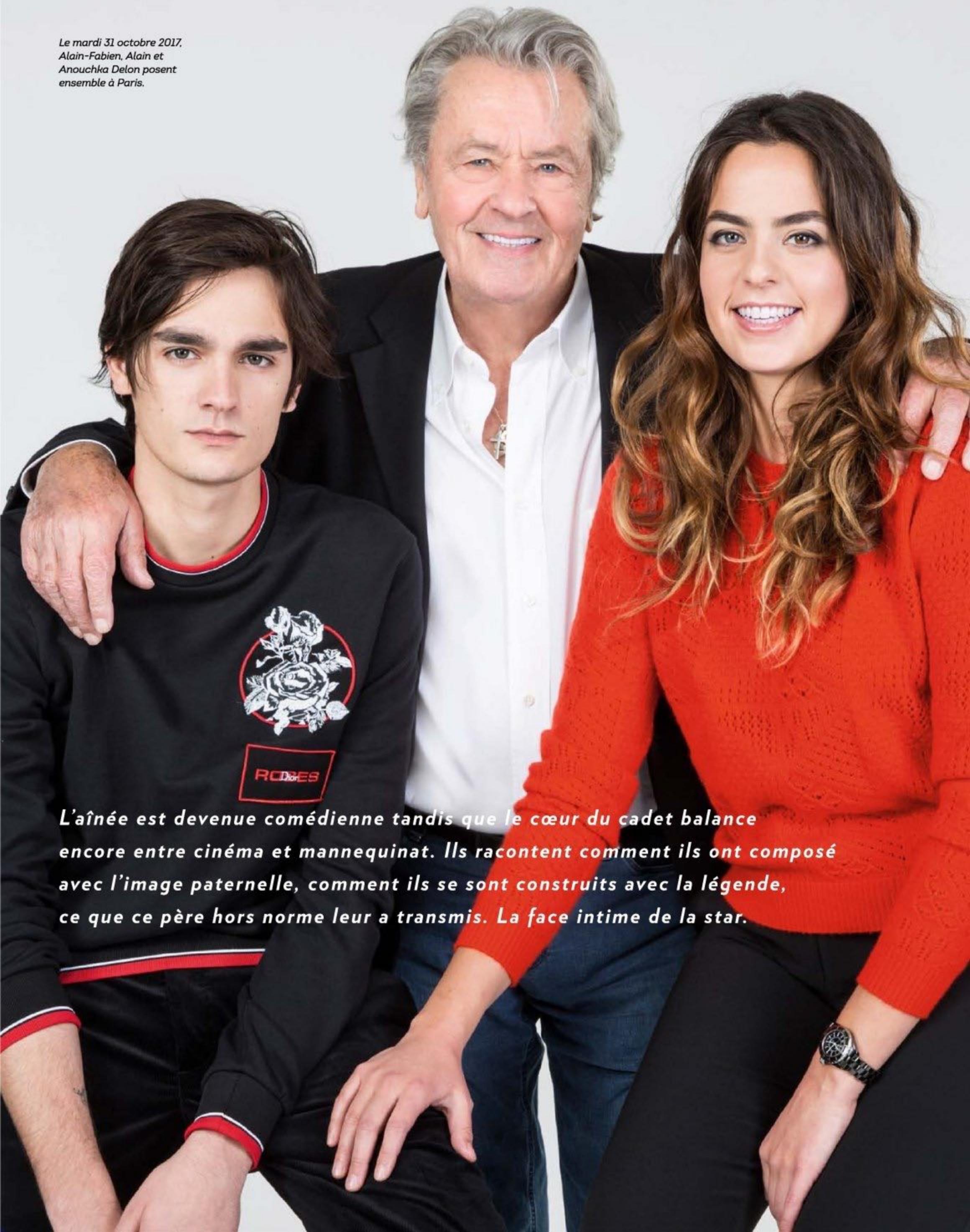


A Genève, Alain goûte au bonheur d'avoir une fille: Anouchka.



A chacun sa glace! En novembre 1995, la petite tribu s'offre une dégustation sur la place de Zandvoort, une station balnéaire de la mer du Nord, aux Pays-Bas.

Le mardi 31 octobre 2017.
Alain-Fabien, Alain et
Anouchka Delon posent
ensemble à Paris.



L'aînée est devenue comédienne tandis que le cœur du cadet balance encore entre cinéma et mannequinat. Ils racontent comment ils ont composé avec l'image paternelle, comment ils se sont construits avec la légende, ce que ce père hors norme leur a transmis. La face intime de la star.

ANOUCHKA ET ALAIN-FABIEN

«NOUS SOMMES FIERS D'ÊTRE DES DELON ET D'HONORER NOTRE PÈRE»

UN ENTRETIEN AVEC CATHERINE TABOIS

PHOTOS CHRISTINE LEDROIT-PERRIN

Paris Match. Votre père fête ses 60 ans de carrière cette année. Quels sont ses films qui vous ont le plus marqués ?

Alain-Fabien. "Le clan des Siciliens", "Borsalino", "Zorro" et "La tulipe noire".

Anouchka. Petits, nous n'avions pas le droit de regarder ses films trop violents. Nous avons été biberonnés à "La tulipe noire" et à "Zorro". Liés à l'enfance, ils restent mes préférés. "Le clan des Siciliens"... nous l'avons bien regardé quinze mille fois ! Le dimanche, on était si fans qu'on se le passait quatre fois de suite. Gabin, Lino, mon père, ces trois acteurs réunis, ça m'éclate. Et "Borsalino"... savoir que mon père s'est tellement battu pour le monter me touche beaucoup.

Regardiez-vous ses films avec lui ?

A.-F. Il passait au moment du générique de début, s'en allait pour revenir trois ou quatre fois pendant le film et nous demander si cela nous plaisait. On entendait ses chaussons qui glissaient... En fait, il n'a jamais aimé se voir à l'écran.

A. Je comprends, j'ai horreur de cela aussi.

En profitait-il pour vous raconter des anecdotes ?

A. Parfois il était content d'en raconter. A d'autres moments, cela semblait être plus douloureux.

A.-F. Moi, je n'en ai jamais entendues.

A. Pour "L'homme pressé", il m'avait raconté qu'il avait racheté les droits du livre avant de produire le film. Pour "Borsalino", qu'il avait vendu les droits à la Warner. Ou pour "La piscine", qu'il voulait absolument que ce soit Romy...

A.-F. Il s'intéressait aux objets qui ont marqué ses films comme le chapeau et le gun de "Borsalino", le masque de Zorro. J'en ai deux à la maison.

A. J'ai récupéré des chemises de "Casanova". Je les avais piquées dans son placard quand j'étais ado. Je les ai gardées.

En visionnant les films de votre père, avez-vous appris des choses ?

A. Enfant, non. La façon de jouer était différente, le rythme plus lent. Quand je regarde "La piscine" on sent cette différence de tempo avec les films d'aujourd'hui. On se dit aussi que la vie semblait plus facile...

A.-F. [Rires.] Ce n'était pas la vraie vie, juste du cinéma.

Comme le dit votre père, être acteur est-il, selon vous, le plus beau métier du monde ?

A. Je ne sais pas si c'est le plus beau. C'est un métier difficile. Dur émotionnellement et psychologiquement. Faire sortir des émotions sur commande n'est pas évident. Il faut savoir aussi se protéger.

A.-F. C'est un métier compliqué. Quand j'ai fini ma journée de travail, je suis heureux d'avoir bossé dur et d'être payé pour cela. J'adore faire partie d'un projet plus grand que moi. J'aime l'ambiance d'équipe, le fait de construire ensemble. Quand cela s'arrête, c'est violent comme un divorce.

A. Au théâtre, c'est différent, il y a du respect, c'est du partage pur. Je ne me vois pas faire un autre métier. Parfois, on ne sait pas trop pourquoi on est sur Terre, alors quand, de temps en temps, on peut donner du bonheur aux autres, c'est énorme.

Votre père est-il un exemple pour vous deux ?

A.-F. Un exemple de fermeté, oui. Papa m'a aidé à ne pas me laisser marcher sur les pieds. Il a des principes. J'entends souvent dire qu'il est une icône. Plus encore, je pense qu'il est un exemple de réussite. Il n'y a plus de mecs comme lui aujourd'hui, je n'en vois pas. C'est lui qu'il faut que tu accroches sur ton mur.

A. Notre père est un exemple de réussite, mais en France on n'aime pas cela. Si vous roulez en Porsche, cela dérange. Aux Etats-Unis, les gens sont contents du succès des autres. Sa réussite, mon père ne la doit qu'à lui-même. Des carrières comme la sienne cela n'existe pratiquement plus. Il est aussi un exemple de persévérance dans le travail, c'est un bosseur. A une époque, il s'est débrouillé seul pour monter ses films. Je dis chapeau, ça me plaît ! Cela m'inspire dans mon boulot quand je monte des pièces. Etre à l'origine de projets, cela permet d'être libre. Bien sûr, on l'a critiqué mais il s'en est toujours foutu. Il est libre dans ce qu'il fait comme dans tout ce qu'il dit. Mon père c'est un peu Bruce Wayne, alias Batman : "Comment as-tu fait pour récupérer ma maison, qui appartient à la banque ? – Ben, j'ai racheté la banque."

A.-F. Tu as raison, c'est exactement ça ! J'ai adoré un passage du documentaire "Alain Delon cet inconnu". Cela concernait le film "Borsalino". On y voit des images d'archives où il arrive dans sa loge et il dit : "Où est le chéquier ? Putain, on doit combien à Belmondo ?" Il fait le chèque et il est content... Le commentaire dit : "On n'aura jamais vu Alain Delon aussi musclé que pendant cette période-là." Parce qu'il faisait des pompes tous les jours pour être plus beau et plus fort que Belmondo. (Suite page 86)



«LE CLAN DES
SICILIENS? NOUS
ÉTIIONS TELLEMENT
FANS QUE LE
DIMANCHE ON SE
LE PASSAIT QUATRE
FOIS DE SUITE»

Anouchka



Le trio rejoue une photo mythique. «Gabin, Lino, mon père, ces trois acteurs réunis, ça m'éclate», dit Anouchka.



Ce qui m'amuse, en fait, c'est qu'il était en compétition avec un mec qu'il payait et dont il était devenu le producteur pour gagner. Mon père veut toujours gagner, toujours sortir vainqueur.

Avez-vous beaucoup de souvenirs de tournages ensemble ?

A. Nous étions toujours collés à lui dans les coulisses de la série "Fabio Montale". Sur "Frank Riva", j'ai eu le déclencheur qui m'a donné envie de faire ce métier. J'ai pu admirer son professionnalisme et la façon dont il travaille à l'instinct. Moi, j'ai besoin de répéter trois heures, lui, ça le gonfle, il répète peu. Mais quand il balance ses répliques, c'est hallucinant. Il a du métier, de l'expérience et une nature.

A.-F. Il nous a appris la rigueur, les règles de base à respecter.

Anouchka, vous disiez dans le journal suisse "Le Temps" qu'il était difficile à porter, le nom de Delon. Que vous vous faisiez parfois "lyncher" ?

A. Personne ne m'a forcée à faire le même métier que mon père. Mais ça peut être compliqué. Dernièrement, je suis tombée de ma chaise : une femme voulait me confier un rôle, mais se disait ennuyée car je faisais du théâtre, pas du cinéma. Parfois, je suis confrontée à des situations étranges. On me dit : "Ça ne va pas le faire car le producteur a peur de ton nom." Aux Etats-Unis, Jane Fonda peut jouer avec son père, ou Will Smith avec son fils sans que cela pose de problème, tout le monde est ravi. Ici, c'est plus compliqué. On n'a pas le droit à l'erreur. J'ai appris à relativiser.

A.-F. Les gens oublient qu'Alain Delon n'est pas uniquement un comédien. C'est la réussite incarnée. D'un boulot il en fait 150. Il a lancé des cigarettes, des timbres, des parfums, des polos, à son nom. Il réussit tout et partout. C'est un homme extrêmement intelligent.

A. Il a beaucoup joué au théâtre aussi. Il a commencé avec Romy dans "Dommage qu'elle soit une putain". C'est un excellent comédien sur les planches et il a aussi la fibre comique. Il est capable de faire preuve d'autodérision. Dans "Astérix aux Jeux olympiques", sa tirade dans le rôle de César en est la meilleure expression. Dommage qu'on ne lui confie pas assez de rôles comiques parce qu'il a beaucoup d'humour. Il adore se marrer.

A la difficulté de porter le nom de votre père s'ajoute celle de lui ressembler autant, Alain Fabien. Cela vous pose-t-il problème ?

A.-F. De temps en temps, c'est chaud. On m'arrête dans la rue pour me dire : "Vous êtes le sosie d'Alain Delon." Sosie, non. C'est papa ! En France, c'est parfois pesant mais à l'étranger ça peut servir. J'aime bien. Toi, Anouchka, tu as fait du théâtre avec lui. Moi, j'ai toujours été le vilain petit canard de la famille. Je suis relié par le nom, par la gueule, mais en termes d'image je ne suis pas du tout relié à vous.

A. Quand j'ai joué "Une journée ordinaire" avec mon père, je n'ai pas réfléchi. A 19 ans, quand on vous propose un tel projet avec Alain Delon comme partenaire, quelle comédienne dirait non ? Sauf que je me suis fait défoncer, parce que j'étais "la fille de" et je n'ai plus trouvé de boulot pendant deux ans. C'est pénible, mais j'ai assumé jusqu'au bout.

Alain-Fabien, votre père vous a souvent dit : "Sois un homme"... Le dit-il toujours ?

A.-F. Je reconnaissais que si votre enfant est fort mentalement et psychologiquement, l'élever à la dure peut lui permettre d'encaisser des coups plus tard. Si, il y a trois ans, j'ai eu faim et froid, aujourd'hui, je me sens bien. Je m'en suis sorti tout seul même si je suis le fils d'Alain Delon. Je ne le remercierai jamais assez.

Après, sur la forme, ce n'était pas forcément idéal. Je n'élèverais pas mes enfants comme cela. Sur certains points, je suis plus homme que lui. Il dit certaines choses qu'il ne fait pas.

Est-ce lourd à porter d'avoir son prénom dans le vôtre ?

A.-F. Ce qui me dérange le plus, c'est quand je demande aux gens de m'appeler Alain. A l'école, tout le monde m'appelait comme ça. Malheureusement, il y a toujours eu des connards pour dire : "Non, il n'y a qu'un seul Alain Delon."

A. Tu es Alain junior !

A.-F. En fait, cela m'amuse d'avoir le même prénom que lui. Il a 82 ans, si je réussis, il y aura un autre "A.D." en haut de l'affiche. Cela me fait kiffer de pérenniser cette lignée. Je donnerai le même prénom à un de mes gosses. Comme ça, il y aura encore un Alain Delon. Quant à être acteur, il m'a tanné pour que je le sois. J'ai merdé quand j'ai eu 18 ans, j'ai fait le con. Depuis que je suis né, on me martèle que je vais être le sosie de mon père, que je serai le nouveau Delon. Ça m'a fait peur ! Mais aujourd'hui, tout cela est apaisé, je prends énormément de plaisir à faire ce métier.

A. Tout ça part d'un bon sentiment. Les parents veulent qu'on fasse perdurer leur nom. Aller contre leur désir est classique. A nous de faire notre chemin, de nous imposer. Moi, je voulais être journaliste ou avocate.

A.-F. Pour moi, Alain Delon n'est pas qu'un acteur c'est aussi un businessman. Aujourd'hui, je ne me sens pas enfermé. Je peux tout faire : être mannequin, chanter... Je peux toucher à tout. Et cela m'enlève un poids.

Avoir une fille, a-t-il été plus facile pour Alain Delon ?

«JE ME SOUVIENS DE LA FOIS OÙ MON PÈRE NOUS A ACCOMPAGNÉS CHEZ DISNEY. ALAIN DELON, À 75 ANS, DANS UN ROLLER COASTER, C'ÉTAIT OUF !»

Alain-Fabien

A. Oui, peut-être, car je lui ressemble moins physiquement. C'est moins flagrant. Moi, cela me rassure d'être sa fille.

A.-F. A cause de notre ressemblance, le nom est plus lourd à porter pour moi. Plus je vieillis, plus je lui ressemble, sauf pour la couleur des yeux. Cela fait peur, mais on s'y fait.

Qu'avez-vous hérité de lui ?

A. La persévérance, cette volonté de ne jamais lâcher. Comme lui, je peux m'emballer assez vite. Nos deux parents ont un peu le même caractère. Nous avons pris des deux.

A.-F. Son intelligence, j'espère. Il est très malin. Vif. Il a toujours un coup d'avance sur les autres. Je suis très calme mais capable d'explorer. Quand je n'ai pas le moral, je lui expédie un texto, j'ai besoin d'entendre mon père me rappeler que "nous, les Delon", nous sommes les meilleurs.

A. Nous sommes fiers d'être des Delon et d'honorer notre père. Soyons clairs, cela nous confère une protection, une légitimité. Je comprends parfaitement quand je l'entends dire qu'il veut construire une dynastie, et qu'il veut que ses enfants soient acteurs. Il pense aux Douglas, aux Fonda... Mes parents sont des autodidactes issus de familles pauvres. Ils nous ont inculqué des valeurs, notamment qu'il faut bosser pour y arriver et que



Fou rire partagé entre père et fils. Pour ses enfants, la fibre comique d'Alain Delon n'a pas été assez exploitée: «Il est drôle et il adore se marrer.»

l'argent ne pousse pas sur les arbres. Nous avions conscience de notre chance.

A.-F. Papa n'a jamais étalé son argent, il préférait investir dans l'art. Il s'est construit un paradis clos par de hauts murs. Il a son lac, sa robe de chambre avec des trous. Il voulait aussi un jardin où reposer avec ses chiens quand il sera décédé... Il a bossé toute sa vie. A sa place, moi j'aurais eu huit jets sur le tarmac, des paquets de gonzesses en train de danser autour de moi... Mon père est un homme humble. Il m'a inculqué la notion de l'argent. Aujourd'hui, j'ai plaisir à m'offrir un billet d'avion. Je suis fier de pouvoir le faire. Pas comme certains potes qui ont la carte bancaire de papa mais qui deviennent dépressifs sans savoir quoi faire de leur vie.

A. Nous n'avons pas été élevés avec du caviar au petit déjeuner. Nous venons d'une famille d'artistes et ça, on l'apprécie.

Votre vie a-t-elle été normale ?

A. Quand j'allais à l'école en Hollande, je ne savais pas que nos parents étaient riches. Nous avons toujours vécu simplement. Nous allions en vacances à Douchy, nous ne passions pas nos étés sur des yachts.

Quels sont vos plus beaux souvenirs d'enfance ?

A. Notre père se débrouillait pour nous apporter des croissants tous les matins, des brioches le dimanche. On se retrouvait tous les quatre. Les dimanches soir, il nous préparait du boudin noir aux pommes. Pour Noël, nous aimions rester tous les quatre à Douchy. On mélangeait tradition française et hollandaise. Après le repas du nouvel an, nous regardions la télé en dévorant les beignets que maman avait préparés.

A.-F. Aucun excès. Papa affectionne les choses simples. Quand il ne tournait pas, il aimait passer ses week-ends à donner des carottes aux chevaux et du pain aux canards. Il fallait le voir, le matin, prendre une casserole remplie de pain mouillé et s'installer en plein champ dans sa robe de chambre trouée en attendant que les corbeaux arrivent. Ma mère aussi était d'une grande simplicité. Nous étions dans un cocon à l'époque où mes parents vivaient ensemble. Je me souviens de la fois où papa

nous a accompagnés à Disneyland. On en rêvait depuis des années. Il est monté dans le Train de la mine avec nous. Il a fait des montagnes russes avec nous ! A 75 ans, Alain Delon dans un roller coaster, c'était ouf. Il était heureux, ce sont de super souvenirs.

A. Si on avait un 2 en maths, cela le faisait rire. Il n'était pas sévère. Il me disait : "Tu es bien la fille de ton père". Quand on lui disait qu'on ne voulait pas aller en classe, il nous servait d'avocat auprès de maman et nous excusait : "Ils ne se sentent pas bien."

Aujourd'hui votre père est-il apaisé ?

A. Pas encore, mais il est sur le chemin. Il ne sera jamais vraiment apaisé, c'est son caractère. C'est à nous, en tant qu'enfants, de l'aider à y parvenir. Sa mélancolie fait partie de son charme.

Vos racines sont-elles solides ?

A. Pas besoin de se retrouver autour d'une table pour savoir d'où l'on vient. Nous sommes tous des solitaires, des pudiques aussi. Chacun sa vie, mais on fait notre possible pour passer un maximum de temps ensemble ! Dès qu'il y a un problème nous débarquons tous.

A.-F. Et puis, quand c'est grave, il est toujours là !

On le lit souvent... Alain Delon est-il invivable ?

A. Il est entier, il a un tempérament d'artiste. Plus je travaille avec des comédiens, plus je m'aperçois que les artistes peuvent être qualifiés, par moments, d'invivables. Il a une forte personnalité. On dit souvent : "Delon est sombre quand Belmondo sourit tout le temps." Bon, le yin et le yang se complétant, cela donne "Borsalino" !

Auriez-vous été plus heureux s'il avait refait sa vie ?

A.-F. Sur ce point, je pense qu'il a été extrêmement généreux avec nous. J'ai aperçu d'autres femmes chez lui, mais il a toujours souhaité nous préserver.

A. Nous avons tous envie que nos parents refassent leur vie. Lui est heureux seul. ■

Catherine Tabouis @tabouis



LA PHOTO EST ENCADRÉE CHEZ LUI. TROIS GÉNÉRATIONS RÉUNIES, UN CLAN MALGRÉ TOUT : LES DELON

Il l'a décroché du mur pour qu'il figure dans ce hors-série. Ce cliché a été pris le 7 novembre 2015, la veille du 80e anniversaire de l'acteur, au restaurant italien La Corte, à Paris. Alain préside la table avec Nathalie, son ex-femme. A sa droite, se trouvent sa petite-fille Alyson Le Borgne - fille d'Anthony - et ses enfants Alain-Fabien et Anouchka. A la gauche de Nathalie, les deux sœurs Loup et Liu et leur père, Anthony.



LA FIN LUI APPA

Dans sa loge du théâtre Marigny, il se détend avant de monter sur scène au côté d'Astrid Veillon pour «Les montagnes russes», d'Eric Assous. Sur sa table de chevet, l'écharpe de Jean Gabin, le porte-voix de Luchino Visconti et son livre culte, «La guerre a neuf ans», de Pascal Jardin. Sur le porte-manteau: la robe élisabéthaine de Romy Schneider.

PHOTO MICHEL MARIZY



RTIENT



*L'acteur est devenu comédien.
En vingt ans, Anne Bourgeois
a mis en scène Alain Delon
à quatre reprises au théâtre.
Elle témoigne de son envie
de travailler sans cesse, de
son ouverture d'esprit. Sur les
planches, c'est une véritable
histoire d'amour avec le public
dont il a toujours décidé, chaque
soir, d'écrire les derniers mots.*

AVEC ROMY, MARIE BELL OU MIREILLE,
QUAND LE RIDEAU SE LÈVE,
IL DONNE TOUT : SA DÉMARCHE EST
TRÈS ANIMALE, QUASI SENSUELLE....



Pour leur premier rôle au théâtre, en janvier 1961, Romy Schneider et lui n'ont pas choisi la facilité. Ce sera «Dommage qu'elle soit une putain», de John Ford, mis en scène par Luchino Visconti. Les amours d'un frère et de sa jumelle dans le Parme de la Renaissance...





Auril 1968 : après sept ans d'absence, il revient au théâtre du Gymnase, dans «Les yeux crevés», la pièce de son ami Jean Cau. Il est Dino, jeune voyou manipulé, torturé mentalement par un couple maudit, Marie Bell, milliardaire héroïnomane, et son mari, pilote de course homosexuel. Scandale garantit

29 janvier 2007.
Alain et Mireille
Darc se découvrent
sur les planches
et s'enlacent
à l'issue de la
première d'une
histoire culte,
«Sur la route de
Madison», au
théâtre Marigny.



« IL AVAIT TANT DE PLAISIR À VOIR SA FILLE ANOUCHKA ÉTINCELER »

INTERVIEW GHISLAIN LOUSTALOT

Paris Match. Comment avez-vous commencé à travailler avec Alain Delon ?

Anne Bourgeois. C'était en 1998, pour la reprise de la pièce "Variations énigmatiques", qui avait déjà été mise en scène par Bernard Murat. Stéphane Freiss m'avait appelée. Il venait d'être choisi par Alain Delon pour succéder à Francis Huster, il avait évoqué mon nom pour le diriger. Et puis, plus de nouvelles. J'étais en vacances avec mes parents, ma mère lisait le journal et elle me dit : "Regarde, c'est drôle, tu as un homonyme qui va travailler avec Delon." J'ai immédiatement consulté mon répondeur à distance – il n'y avait pas encore de portable à l'époque – j'avais dix-sept messages du producteur Gilbert Coullier. Il voulait me voir vite. Je suis rentrée à Paris, j'avais 30 ans, j'étais terrifiée.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?

J'ai d'abord essayé d'obtenir son numéro de téléphone pour savoir ce qu'il souhaitait que je fasse ou pas. Personne n'a voulu me le donner. Bernard Murat m'avait transmis un maximum d'indications et j'ai commencé à travailler seule avec Stéphane pendant un mois en attendant le retour d'Alain dont je tenais le rôle durant ces séances. Un jour, on me prévient : "M. Delon est arrivé." Il faisait chaud au milieu de cet été, j'étais en short et en tongs quand j'ai débarqué au Théâtre de Paris pour la première répétition. Il y avait un attroupement devant l'entrée et j'ai réalisé : des fans s'étaient déjà réunis. J'ai franchi le barrage, je ne sais comment. Je suis entrée, tremblante, dans le hall et j'ai vu arriver cette immense star vers moi, les bras ouverts. Il a mis ses grandes mains sur mes frêles épaules comme un père l'aurait fait : "C'est donc avec vous que je vais travailler ?" Cela a été très simple, très beau.

Comment cela se passe-t-il avec lui immédiatement ?

En vérité, il était écrit dans mon contrat que je ne devais pas lui parler. Je devais uniquement travailler avec Stéphane Freiss, ce qui est absurde. J'ai compris que cela voulait dire : il a déjà joué la pièce cent fois, laissez-le tranquille. Pendant les premières répétitions j'étais de toute façon tellement impressionnée que j'articulais juste : "Bonjour monsieur, au revoir monsieur." Nous avons travaillé plusieurs jours la continuité de la pièce. Quand nous finissions, je disais : "Merci monsieur." Alain mettait son imper et rentrait chez lui. Je restais avec Stéphane pour travailler le jeu. Un soir nous avons entendu la porte grincer et vu Alain réapparaître : "Mais qu'est-ce que vous faites, vous travaillez sans moi ?" J'ai balbutié que je n'avais rien à lui apprendre. Il a enlevé son imper,

s'est assis et m'a dit : "Reprenez, travaillons encore." A partir de ce jour, j'ai pu lui parler librement de tout. Et il entendait tout.

Quand il suit Visconti sur les planches du Théâtre de Paris en 1961, à 26 ans, pour "Dommage qu'elle soit une putain", de John Ford, il dit : "J'ai dû apprendre à parler, à marcher, à me tenir sur scène." Quand vous l'avez rencontré, l'acteur était-il devenu comédien ?

Il avait été absent des planches presque trois décennies mais la création de "Variations énigmatiques" avec Francis Huster avait été un formidable succès. D'après ce que je sais, le jeu, la technicité lui étaient revenus tout de suite. Subsistaient quelques tics de nervosité dont il avait conscience et qu'il m'a demandé de pointer : "Dites-moi si je remonte trop ma mèche de cheveux ou mes manches." Alain est un homme de premières fois. Cela ne lui apporte rien de répéter. Il sait d'avance comment il va jouer une scène. Il ne cherche pas à se surprendre lui-même, la répétition ne lui sert qu'à apprendre ou à revoir son texte. Il a juste besoin d'éprouver son corps dans l'espace. Alain est un acteur qui devient comédien au fil des représentations.

Certains acteurs craignent le côté répétitif de la scène comme une forme de routine. Cela lui pose-t-il un problème ?

J'ai travaillé sur quatre pièces avec Alain. Pour lui, chaque soir est un nouveau défi, il ne s'ennuie jamais. Son seul questionnement, son intérêt premier : "Quelle histoire d'amour vais-je avoir avec les gens qui sont dans la salle ce soir ?" Quand le rideau s'ouvre, il donne tout. C'est une démarche très animale, un rapport de chair à chair quasi sensuel avec le public.

Est-ce qu'on peut dire de lui qu'il a du métier ou bien est-ce toujours très brut, très spontané ?

Il sait pourquoi il a choisi la pièce qu'il va jouer, il sait avant nous comment il la jouera et il sent, il vit dans ses tripes, ce qui se passera. On peut donc parler d'instinct mais aussi de métier. Son moteur, c'est l'émotion qu'il voudra transmettre. Sous ses airs d'écorché vif, Alain est avant tout un homme d'émotions et il souhaite par-dessus tout les offrir.

Est-ce une façon de donner de l'amour pour en recevoir ?

C'est le cas avec tous les acteurs, mais chez Alain c'est encore plus troublant. Cela a été une façon pour lui de prendre de plein fouet l'amour que les gens lui portent. Cet amour, ce flux qui circule dans le théâtre, c'est une drogue à laquelle on se shoote. Avant chaque représentation, Alain regarde toujours la salle à travers le rideau pour voir avec qui se fera cette histoire d'amour quotidienne. Je l'ai même vu aller s'asseoir à la place des spectateurs quelques heures avant la représentation pour imaginer ce qu'ils pouvaient vivre, vérifier aussi leur confort, leur angle de vision.

Comment travaille-t-il au théâtre ?

Quand il arrive aux répétitions, et même s'il ne possède pas encore tout son texte, il a déjà pris toutes les décisions sur la façon dont il jouera chaque scène. N'oublions pas l'acteur de cinéma qu'il est, et aussi le réalisateur à l'imaginaire extrêmement construit. Ce qu'il ne sait pas, c'est où et comment il va évoluer dans le décor et c'est ce besoin de visualiser que je comble en le mettant en scène. Répéter avec Alain est très simple dans le sens où il teste sans état d'âme tout ce que vous lui proposez avant de décider, mais aussi parce qu'il est un amour, que ce soit avec ses partenaires ou avec les techniciens. Il sait que tout le monde a peur de lui, il fait tout pour rassurer.

Dans "Les montagnes russes", d'Eric Assous, il découvre, à 70 ans, son pouvoir comique. Était-ce compliqué pour lui ?



Examen de passage réussi pour Anouchka qui fait ses débuts au théâtre des Bouffes-Parisiens, en 2011, auprès de son père dans « Une journée ordinaire », comédie écrite sur mesure par Eric Assous. La générale a été un triomphe.

Bien qu'ayant travaillé la pièce comme un drame, il n'a jamais eu peur du ridicule des situations et de la drôlerie qu'elles engendraient. Il s'est retrouvé sur scène devant une salle de mille spectateurs qui hurlent de rire à chaque réplique, il n'avait jamais connu ça. Au début, j'ai vu sur son visage que ça le troublait et puis il y a pris énormément de plaisir. C'était génial.

"Sur la route de Madison", en 2007. Alain Delon et Mireille Darc. Est-ce un moment spécial pour tout le monde ?

Vaste sujet. Quand Alain m'a appelée pour cette pièce, je me suis dit qu'on s'attaquait à un mythe intouchable. Allions-nous produire un film bis, une variation sur Meryl Streep et Clint Eastwood ? La comparaison me faisait très peur. Il m'a dit que ce serait eux, Mireille et Alain. Alors, ça me parlait plus. Ce qu'Alain voulait mettre en scène c'était deux êtres qui se ratent mais qui s'apportent beaucoup ; leur vie d'une certaine façon. Il ne s'est pas trompé. C'est ça que le public est venu chercher. Mireille avait peur de ne pas être à la hauteur et Alain a passé son temps à la rassurer, à lui répéter qu'elle serait formidable. Le bonheur de jouer ensemble est venu très vite. Ils étaient portés par le public.

Vous le retrouvez une quatrième fois sur scène avec sa fille Anouchka pour "Une journée ordinaire", d'Eric Assous. Voyez-vous un pygmalion avec son enfant ?

Alain voulait, il me semble, traiter le sujet d'une jeune fille qui a l'âge de faire sa vie et d'un père qui ne supporte pas la rupture. Je n'étais pas libre à la création et c'est Jean-Luc Moreau qui a fait la première mise en scène. Je suis intervenue sur une nouvelle version destinée à la tournée. Anouchka avait mûri. Au fond du fond, bien sûr que je voyais un père qui voulait faire un cadeau à sa fille, il avait plaisir à la voir étinceler. Sur le plateau non. Il m'a laissé m'occuper d'elle sans jamais intervenir. Il était très conscient que c'était bien pour Anouchka d'être entre les mains de quelqu'un portant un regard sur elle en tant que comédienne. Anouchka a conscience de tout : de sa chance, de son métier aussi.

Compte tenu de sa nature, de son tempérament, de son bagage, l'imaginez-vous dans un grand rôle tragique du théâtre classique ?

Il me semble que des propositions lui ont été faites dans ce sens. Il sait que le public ne l'attend pas forcément là, il sait que le langage des pièces classiques peut être, aujourd'hui, un piège pour lui. En revanche, quand il lit des poèmes de Victor Hugo, on

l'écoute. Cet enregistrement est magnifique. Concernant les classiques, la question se pose toujours et je pense qu'il pourrait parfaitement s'épanouir dans un registre shakespearien en incarnant le roi Lear. Mais est-ce une bonne idée ? Je trouve préférable qu'il joue des rôles contemporains qui le consument personnellement.

Qu'est-ce qui vous a inspirée et vous inspire encore chez lui ?

Je ne parlerai pas en termes de rôles mythiques au cinéma. J'ai toujours senti, y compris quand j'étais gamine, que cet homme est secret, sombre, qu'il y a des blessures en lui, qu'il est un puits sans fond dans lequel on se perd, qui résonne de tout ce que vous pouvez dire. C'est cela qui me touche. Mais aussi son envie très forte de terminer chaque pièce lui-même. Il m'a toujours dit : "La dernière minute du spectacle est à moi." Parce qu'il sait sur quoi il veut dire au revoir aux gens, il veut être le metteur en scène des ultimes émotions, il veut choisir sa fin quand l'interprète rejoint l'homme, le retrouve. C'est très sensible et très beau.

Comment définiriez-vous le charisme d'Alain Delon ?

Je vais vous raconter une histoire que j'ai vécue, et elle vous permettra de mieux comprendre. Un samedi, entre la matinée et la soirée au théâtre Marigny, nous sortons faire quelques pas, bras dessus, bras dessous, pour prendre un peu l'air. Nous apercevons, à une centaine de mètres, un homme qui promène son berger allemand en laisse et qui se dirige vers nous. À quarante mètres, le chien fixe Alain, se met ventre contre terre et rampe jusqu'à ce qu'il nous ait dépassé sans le lâcher des yeux. Quel magnétisme ! Cela vous donne une idée de ce qui peut se passer avec le public.

Quel est votre meilleur souvenir avec lui ?

En vingt ans, j'ai tellement vécu de moments incroyables ! Il m'a émue aux larmes. Quand je faisais passer des auditions afin de trouver le mari de Mireille Darc pour "Sur la route de Madison", il est venu s'asseoir à côté de moi. Il a fait preuve de beaucoup de douceur avec les candidats, il leur a accordé du temps. J'étais bouleversée. Quand mes parents ont disparu, à onze mois d'intervalle, je ne le voyais plus depuis un bon moment. Comment a-t-il fait pour savoir où cela se passait, me faire porter des fleurs et son témoignage d'affection ? On pense toujours d'Alain Delon qu'il est misanthrope parce qu'il peut être déçu par le genre humain. On ne devine pas à quel point il peut être touché par les autres. Moi je le sais. ■



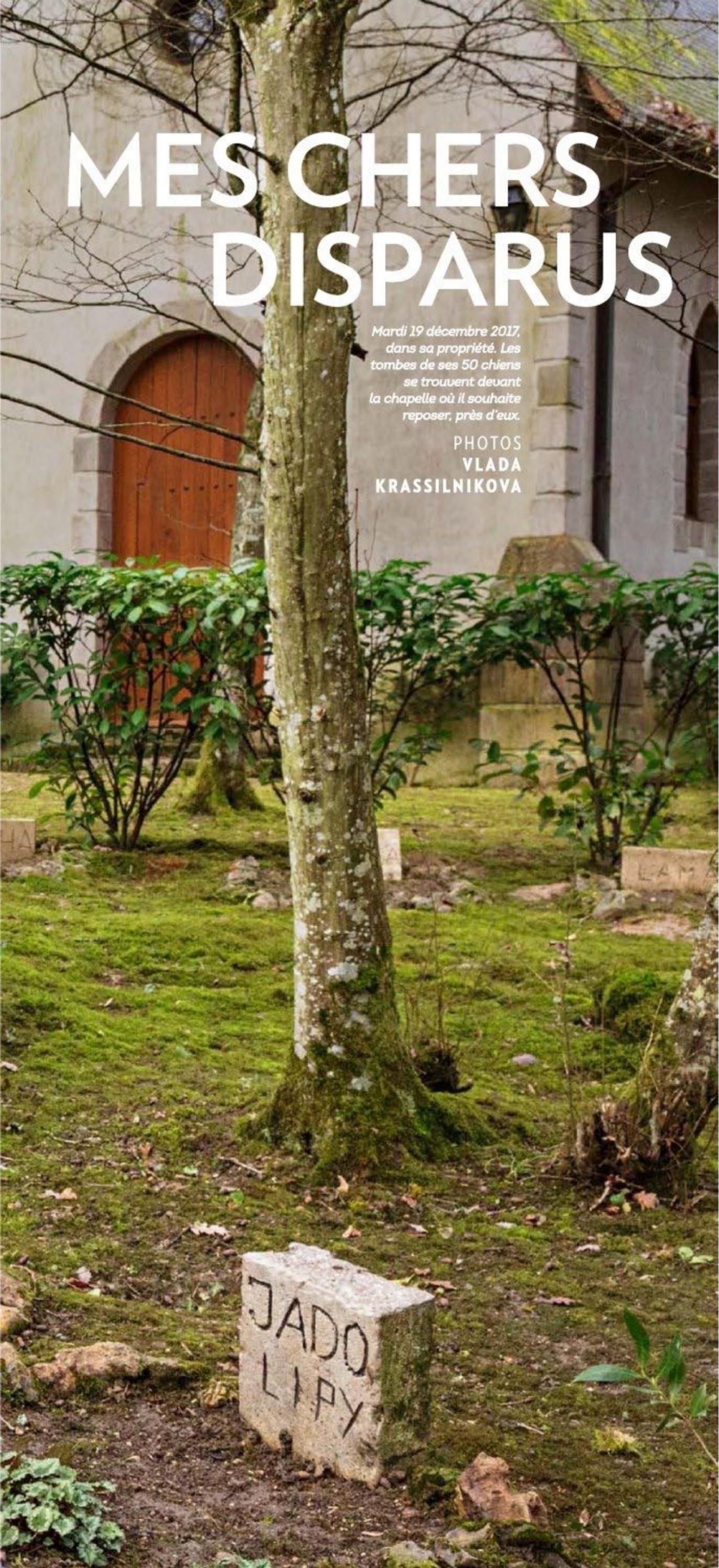
LOLA
TITAN

MANLI

MES CHERS DISPARUS

Mardi 19 décembre 2017,
dans sa propriété. Les
tombes de ses 50 chiens
se trouvent devant
la chapelle où il souhaite
reposer, près d'eux.

PHOTOS
VLADA
KRASSILNIKOVA



Un après-midi exceptionnel à Douchy. Alain Delon se recueille sur le cimetière de ses 50 chiens. Et confie envisager comme un luxe suprême le fait d'être enterré ici, chez lui, à côté de ceux qui ont été ses meilleurs amis.

INTERVIEW CATHERINE TABOIS

Paris Match. Quelqu'un a dit un jour :
"Si j'étais un chien, j'aimerais vivre chez Alain Delon..."

Alain Delon. C'est totalement juste.
J'ajouterais : chez Bardot aussi.

A quand remonte votre amour pour les chiens ?

A la petite enfance quand j'habitais encore avec mes parents à L'Haÿ-les-Roses. Ce n'était pas comme aujourd'hui... Tous nos amis, nos voisins avaient des chiens. Je rêvais d'en avoir un aussi, un jour.

Y a-t-il un chien qui ait été plus particulièrement votre ami dans votre enfance, votre adolescence ou quand vous étiez en Indochine ?

Non. Quant à l'Indochine, je n'ai pas vu un seul chien là-bas. C'était la guerre, ils avaient tous autre chose à faire. Moi, j'étais dans une brigade de sécurité qui s'appelait "la garde de l'Arsenal" où les chiens n'étaient pas d'actualité.

Quel est le premier chien dont vous vous souvenez ?

C'est celui d'un ami, mais je ne me souviens pas de son nom. C'était un bas-rouge qui m'aimait beaucoup. J'en ai eu quelques-uns par la suite...

Brando a-t-il été le premier à partager votre vie ?

Non. Brando est le chien que m'avait offert Nathalie, ma femme. Nous l'avions emmené aux Etats-Unis, où nous vivions. Un chien merveilleux, qui est mort là-bas. Vous savez, je me souviens des chiens qui ont compté dans ma vie, pas forcément du premier. J'ai tellement de noms en tête : Jado, Lipi, Prince, que j'adorais, et Macha, une si jolie chienne... Les plus importants sont ceux avec lesquels j'ai commencé à vivre et ceux qui ont passé (Suite page 98)

Dans la bibliothèque se trouve un portrait d'Edwige Feuillère. La comédienne lui présenta son premier agent Alain, qui a toujours vécu entouré de sept ou huit chiens, n'en possède plus qu'un: Loubo, un jeune malinois, sans doute le dernier compagnon de cette légende du cinéma. En bas: à la manière des citoyens de la Rome antique, qui prévoyaient leurs rites funéraires dans les moindres détails, Delon, l'unique, connaît déjà l'emplacement exact de sa tombe. Il nous fait visiter la chapelle qu'il a fait construire à cet effet.



« JE NE POURRAIS PAS VIVRE SANS LOUBO. SANS LUI, JE QUITTERAIS MA MAISON ET J'IRAI À L'HÔTEL »



leur existence à Douchy depuis près de cinquante ans.

Comment choisissez-vous leurs noms?

Je respecte la règle classique par lettre. L'année du B, ça a été Brando, par exemple.

Les chiens apportent, dites-vous, une quiétude infinie. Cela fait-il d'eux de meilleurs amis que les hommes ?

Oui, sans discussion. Ils ne trahissent pas, ils sont tout à vous et ils mourraient pour vous. Ils sont les amours de ma vie. Un chien, c'est comme une personne. Peut-être, malheureusement, n'ai-je pas su aimer les êtres humains comme j'ai aimé les chiens... Bon, j'ai quand même aimé quelques personnes, mais je ne pourrais pas vivre sans chien. A Douchy, je suis seul avec Loubo, mon jeune malinois. Je ne pourrais pas me passer de lui.

Avez-vous eu des rapports de domination avec eux?

Non, je n'ai jamais eu ce désir-là. J'ai juste envie qu'ils obéissent et ils en ont besoin. Je leur demande de m'aimer comme je les aime, sans les dominer.

Ils partagent votre vie. Partagent-ils votre lit?

Loubo ne dort pas avec moi, contrairement à mes chiens précédents. Il est trop

jeune, il a peur de monter l'escalier. J'espère que cela viendra, comme faisaient les autres qui dormaient sur mon lit.

Combien de vos animaux sont enterrés chez vous?

Une cinquantaine. Certains d'entre eux ont été la passion de ma vie, comme Jado. Je ne peux pas expliquer pourquoi... C'était lui, c'était moi.

Eprouvez-vous le besoin d'aller régulièrement sur leur tombe?

Tout le temps, c'est physique. Ils sont enterrés par couples. Impossible de les séparer quand ils ont vécu ensemble chez moi. Aujourd'hui, il reste Loubo. Je ne pourrais pas vivre sans lui. S'il n'était pas là, je quitterais ma maison et j'irais à l'hôtel.

Vous aviez des chiens de jour et des chiens de nuit, qu'est-ce qui les différenciait?

Ma propriété est très grande. Par le passé, j'avais une quinzaine de chiens chez moi : ceux de jour étaient en liberté la journée et rentraient le soir, ceux de nuit, c'était l'inverse.

Les femmes de votre vie ont-elles accepté de vivre avec eux?

Il valait mieux, sans quoi ça n'aurait pas collé. ■

Catherine Tabouis



Les grandes décisions se prennent rarement seul.

Dans la vie, réaliser ses rêves se fait d'instinct. Mais pour s'engager dans un crédit immobilier, mieux vaut être bien accompagné. Chez CAFPI, vous bénéficiez d'un suivi sur mesure, assuré par un courtier expert dédié à votre projet.

CAFPI %
VOTRE PROJET NOUS ENGAGE

PRÊTS IMMOBILIERS • ASSURANCES EMPRUNTEURS • REGROUPEMENT DE CRÉDITS

0 825 306 600 0,15 € / mn cafpi.fr

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.



« Aucun versement de quelque nature que ce soit ne peut être exigé d'un particulier, avant l'obtention d'un ou plusieurs prêts d'argent. » « Pour tout prêt immobilier, l'emprunteur dispose d'un délai de réflexion de 10 jours ; l'achat est subordonné à l'obtention du prêt ; s'il n'est pas obtenu, le vendeur doit rembourser les sommes versées. » CAFPI S.A., siège social : 28, route de Corbeil - 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois - Tél. 01 69 51 00 00 - E-mail : cafpi@cafpi.fr - S.A. à Directoire et Conseil de Surveillance au capital de 11 572 500 euros - SIREN N° 510 302 953 - RCS ÉVRY - N° DE GESTION 2009 B 00365 - CODE APE 6619 B - ORIAS 09047385 - RCIOB N° 48278570 - Courtier en opérations de banque et en assurance - Membre de l'APIC, Association Professionnelle des Intermédiaires en Crédits - Retrouvez l'ensemble de nos partenaires bancaires sur www.cafpi.fr.



Soldes*

FRANÇOIS HEURTAUT & CONSULTANTS. Photo non contractuelle. Shopping : www.harmony-textile.com * Dates selon arrêté préfectoral.



Spécialiste du confort, de la literie et de la relaxation, Grand Litier® réunit plus de 100 magasins partout en France. Les literies proposées dans ces magasins sont soigneusement conçues ou sélectionnées par les spécialistes Grand Litier® en collaboration avec les plus grandes marques de literie : Tréca, Epéda, Bultex, Simmons, André Renault, Tempur... C'est une garantie de compétence et d'efficacité...

En plus des services exclusifs Grand Litier® et de l'Assurance Confort.

Les soldes vous offrent une occasion unique de rencontrer des vrais spécialistes, de découvrir les différentes technologies... et de faire des affaires !

Grand Litier 
VOTRE BIEN-ÊTRE COMMENCE ICI

100 magasins sur grandlitier.com